8-246

MARCEL COULON

LE PROBLÈME DE RIMBAUD

POÈTE MAUDIT

« Par l'homme,
pour l'œuvre. »

NIMES
A. GOMÈS, ÉDITEUR

1923

LE
PROBLÈME DE RIMBAUD
POÈTE MAUDIT

Du même Auteur :

AU MERCURE DE FRANCE.

Témoignages. — (L'Unité de Moréas — Anatole France homme d'action — La complexité de Remy de Gourmont — Le pli professionnel chez le Magistrat — Sociologie criminelle).

Témoignages, *2e série.* — (Plaidoyer pour Renan — Mirbeau chauffeur — Les Assises de Gourmont — L'esprit du passé chez Loti — Deux aspects d'Anatole France — Bourdelle — Le rôle du Mercure de France — Le protestantisme d'André Gide — Relisons Zola — L'Enfance de Gambetta).

Témoignages, *3e série.* — (J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre — Moréas dévoilé — L'Hellénisme de Barrès — L'Entomologie et J.-H. Fabre — André Rouveyre — Ephraïm Mikhaël.

Pages choisies de Remy de Gourmont, préfacées et assemblées en douze chapitres.

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES
11, rue Séguier, PARIS

Anatomie Littéraire. — (Le Transformisme et J.-H. Fabre — L'Actualité de Leconte de Lisle — « Nach Paris », par Louis Dumur — Victor Gélu — Un après-midi chez Moréas — Henri Bachelin — Henri Barbusse — Deux mots sur Ponchon — Rachilde — La Renommée de Verlaine).

AUX EDITIONS DU MONDE NOUVEAU
42, Boulevard Raspail, PARIS

J.-H. Fabre en six chapitres : L'homme, le savant, le philosophe, le pédagogue, l'écrivain, le poète.

A LA RÉPUBLIQUE DE L'OISE
Place Ernest-Gérard, BEAUVAIS

Pages choisies de Philéas Lebesgue, préfacées et assemblées en six chapitres précédés chacun d'une glose.



ARTHUR RIMBAUD

MARCEL COULON

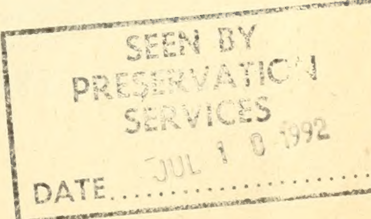
LE PROBLÈME DE RIMBAUD

POÈTE MAUDIT

« Par l'homme,
pour l'œuvre. »

NIMES
A. GOMÈS, ÉDITEUR

1923



IL A ÉTÉ TIRÉ

15	exemplaires	sur Chine numérotés de 1 à 15.
25	—	sur Japon numérotés de 16 à 40.
60	—	sur Hollande numérotés de 41 à 100.
2.500	—	sur Alfa non numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Exemplaire N° 2.124

PQ
2387
R5Z6



781969

Aden, le 15 janvier 1885

Mes chers amis,

J'ai reçu votre lettre du 26 Xbre 84, merci de vos souhaits, que l'hiver vous soit court et l'année heureuse.

Je me porte toujours bien dans ce sale pays.

J'ai rengagé pour un an, c'est à dire jusqu'à fin 85 ; mais il est possible que cette fois encore les affaires soient suspendues avant ce terme. Ces pays-ci sont devenus très mauvais depuis les affaires d'Égypte.

Je reste aux mêmes conditions. J'ai 300 francs net par mois, sans compter mes autres frais qui sont payés et qui représentent encore 300 autres francs par mois. Cet emploi est donc d'environ 7000 francs par an, dont il me reste net environ 3,500 à 4000 francs à la fin de l'année. Ne me croyez pas capitaliste, tout mon capital à présent est de 13000 francs, et sera d'environ 17000 fr à la fin de l'année. J'aurai travaillé cinq ans pour ramasser cette somme. Mais quoi faire ailleurs ? J'ai mieux fait de patienter là où

je pourrais vivre en travaillant, car quelles sont mes perspectives ailleurs. Mais c'est égal, les années se passent, et je n'amasse rien, je n'arriverai jamais à vivre de mes rentes dans ces pays.

Mon travail ici consiste à faire des achats de café. J'achète environ deux cent mille francs par mois; en 1883 j'avais acheté plus de trois millions dans l'année, et mon bénéfice là-dessus n'est rien de plus que mes misérables appointements, soit trois quatre mille francs par an, vous voyez que les emplois sont mal payés partout. Il est vrai que l'ancienne maison a fait une faillite de neuf cent mille francs, mais non attribuable aux affaires d'Aden, qui, si elles ne laissaient pas de bénéfice, ne perdaient au moins rien. J'achète aussi beaucoup d'autres choses: des gommes, encens, plumes d'autruche, ivoire, cuirs secs, girofles, etc, etc,

Je ne vous envoie pas ma photographie, j'évite avec soin toutes les frais inutiles; je suis d'ailleurs toujours mal habillé, on ne peut se vêtir ici que de cotonnades très légères; les gens qui ont passé ...

années ici ne peuvent plus passer l'hiver en Europe, ils crèveraient de suite par quelque fluxion de poitrine. Si je reviens, ce ne sera donc jamais qu'en été, et je serai forcé de redescendre en hiver au moins vers la Méditerranée. En tout cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde, au contraire, si j'avais le moyen de voyager, sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter. Mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère, je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente, et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement, et en faisant quelques petits trafics pour payer mes frais. Mais pour vivre toujours au même lieu, je ~~me~~ trouverai toujours cela très malheureux. Enfin, le plus probable, c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que

l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de compensation.

Pour les Corans, je les ai reçus il y a longtemps, il y a juste un an, au Harar même. Quant aux autres livres, ils ont en effet dû être vendus. Je voudrais bien vous faire envoyer quelques livres, mais j'ai déjà perdu de l'argent à cela. Pourtant, je n'ai aucune distraction ici, où il n'y a ni journaux, ni bibliothèques, et où l'on vit comme des sauvages.

~~Prochainement,~~ Écrivez cependant à la librairie Hachette, je crois, et demandez quelle est la plus récente édition du "Dictionnaire de commerce et de navigation" de Guillaumin. — S'il y a une édition récente, d'après 1880, vous pouvez me l'envoyer — il y a deux gros volumes, ça coûte cent francs, mais on peut avoir cela au rabais chez Sauton. — Mais s'il n'y a que de vieilles éditions, je n'en veux pas. — Attendez ma prochaine lettre sur cela. Bien à vous,

Rimbaud

PRÉFACE

Par l'homme, pour l'œuvre !... *L'obligation où nous mettent certains écrivains de connaître leur personne pour comprendre leurs écrits, devient avec Rimbaud une nécessité absolue.*

Lui qui est une série de « combles » est d'abord le comble du subjectif. Aucun poète ne s'est mêlé plus étroitement à son œuvre, ne s'est aussi pleinement et naturellement confondu en elle. Ses vers et sa prose sont autre chose qu'une confession, comme chez Villon ou chez Verlaine ; ils sont une expression, — et sa cervelle, son sang et sa chair directement mis en mots. Sous son réalisme du début, sous son symbolisme, ensuite, de plus en plus sybillin, sous le « visionnarisme » par lequel il a fini, on voit fonctionner, avec le maximum de franchise dont être

humain soit capable, le mécanisme de l'auto-psychologie. Et l'ésotérisme a été pour lui le moyen d'atténuer les conséquences de sa franchise et de mettre un masque à son cynisme criant. Il a été la pudeur de cet impudique. L'esthète a voulu pallier l'égotiste radical par des moyens radicaux. D'où son appétit furieux de vision, à ce réaliste si puissant que la formule symbolique ne suffisait pas à l'éteindre. D'où les élans d'idéalisme grâce auxquels ce positif froid comme glace espérait sortir de soi....

D'autre part le dégoût violent qu'il manifestera pour son œuvre pendant les dix-neuf ans qu'il lui reste à vivre après son abandon de la littérature, et le caractère définitif de cet abandon viennent de ce que cette œuvre lui donne l'image fidèle d'une jeunesse exécrée. Il a le vomissement à la bouche sitôt qu'on lui parle de ses vers, parce qu'ils lui présentent, avec une exactitude impitoyable non seulement les sentiments qu'il a éprouvés, mais encore les actes qu'il a accomplis. Le

« tout mon passé, disons tout mon remords » de Verlaine, s'applique ici mais avec cette différence que le repentir est inconnu à cet orgueilleux et qu'en lui c'est l'orgueil blessé qui saigne. Qui saigne, non d'avoir été excessif, mais d'avoir été vaincu et d'avoir exhibé sa nudité, au cours de la lutte, à ce point « absurde, ridicule, dégoûtant », comme on lui entendra dire.

L'investigation psychologique s'imposait d'autant plus que nous trouvions l'œuvre de ce grand poète faussée par une laborieuse explication toute à contre sens de l'homme. Une piété familiale compliquée de piété religieuse et mise au service d'une chapelle littéraire imposaient une image de l'Enfant prodige et terrible d'une telle fantaisie que l'aventure de Rimbaud, depuis sa mort, paraît plus étrange encore que l'aventure de sa vie.

Il ne suffisait pas de muer en apôtre de fraternité et de charité cet égoïste et ce misanthrope suraigus, en hermine de chas-

teté celui qui a traîné tant de fois les Muses par les cheveux dans l'obscénité et l'ordure, — d'ailleurs stylisées. Le blasphémateur le plus ardent, violent, éloquent, le plus logicien aussi et le plus constant que la religion et la morale judéo-chrétiennes aient vu se dresser contre elles, devenait un messie suscité par le Bon Dieu de M. Claudel pour évangéliser les pécheurs par la voie de l'esthétique !... Ne voici-t-il pas un nouveau volume d'Ernest Delahaye, préoccupé surtout d'établir que l'auteur de Soleil et Chair *et des* Premières Communions *a fait une fin chrétienne, et que son caractère et son œuvre l'y prédisposaient ! — Il était temps de mettre un peu de critique à côté de tant d'hagiographie, et d'apporter un Rimbaud non pas mesuré au compas de tel ou tel mais un Rimbaud véritable et capable non pas seulement de servir aux intérêts d'une certaine littérature serait-elle religieuse, mais de servir la littérature elle-même, c'est-à-dire la Poésie....*

Cependant, ce n'est point ma faute si les trois ans pendant lesquels cet enfant a porté la langue et la métrique, la pensée aussi à de tels sommets n'ont été qu'une crise de puberté contrariée. Ce n'est point ma faute si la question des rapports de Verlaine et de Rimbaud se plaçait en plein centre du problème. Je la trouvais toute embrouillée par des plaidoyers de sens contraire également intéressés et témoignant à l'égard des faits un mépris également magnifique. Il fallait la résoudre une bonne fois pour toutes et c'est la seule façon qu'on n'en parle plus. (Car des ouvrages de la méthode du mien ont précisément pour but de hâter le jour où des œuvres, toutes de subjectivité, pourront apparaître sous l'angle objectif). Je n'ai dit d'ailleurs que l'indispensable, et j'ai poussé la discrétion jusqu'au point où elle fermait la porte à la vérité. Que mon livre ne soit tout de même pas « pour les petites filles dont on coupe le pain en tartines », je le crois, encore qu'elles aient fait des progrès depuis Albertus.

Je le crois, disons plutôt : je l'espère. Mais j'espère aussi que je ne suis pas obligé de mettre, au dessous de cette épigraphe sur laquelle j'ai tenu à m'expliquer, le fameux avertissement rabelaisien

Cy. n'entrez pas, hypocrites bigots...

bigots — et de toute espèce.

15 avril 1923.

LE PROBLÈME DE RIMBAUD
POÈTE MAUDIT

PREMIÈRE PARTIE

Prodigieusement rapide à naître, plus rapide encore à s'évanouir, Rimbaud, à quinze ans, est en possession de ses dons surnaturels, à seize ans il a produit ses plus beaux vers, à dix-huit il a terminé sa tâche. Quelques mois de l'existence d'un enfant ont suffi à composer une page des plus attirantes et durables de l'anthologie.

Le génie poétique est hâtif. Malherbe, La Fontaine, Vigny, Leconte de Lisle, qui produisent tard, constituent l'exception d'une règle bien générale. Mais aucun de nos grands poètes, Hugo, Musset mêmes, n'offrirent précocité comparable à celle-ci. C'est à

vingt ans qu'ils donnent leur premier livre. N'est-il pas piquant de se dire que si la mort eût pris trois, quatre ans après que Rimbaud a conquis des droits à la gloire le futur auteur des *Contemplations* et celui de *Namouna*, nul ne soupçonnait la perte des lettres ? A l'époque où il peut écrire :

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours,

qu'est-ce que Hugo ? — Un terrible rimailleur qui coule pêle-mêle épîtres, odes, élégies, tragédies, satires, charades et madrigaux dans un plat moule officiel. Et Musset, et Théophile Gautier, l'un de ceux qui devinrent de meilleure heure originaux et savants, n'ont peut-être pas droit encore au titre de versificateur. — Vous invoquez Byron, dont les *Heures de Paresse* furent écrites sous les ombrages universitaires de Cambridge. Mais à quel âge ? Dix-neuf ans. A cet âge, il y a beau temps que Rimbaud n'est plus

Car entré brusquement dans la demeure des Muses, l'étrange visiteur l'abandonne avec la même soudaineté, et pas plus qu'il ne semble possible de voir d'où il est venu, on ne comprend par où il a fui. Il y a dans le

départ mystère plus déconcertant encore que dans l'arrivée. Le sillage d'un météore, la chute d'un aérolithe, ou, pour ne point sortir du domaine humain, le passage d'un de ces monstres de vitesse que déchaîne l'industrie automobile ne donne pas une image trop poétiquement exagérée de l'apparition de Rimbaud dans notre ciel littéraire. Mais cette voiture enragée, mais cette étoile filante, mais ce

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,

nous croyons savoir leur origine, leur but, leurs raisons. Un rossignol en roulade manque à notre oreille. Mais, interrogeant la nuit et le ténébreux feuillage, nous imaginons la serre qui cloua silencieusement le gosier divin. Nous percevons l'œil phosphorescent du hibou, nous entendons son aile d'ouate...

L'apparition et la disparition de Rimbaud sont un accident unique qu'aucun fait connu ne peut expliquer et dont nulle analogie n'aidera à éclaircir le mystère, un problème dont aucune hypothèse naturelle ne facilite la solution.

I

Rimbaud est né le 20 octobre 1854, à Charleville. Entré au collège à onze ans, il commence sa rhétorique en octobre 1869. A ce moment il compose *Les Etrennes des Orphelins,* le plus ancien des poèmes qui nous sont restés de lui. Fin août 1870, il a produit déjà un quart de son œuvre, lorsqu'il déclare ne plus vouloir poursuivre ses études, fort brillantes sur le chapitre des lettres, et s'enfuit à Paris. Arrêté à sa descente du train pour vagabondage, puis au bout de quelques jours rendu aux siens, il s'échappe derechef au début d'octobre, gagne Charleroi. Bruxelles, Douai, d'où il est ramené administrativement à Charleville, ayant composé en trois semaines d'une existence sans feu ni lieu un second quart, environ, de ses reliques. *Au Cabaret vert, La Maline, Ma Bohême* :

> Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées...

sont le fruit le plus significatif de cette seconde équipée.

Il produira encore et notamment *Les Assis,*

A la Musique, de novembre à février 1871, tandis que Charleville et Paris investis le retiennent impatient. Nouvelle escapade, à Paris, en février, à pied, à travers les troupes allemandes : nouveau retour où l'obligent le froid et la faim. En mai, toujours dépourvu de ressources, il échoue pour la troisième fois dans la Capitale et s'enrôle parmi les insurgés de la Commune. Il les quitte quelques jours avant l'arrivée des Versaillais et revient chez lui en mâchant l'invective *Paris se repeuple*. Séjour à Charleville jusqu'en septembre et éclosion du *Bateau Ivre*. Quatrième voyage à Paris sous les auspices de Verlaine. Cette fois l'admiration que ses poèmes ont suscitée lui vaut un domicile et des subsides. Il étonne les cénacles, de Banville à Charles Cros. Hugo l'appelle « Shakespeare enfant », Carjat le photographie, Forain le croque et Fantin-Latour l'assoit à son « Coin de Table ». En avril 1872, retour non moins obligatoire que les précédents, car son caractère et ses façons ont découragé les sympathies aussi vite et aussi fort que son génie les avait acquises. Il rapporte, avec *Les Chercheuses de Poux*, le sonnet des *Voyelles* et quelques-unes des pièces qui nous sont connues (sans

qu'il leur ait donné ce titre), sous le titre *Illuminations*. D'avril à juillet, tantôt en Ardennes, tantôt à Paris, il composera quelques pièces dont *Comédie de la Soif*, qui seront ses adieux à la poésie et, sauf à de rares instants, il abandonnera le vers pour la prose. Mais déjà la littérature commence à ne plus l'intéresser. En juillet il part pour la Belgique avec Verlaine. Ils sont en Angleterre en septembre. Vers le milieu de décembre, il quitte Verlaine à Londres, rentre à Charleville. Si toutes les *Illuminations* que nous possédons et celles que nous ne possédons pas ne sont pas encore écrites, il n'en reste guère.

Un second voyage à Londres, mais de quelques jours, au début de l'année suivante. Entre son retour et le départ pour un troisième voyage, il compose *Une Saison en Enfer*. Mai les revoit à Londres, Verlaine et lui ; juillet à Bruxelles, où Verlaine, dont il veut se séparer, le blesse d'un coup de revolver.

Pendant que Verlaine entame les deux ans de détention que son acte lui vaudra, Rimbaud, qui a quitté la Belgique avant même la condamnation de Verlaine, revient à Roche, près Vouziers, berceau de sa famille maternelle, et prépare l'édition d'*Une Saison en*

Enfer. Elle paraît en octobre à Bruxelles. Il en jette immédiatement au feu les quelques exemplaires qui sont en sa possession. La littérature ne le reverra plus.

Dès lors son existence veut être un vagabondage sans arrêt. En novembre 1873 il est à Paris, sitôt après à Londres, puis en Ecosse. Rappelé en janvier 1875 pour le tirage au sort et exempté par le service de son frère, il s'installe en février à Stuttgart. Puis parcourt l'Allemagne, traverse les Alpes, gagne Milan, Turin, Sienne, Livourne, en route pour les Cyclades. Epuisé par ses marches forcenées, il tombe malade, se fait rapatrier à Marseille, où il séjourne à l'hôpital. Sitôt reposé, il pousse une pointe sur la frontière d'Espagne où il s'engage dans une bande carliste, et reparaît à Charleville, en octobre.

Le 10 juin 1876, ayant contracté un engagement de six ans dans l'armée hollandaise, il est embarqué pour les Indes néerlandaises. Il débarque à Batavia le 23 juillet. Détaché au 1er Bataillon d'infanterie et en garnison à Salatiga, sa désertion est constatée le 15 août. Il erre à travers Java un mois environ, jusqu'à ce qu'il puisse embarquer sur un navire anglais. Il touche à Liverpool, longe en

bateau la Grande-Bretagne, le littoral norwégien, danois, hollandais, les côtes de France, s'arrête à Bordeaux d'où, par la route, infatigable et seul, il arrive dans les Ardennes le 31 décembre.

En avril 1877, Rimbaud est à Vienne pour gagner l'Asie Mineure. Blessé au cours d'une rixe, qui motive son expulsion, il revient à Charleville par la Bavière. Il file tout de suite en Hollande, se rend à Hambourg, à Copenhague, à Stockholm. En automne, après une courte escale sous le toit maternel, il arrive à Marseille et s'embarque pour Alexandrie. Malade, il est débarqué sur le rivage italien, visite Rome et retourne passer l'hiver auprès des siens.

En avril 1878, après un second voyage à Hambourg, il est en Suisse, qu'il parcourt en large et en long. En juin, à Roche. Le 17 novembre, à Gènes. En décembre, à Alexandrie.

En 1879 il visite Chypre. Juin le trouve à Roche, où la fièvre typhoïde l'oblige à un long séjour.

Au mois de mars 1880, il entre en Egypte. Il est derechef à Chypre le 20 mai. Fin juillet, il visite les ports de la Mer Rouge. En août,

à Aden, il entre au service d'une maison française qui fait le commerce du café. En novembre, il est envoyé tenir un comptoir sur la terre africaine, à Harar. Après maintes pérégrinations, notamment dans les Gallas, il se voit appelé à Aden au début de 1882. Il en repart dès les premiers mois de 1883 et, faisant de Harar son centre d'opérations, exécute une série d'expéditions dont l'une, en Ogadine, est l'objet de sa part d'un rapport que publie la Société de Géographie. En 1885, à Aden, alors qu'il se morfond depuis dix-huit mois dans une inaction pédestre qui l'exténue, il quitte ses patrons, part pour Tadjourah, près d'Obock, et s'établit à son compte. Tour à tour trafiquant, ingénieur et explorateur, il mène jusqu'au plus profond de l'Ethiopie une vie errante et rude. En mai 1886 nous le trouvons à Aden, en juillet à Tadjourah, en avril 1887 au Choa, au Caire en août, à Aden en octobre. En 1888 il retourne fonder un comptoir à Harar. En 1891, au moment où ayant réalisé une petite fortune, il songe à passer quelques mois auprès des siens, il est atteint d'une tumeur au genou gauche. On le transporte à Aden. A Marseille, le 22 mai, il subit l'am-

putation de la jambe. Epuisé, marqué par la mort, il parvient à Roche, d'où le chasse son démon. Incapable de marcher et de se tenir debout, il décide qu'il retournera en Orient. Il n'arrive à Marseille que pour entrer à l'hôpital le 24 août. Il y meurt, le 10 novembre, dans une agonie atroce.

II

Sauf *Une Saison en Enfer* et deux poèmes : *Les Etrennes des Orphelins*, *Les Corbeaux* parus en revues l'un en 1870, l'autre en 1872, rien de Rimbaud n'a paru de son vivant. C'est Verlaine qui, en 1884, exhume quelques-uns de ses vers dans *Les Poètes Maudits*. A ses soins, aidé par MM. Izambard et Delahaye, on doit la grande majorité du rassemblement actuel. En 1886, il fait publier dans la revue *La Vogue*, le corps des vers et des proses qu'il titre *Illuminations*. En 1892, il édite cet ouvrage, augmenté de quelques pages retrouvées et y joint *Une Saison en Enfer*. En 1895, il rassemble en volume, sous le titre de *Poésies Complètes* (1), tout ce qu'on connaît alors de Rimbaud.

En 1898, son édition est remplacée avantageusement par le recueil établi par MM. Paterne Berrichon, le beau-frère, et Delahaye, ami de collège et d'adolescence de Rimbaud, suivant un classement chronologi-

(1) *Vanier*, éditeur.

que dont M. Delahaye est le principal auteur (1). Des découvertes qu'en octobre 1906 la *Revue Littéraire de Champagne* avait portées à la connaissance du public rendaient une nouvelle édition utile. Elle a été publiée en 1912 (2) par M. Berrichon, avec une préface de M. Paul Claudel. Obéissant à des considérations familiales et morales dont nous aurons à parler, l'éditeur a abandonné l'excellent classement de 1898 pour reléguer en appendice plus de moitié des vers du poète ; et il a interpolé dans *Une Saison*, à titre de prologue, une page qui figurait, en tant que simple « illumination », dans l'édition de 1898, et qui n'a aucun rapport avec l'ouvrage, sauf bien entendu, le rapport étroit qui lie tout ce qui émane de Rimbaud. Interpolation aussi peu défendable que le renvoi en appendice, mais moins grave, cependant. Car, par le désordre que le renvoi a déterminé, le lecteur perd la possibilité de connaître l'évolution du poète, sa chronologie esthétique et quotidienne, le parallélisme fidèle de son existence et de son art, fondement de l'étude qu'on va lire. Il y

(1) *Société du Mercure de France*, éditeur.
(2) *idem*.

a là probablement le plus absurde attentat que la pensée d'un écrivain ait jamais subi par voie éditoriale. Notre protestation dans *les Marges* d'août et le *Mercure de France* du 1er octobre 1913 a porté ses fruits. Une nouvelle édition complète, établie par M. Berrichon et publiée, en 1922 (1), quelques mois après sa mort, revient au classement de 1898. Elle comprend trois volumes : I *Premiers Vers*, II *Illuminations*, III *Une Saison en Enfer* (débarrassée du pseudo prologue). Elle est malheureusement d'un prix élevé. — Je néglige maintes éditions partielles.

En 1899 a paru, préfacé et classé par M. Berrichon, le recueil des *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* (2) adressées à sa famille de 1875 à 1891, et presque toutes d'Arabie et d'Ethiopie. D'importantes lettres, contemporaines, pour la plupart, de la période poétique de Rimbaud et dont les destinataires sont MM. Izambart, Delahaye et un correspondant inconnu, n'ont pas été recueillies en volume. Elles ont paru dans différents fascicules de

(1) *Editions de la Banderole.*
(2) *Société du Mercure de France.*

Vers et Prose et la *Nouvelle Revue Française* qui seront en cours de route indiqués.

L'étude publiée de 1896 à 1901, dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, par MM. Bourguignon et Houin, sous le titre *Arthur Rimbaud*, donne à peu près tout ce qui se sait de l'existence du poète, et il suffirait de peu de chose pour mettre au courant cet excellent guide (1). Je le juge de beaucoup préférable, documentairement, aux travaux plus connus de Paterne Berrichon et Delahaye. Mais sans leurs auteurs, que MM. Bourguignon et Houin ont soigneusement enquêté, et sans le second surtout, leur étude, à eux qui n'ont point connu Rimbaud, perdait une bonne part de son mérite.

M. Berrichon n'a pas non plus connu son beau-frère, mais il a utilisé les souvenirs de la famille dans laquelle il est entré par son mariage avec Isabelle Rimbaud et il a procédé à une enquête aussi complète que possible sur son séjour à Aden et au Harar. L'un de

(1) Il suffit, je crois, de tenir compte de quelques lettres de Rimbaud de publication récente et des deux notes *Rimbaud aux Indes Néerlandaises* et *Rimbaud à Sttutgart* publiées par M. J.-W. Marmelstein au *Mercure* du 15 VII 1922.

ses deux livres, (1) *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud* (1897), englobe toute l'existence de l'homme : le second, *Jean-Arthur Rimbaud, Le Poète* (1912), s'arrête à novembre 1873.

Mme Isabelle Rimbaud, sœur du poète, décédée en 1917, est l'auteur d'un ouvrage *Reliques* (2) publié en 1922 et consacré presque entièrement à Arthur. Agée de treize ans en 1873, quand ce dernier a quitté quasi définitivement les siens, elle l'a vu pour l'avant-dernière fois en 1879 et ne l'a plus revu que pendant les trois mois qui ont achevé son existence. Elle a fait de sa fin un récit poignant dans les deux chapitres de son ouvrage *Rimbaud mourant* et le *Dernier voyage de Rimbaud.*

L'étude de M. Ernest Delahaye, *Rimbaud* (3) (1906) tient plus de la critique que du récit ; mais une seconde étude parue de 1907 à 1910 dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne,* est anecdotique.

M. Izambard, professeur de rhétorique de Rimbaud, est resté en relation avec lui en 1870 et durant une partie de 1871. Il n'était,

(1) Edités par la *Société du Mercure de France.*

(2) *Société du Mercure de France.*

(3) Chez l'auteur, 91, rue Lecourbe. Paris.

jusqu'en 1911, que l'auteur d'articles de journaux sans grand intérêt documentaire, ayant d'ailleurs fortement aidé à la documentation de MM. Bourguignon et Houin et de M. Berrichon. Il serait regrettable qu'il n'acheva point l'étude *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, commencée au premier numéro du *Vers et Prose* de 1911. Elle éclaire l'existence du poète pour la période de sa rhétorique et des premiers voyages à Paris, commente les travaux antérieurs, les corrige sur plusieurs points de gros intérêts.

Peu de renseignements biographiques sont à prendre dans les études et notices consacrées par Verlaine à son ancien compagnon. Mais dans sa remarquable biographie *Paul Verlaine* (1), (1907) M. Edmond Lepelletier, qui a connu Rimbaud à Paris en 1871 et 1872, donne des détails précieux.

(1) *Société du Mercure de France.*

III

Ce n'est pas un paradoxe de prétendre que nous ne possédons pas ses vers de jeunesse et que nous en sommes avec lui comme nous serions avec Hugo, si Hugo ne nous était connu qu'à partir des *Orientales*.

Dans sa rage de se détruire, Rimbaud a réussi à nous priver non seulement des balbutiements de sa lyre, mais encore de ces essais qui correspondent, chez Hugo, à ce *Discours sur les avantages de l'Etude* dont je viens de citer deux vers et même de ces demi-résultats qui se nomment, chez le Hugo de 19 ans, *Buonaparte* ou le *Poète dans les Révolutions* (1821). Ce serait être injuste pour les *Etrennes des Orphelins* de ne pas reconnaître qu'elles sont supérieures de métier et de pensée aux « Odes » susdites. Mais il serait injuste pour ces odes de mettre en parallèle leur auteur avec celui des *Etrennes*. Ils n'ont pas le même âge poétique et le plus jeune des deux n'est pas celui qu'on pense.

En d'autres termes, les *Etrennes* et *Buonaparte* ne correspondent pas, dans la vie de ces deux enfants prodiges, à des périodes analogues et Rimbaud, de quatre ans moins âgé qu'Hugo, a déjà franchi des étapes que l'autre n'a pas entamées.

Son poème a paru au numéro du 2 janvier d'un magazine de 1870, « La Revue pour tous ». On ne peut donc le placer longtemps après l'époque où terminent ses quinze ans : 20 octobre 1869. (1)

Ce que sont les vers de l'enfant le plus précocement génial qui

> de trois lustres à peine à vu finir le cours,

Hugo est là pour le dire. Mais voici le Rimbaud dont le troisième lustre n'est peut-être pas achevé.

(1) Il se peut aussi qu'il soit antérieur à cette date. En tous cas, il semble que la Revue vienne de le recevoir lorsque son numéro du 26 décembre (que nous avons interrogé), publie dans la rubrique Correspondances : — « *M. Rim...* à Charleville. — La pièce de vers que vous nous adressez n'est pas sans mérite et nous nous déciderions sans doute à l'imprimer si, par d'habiles coupures, elle était réduite d'un tiers... » Rimbaud a apporté à ce remaniment la rapidité que nous lui verrons mettre partout, puisque le poème put être imprimé dans le numéro du 2 janvier.

La chambre est pleine d'ombre. On entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement ;
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
Au dehors, les oiseaux se rapprochent, frileux ;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
Laissant tomber les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs et chante en grelottant.

Et le récit marche, en six paragraphes nettement coupés, sans longueur et sans défaillances. Suivez-le. Si vous ne confondez point le simple avec l'enfantin, le naïf et le puéril, convenez que ni dans le fond ni dans la forme il n'accuse l'extrême jeunesse de son auteur. Assurément, il y a là plus de mérite et de promesse qu'en *Buonaparte*. Il y a là surtout plus de maturité. A 15 ans, Rimbaud est poétiquement plus âgé qu'Hugo à 19. (1)

Un autre point de comparaison, qui pour ne pouvoir être plus légitime, ne risquera pas de paraître aussi téméraire. Ce Rimbaud évoque Coppée. *Le Reliquaire* (1866), *Les*

(1) Ai-je besoin de dire que sans l'œuvre de Hugo, auquel Rimbaud est redevable comme tout le monde, il n'aurait sans doute pas fait des vers pareils, à 15 ans.

Intimités (1868) contiennent plusieurs tableaux dans la manière des *Etrennes*. Leur auteur a l'antériorité ; et quoique Rimbaud ait pu puiser son inspiration dans la partie moderne de *La Légende des Siècles*, où Coppée a sans doute trouvé la sienne, on peut faire le cadet tributaire de l'aîné. Précisément le premier volume de Coppée renferme un poème, *Une Sainte*, où il est question aussi d'une demeure orpheline :

C'est une histoire simple et très mélancolique
Que raconte l'étrange et lugubre relique :
Les baisers sur les mains froides des vieux parents,
La bénédiction tremblante des mourants
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre,
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds.

L'anecdote diffère, mais ce sont personnages analogues, dans un logis de même loyer et semblable ameublement, depuis l'horloge jusqu'au lit. Les sentiments sont du même ordre. Or, les vers de Coppée frappent par leur science prosodique, ouvrage d'un homme dont on louera toujours le métier et qui le possède déjà. Mais Coppée a 24 ans et il y a longtemps (nous ont appris ses biographes) qu'il trime et lime. Notre gamin se montre sensiblement l'égal de ce déjà vieux

routier du mètre. En avance de quatre ans sur Hugo, sur Coppée Rimbaud l'est de dix.

Car ce qui frappe dans cette pièce, c'est la façon dont l'auteur domine son sujet. Plutôt que par un frère aîné ses orphelins paraissent considérés par un père.

Doux gestes du réveil, ils avancent le front ;
Et leur vague regard tout autour d'eux repose.
Ils se croient endormis dans un paradis rose...
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu ;
Par la fenêtre, on voit là-bas un beau ciel bleu ;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre,
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil.

Nous avons tous versifié. Nous avons tous traité de ces thèmes sentimentaux. Demandons-nous ce que nous aurions versé de larmes apprises et bégayé... d'enfantillages si, sur la fin de nos quinze ans, on nous eût proposé celui-ci. Imaginons seulement ce que, à cet âge, Coppée, Hugo lui-même eussent fait d'un sujet pareil. Songeons à ce que ce pauvre diable d'Eugène Manuel en eût fait... en a fait, entre 25 et 60 ans !

Il semble qu'après *Les Etrennes* Rimbaud n'ait pas grand'chose à apprendre, d'essentiel, quant à la prosodie et à la narration.

Cependant, la pièce qu'on nous donne comme sa seconde marque un évident progrès. C'est qu'elle appartient à un genre singulièrement plus difficile. Après l'élégie dans ce qu'elle n'a pas de moins tendre, *Le Forgeron*, en effet, nous offre l'épopée dans ce qu'elle n'a pas de moins grand.

Cette page épique, fille probable de l'union des *Châtiments* et de *La Légende* avec l'histoire de Michelet, oppose à l'Ancien Régime déchu la Révolution victorieuse le jour où Louis XVI coiffa du bonnet phrygien une tête vouée à la guillotine. — Coglione ! s'exclame en le regardant un sous-lieutenant d'artillerie qui s'appelait Bonaparte. Mais voici, en face du pauvre sire, le serf transfiguré et lavé jusqu'à l'éclatante blancheur des injures séculaires, un serf devant lequel Bonaparte lui-même aurait tremblé lorsqu'il s'appela Napoléon :

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant,
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le Peuple était là, se tordant tout autour
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.

Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle...

Pris si haut, le ton monte jusqu'à la fin du long poème par d'invisibles et savantes gradations, et les personnages quittent la scène l'un majestueux, l'autre pitoyable davantage encore qu'ils étaient entrés.

Il reprit son marteau sur l'épaule.
La foule
Près de cet homme-là se sentait l'âme saoule.
Et dans la grande cour, dans les appartements
Où Paris haletait avec des hurlements,
Un frisson secoua l'immense populace.
Alors de sa main large et superbe de crasse,
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
Terrible, lui jetta le bonnet rouge au front.

C'est beaucoup de dire d'un poème qu'il n'est pas inférieur, pour l'éloquence et le pittoresque, à la moyenne des poèmes similaires de Hugo, mais il faut le dire de ce *Forgeron*. Et je ne sais si l'on trouverait quelque part un tableau plus fourmillant et hurlant :

Il le prend par le bras, arrache le velours
Des rideaux et lui montre, en bas, les larges cours
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
La foule épouvantable avec des bruits de houle,
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,
Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges :
Tas sombre de haillons, saignant de bonnets rouges.

Mais il y a là quelque chose qui me touche davantage que tant de pittoresque et de vie ; il y a, dans la main de cet enfant, un don plus singulier que cette puissance dramatique. Et ce qui accuse vraiment la maturité de Rimbaud, c'est son sang-froid, sa possession de soi, sa raison.

A ce début de 1870, républicain farouche, il collectionne *La Lanterne* de Rochefort, et décalque, en les enlaidissant, des grotesques de Daumier et d'André Gill pour en faire des partisans de l'Empire et inscrire sous leur gros pieds plats : « un votant — oui ». — « Il ne se gênait nullement pour apporter en classe d'histoire des dissertations où il célébrait Marat, Robespierre, les invoquant dans des phrases telles : les Jeunes vous attendent. » (1) Et bientôt l'émeute parisienne le trouvera dans ses rangs. La sincérité de ses convictions avertit donc quiconque a la moindre idée de son caractère que, s'il se mêle de chanter la Révolution, il n'apportera point de timidité à la tâche. Mais elle serait de nature à faire craindre que ce lecteur

(1) Bourguignon et Houin (*Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896).

enthousiaste de Michelet et de Hugo n'échappât point à ces écueils sentimentaux sur lesquels un Hugo, un Michelet, malgré les leçons de l'âge, vinrent briser quelquefois la barque du bon goût et de la mesure.

Or, je ne crois pas que, parmi les poèmes apologétiques qu'elle a inspirés, il s'en trouve un qui présente dans un raccourci aussi fidèle l'âme de la Révolution. Jamais, à ma connaissance, les raisons qui ont nécessité le mouvement libérateur de Jacques Bonhomme, les mobiles économiques qui, par-dessus Rousseau et les philosophes, conduisirent les paysans à l'incendie des châteaux et le peuple à l'envahissement des Tuileries, n'ont été exprimés avec, d'une part, autant de véhémence et, d'autre part, autant d'exactitude. Et en tant que vérités historiques, aucun des arguments qui sortent de la bouche du Forgeron prodigieux ne sont à reprendre. Taine n'y eût trouvé rien à redire.

Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres.
Le Chanoine au soleil filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or ;
Le Seigneur à cheval, passait, sonnant du cor ;
Et l'un, avec la hart, l'autre, avec la cravache,
Nous fouaillaient.

. . . .

Moi je sais, maintenant ! Moi je ne peux plus croire,
Quand j'ai de bonnes mains, mon front et mon marteau,
Qu'un homme vienne là, dague sous le manteau,
Et me dise : « Mon gars, ensemence ma terre ! »

Mais, vérités historiques, ces cris de honte ancienne et d'orgueil présent sont élevés à une puissance logicienne qui, la vertu de l'expression aidant, les met au rang des vérités éternelles : et elles seront à dire et à entendre tant qu'il y aura des possédants et des non-possesseurs, des ventres pleins et des ventres vides. Quel syndicaliste absolu, las des demi-satisfactions que le socialisme parlementaire obtient de façon si lente, ne prendrait pas aujourd'hui à son compte ce couplet ?

Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes....
Pour mitonner des lois, coller des petits pots
Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,
S'amuser à couper proprement quelques tailles,
Puis se boucher le nez quand nous marchons près d'eux.
Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux !

. . . .

Ah ! ce sont là les plats
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces
Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses ?

Si ces extraits ne suffisaient pas pour convaincre d'une si anormale précocité, je citerais *Sensation*, la pièce classée la troisième par les éditeurs, et qu'on date de mars 1870. Je la donne en rappelant que c'est un enfant de quinze ans et demi qui emmagasine dans son tablier d'écolier une pareille quantité de verdure et d'air.

Par les soirs bleus d'été j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue !

Je ne parlerai pas ; je ne penserai rien.
Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature — heureux comme avec une femme.

IV

Les Etrennes des Orphelins ayant une date certaine, et la plus ancienne des pièces qui nous ont été conservées, on la considère comme sa première production. Il naîtrait, en tant que poète, au début de sa rhétorique, et son professeur Izambard serait le Moïse dont la baguette déterminera le jaillissement de la source. — « Grâce à lui, Rimbaud se mit à traduire Juvénal, Tibulle, Martial et Properce, et connut bientôt Rabelais, Villon, V. Hugo, Musset, Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, et tous les Parnassiens. Dès lors il s'adonna tout entier à la poésie avec une ardeur fiévreuse... Il rimait partout, même en classe.... Ses versions étaient, pour la plupart, traduites en vers...» (1)

Je pense plutôt que si l'influence de M. Izambard a pu élargir l'orifice du pertuis et grossir le débit de la source, depuis long-

(1) Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896.

temps elle se répandait au jour. Le professeur aura apporté à l'élève — dont le rapprochaient son âge, sa qualité de rimeur, ses opinions politiques — un appui moral, des encouragements, quelques outils. Il aura sanctionné, ratifié un état de fait. Qu'il y ait beaucoup de mystère dans cette enfance, ce n'est pas une raison pour vouloir que rien ne s'y soit passé de façon normale. Entre l'inaccoutumé et l'impossible, il y a de la marge. Paterne Berrichon, que nous commençons ici à prendre en flagrant délit hagiographique, affirme que son futur beau-frère naquit les yeux grands ouverts et qu'aussitôt sa naissance, « comme la garde-malade chargée de l'emmailloter l'avait posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction descendre de son coussin et ramper, rieur, vers la porte... » (1). — Certes, sa précocité physique a pu être aussi surprenante que sa précocité intellectuelle ; mais s'il a dû se diriger beaucoup, beaucoup plus tôt que les enfants les plus hâtifs, je préfère croire qu'il esquissa tout au moins le minimum

(1) *Jean-Arthur Rimbaud : Le Poète*, p. 18.

des indispensables gestes coutumiers. Il est difficile de comprendre comment il est parvenu, vers octobre 1869, à écrire les *Etrennes* ; il est impossible de concevoir qu'il soit arrivé du premier coup à un pareil résultat. Et je n'admets pas d'ailleurs qu'un esprit aussi furieux de lecture : qui, depuis son entrée au collège, marquait, pour la partie littéraire, une extrême supériorité sur ses compagnons, attende d'être en rhétorique pour connaître autrement que de nom Baudelaire, Hugo et Coppée, dont la triple influence dans les *Etrennes* se fait jour. (1) Ni que celui qui éprouvait tant de plaisir et connaissait tant de gloire à composer des vers latins (ayant obtenu, en seconde, le premier prix au concours académique) n'ait point eu le désir d'en écrire de français.

La question a son importance et elle n'intéresse pas que Rimbaud, mais tous les petits prodiges littéraires, et même sort du domaine de l'intelligence littéraire pour envahir le domaine de l'intelligence pure. Et

(1) Celle, en tous cas de Hugo, le Hugo des *Pauvres Gens*, est évidente. Et, justement, la *Revue pour tous* dans son numéro du 5 septembre 1869 a publié les *Pauvres Gens*.

suivant la façon dont on voudra la résoudre, on éclaircira ou on obscurcira les mystérieuses avenues du spontané ou de l'inconscient. Mais, au seul point de vue de la psychologie des artistes de génie, il s'agit de savoir si, par rapport à Rimbaud, un Hugo, qui passe pour le type de la vitesse poétique, a marché avec lenteur : jusqu'où peut aller la part du subit dans l'éclosion des œuvres (du *saltus* au sens de l'adage du vieux Linné) ; et de mesurer la limite de la vitesse avec laquelle les sensations, les images, les idées arrivent à se cristalliser dans les formes durables dont l'Art dispose.

A quel âge se placeraient donc les premiers essais de Rimbaud ? A quel âge le ferez-vous, dira-t-on, l'exact contemporain du Victor Hugo de trois lustres ? — Ma foi entre 6 et 8 ans, à vue de nez. Alors, dans *Les Poètes de sept ans*, où il donnera plus tard sa psychologie enfantine, le terme « poète » ne devrait pas être pris au figuré. A cet âge, en tous cas, le poète perce chez le prosateur. Et celui-ci figure dans un de ses cahiers d'écolier, datant de 1862. Il y a, égaré dans ce cahier, consacré à des brouillons de versions latines, une narration à

lire. (1) Toute, depuis le paysage du début, qui ne déshonorerait aucune plume :

...Le soleil, flambeau terrestre, s'éteignait en laissant échapper de son corps de feu une dernière et faible lueur qui cependant laissait encore voir les feuilles vertes des arbres, les petites fleurs qui se flétrissaient, et le sommet gigantesque des pins, des peupliers et des chênes séculaires... Une brise fraîche agitait les feuilles des arbres avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisaient les eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent...

jusqu'à la tirade finale, avec ses « saperlipote de saperlipopette, saperlipopetouille, saperlipouille et saperpouillotte », d'une verve rabelaisienne à la Ubu. Et Rimbaud s'y trouve complet, jusqu'à ses réminiscences d'une vie antérieure, présage des visions qui peupleront les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*, jusqu'à ces grondements de révolte qui font de son œuvre un volcan. L'enfant qui

(1) On la trouvera dans les deux volumes de Paterne Berrichon. C'est seulement dans le premier que l'auteur donne expressément la date de 1862. D'autre part l'édition de 1922, qui donne la narration en tête du tome Ier, l'indique comme figurant dans un cahier de l'année scolaire 1862-1863.

écrit ceci est déjà un écrivain ; et si l'on comprend que, parti de là, dans quelques années, il arrivera aisément à produire les *Etrennes*, on reste convaincu, en présence de la puissance poétique que ces quelques pages recèlent, que leur auteur, s'il ne produit pas de vers à sept ans, n'attendra pas encore sept ans pour en produire.

Une pareille hypothèse, si aucune constatation matérielle ne la confirme, aucune ne la contredit. Rien n'établit que Rimbaud ait commencé de rimer avec les *Etrennes*. Avant cet envoi à la *Revue pour Tous*, qui devait être pour sa mère une surprise de jour de l'an, sa famille ignorait qu'il s'adonnât à la poésie. Mais l'on sait jusqu'à quel point cette bouche cadenassée était capable de discrétion. Et sa famille se bornait d'ailleurs, ici, à Madame Rimbaud, mère qui, disons-le, était bien le contraire de la confidente en pareil chapitre : sa sœur, Isabelle, dont les souvenirs ont été utilisés par ses biographes, étant sa cadette de six ans. Ses papiers de jeunesse ne renferment aucun vers ? — Mais ils ne renferment non plus nulle prose, à part celle que je viens de signaler : ils sont d'ailleurs fort peu nombreux et Rimbaud a effacé toutes ses traces

poétiques. — « Brulez, *je le veux*, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brulez *tous les vers que je fus assez sot* pour vous donner », écrit-il, en juin 1871, à un correspondant inconnu (1). Ces vers, c'est *Le Forgeron*, *Soleil et Chair*, *Ma Bohème*, *Ce qui retient Nina*, etc., la moitié, en somme, de ce que nous avons (bénis soient les désobéissants !) recueilli. Quels vers latins possède-t-on de lui ? Nous savons cependant qu'il a composé en latin beaucoup de poèmes.

En soupçonnant que l'auteur des *Etrennes* est déjà un « vieux » versificateur, nous ne diminuons pas le caractère prodigieux de sa précocité, mais nous rendons moins difficile à résoudre l'énigme qu'elle propose. Comment les Muses ont-elles pu lasser si vite un amant si vigoureux ou être lasses de lui ? — Voilà le problème. Il y a quelque utilité à augmenter du double ou du triple la durée d'un attachement que tout indiquait pour être définitif.

Voici, parmi un verger d'arbres semés le même jour, un arbre qui cesse de produire à

(1) *Nouvelle Revue Française* d'octobre 1912.

l'époque où ses frères commencent. Sa production a duré trois ans (me dit leur jardinier) et il semblait qu'il ne s'arrèterait plus. Mais, en interrogeant le bonhomme, j'apprends que c'est seulement trois ans avant que l'arbre devînt stérile, qu'il pénétra dans le verger. Et vingt circonstances dénotent d'autre part que, plusieurs saisons auparavant, quand ses frères n'étaient que des arbrisseaux, celui-ci avait tout l'aspect d'un arbre.

Cette hypothèse accueillie, la brusque et précoce stérilité de ce génie devient d'autant moins inexplicable que son développement obéit à des lois particulières. L'heure de Rimbaud n'a pas la durée de l'heure normale. M. Ernest Delahaye ne cesse, à chaque occasion, d'observer que nos instruments de mesure du temps et de l'espace spirituels ne sont pas faits pour ce temps et pour cet espace-ci : qu'à leur arithmétique ne peuvent servir nos tables de logarithmes et nos barèmes. Recherchant, par exemple, les raisons qui ont pu décider le poète à abandonner ses études, malgré ses succès, la haute estime de ses maîtres, l'admiration de ses camarades, les sollicitations, les menaces

maternelles et tout ce qui rendait apparemment insensée une pareille détermination : — « Rimbaud (dira-t-il) vivait deux fois plus vite que le commun des mortels : à seize ans il en avait sous certains rapports trente ou quarante et un quadragénaire ne va plus en classe. Rimbaud sentait tellement cela que (1)... »

Sa vitesse, Rimbaud l'utilise dans le champ entier de l'intelligence et de l'action. A ce point de vue, son existence apparaît, une, indivisible. Ecolier, il applique aux lettres, à la politique, ce don magique de comprendre, d'apprendre, de vouloir, de réaliser avec une rapidité furieuse. La politique et la poésie abandonnées, il s'attache à l'étude des langues vivantes — si bien que le polyglotte chez lui est aussi extraordinaire que le poète, — aux sciences exactes et physiques et à leurs applications, à l'exploration, au négoce. Insister sur ce trait de caractère, le plus significatif de tous avec son orgueil et son instinct de révolte, étudier de près sa rapidité mentale, sœur de cette rapidité physique que prouve son vagabondage, ce n'est point ici le lieu.

(1) *Revue d'Ardenne et d'Argonne, 1907-1908.*

Mais dans le seul domaine poétique, qu'elles font du chemin les bottes de ce Petit Poucet aussi fabuleux que le personnage de la fable ! Vous vous en rendez compte en unissant *Les Etrennes* et *Une Saison en Enfer*, avec le trait d'union : fin 1869-début 1873, pourvu que vous sachiez bien, forme et fonds, la distance qui sépare ces deux pôles et chacun de leurs degrés. Les faits sont là : né avec les *Etrennes* ou « poète de sept ans », en quelques années, Rimbaud a vécu davantage que la plupart des poètes en vingt, ou trente. Or vingt ans, c'est déjà une longue vie pour un poète. Combien la vivent, parmi ceux qui meurent avec des cheveux blancs ? Croyez-vous que si Coppée, après ses *Contes en vers* (1881 : *Le Reliquaire* est de 1866), eût abandonné la lyre, nous perdions grand'chose ? Les admirateurs de Sully-Prudhomme diront-ils ce que, dix ans seulement après son premier livre, ou douze, leur maître ajouta d'utile à son œuvre ? Regardons plus haut : avec Leconte de Lisle, Verlaine, nous vérifions une loi grâce à laquelle un Laforgue, un Mikhaël, un Charles Guérin peuvent mourir prématurément sans se nuire..., en servant leur gloire peut-être.

Que Rimbaud n'ait gardé sa flamme qu'un temps très court, nous en sommes moins surpris en songeant combien la flamme poétique est d'essence brève. Mais la difficulté n'est pas qu'il ait perdu son génie dans le sens où Leconte de Lisle, après les *Poèmes tragiques* (publiés en 1886, mais la plupart fort antérieurs), Verlaine après *Parallèlement* — dont le meilleur fut écrit quinze ans avant sa parution : on pourrait presque dire après *Amour*, 1888 —, ont perdu le leur. Elle consiste dans ceci que Rimbaud, qui vivra trente-sept ans, n'est plus poète dès sa dix-huitième année, tandis que les autres resteront au moins de volonté, du moins par définition, poètes aussi longtemps qu'ils sont restés hommes. Elle est dans ceci : qu'il semble que Rimbaud a *abandonné* la poésie, tandis que les autres n'ont cessé de la poursuivre ; que son abandon s'est produit ou paraît s'être produit dans des conditions de gratuité incompréhensibles.

V

Combien le cas de Rimbaud est loin des cas des plus rapprochés de lui, deux exemples actuels le disent. Voici deux poètes qui, jeunes, ont rompu commerce avec la muse : Paul Bourget, Anatole France. Poètes, et non simples versificateurs. Ce n'est pas parce que leur réputation de prosateur a étouffé dans l'esprit du public, et même dans leur propre esprit, jusqu'au souvenir de leurs vers que nous leur refuserons un titre que nul ne leur refuserait si, même inférieurs à leurs premières productions, ils eussent continué à publier des recueils. Pour moi je vois dans Bourget l'un des rares chanteurs de la génération précédant immédiatement la symboliste qui ait apporté, dans le concert des poètes de second ordre — et le second ordre poétique n'est guère plus garni que le premier, — une note juste et neuve. Une petite place lui est réservée dans l'Anthologie, la relecture des *Aveux* m'en persuade encore une fois. Ce n'est pas pour rien que Moréas et Laforgue, à leurs débuts, l'ont considéré comme un maître. Même, il me semble qu'à

une époque où non pas ses romans, mais sa critique — échéance plus lointaine — ne s'ouvrira plus, ses vers séduiront encore. Pour l'auteur des *Vers Dorés*, lequel parmi les parnassiens d'arrière-garde (Sully, Coppée, Heredia mis à part) viendrait avant lui ? Voyons, ce n'est pas Mendès ? Serait-ce Xavier de Ricard, Mérat, Valade? Cet honnête Dierx — dont on peut bien dire ce qu'on pense, maintenant qu'on n'a plus à craindre de le contrister ?.... Affaire d'appréciation. Mais enfin, voilà ce qu'il suffit qu'on m'accorde : France et Bourget sont de ceux dont on regrette qu'ils n'aient point persévéré. Et dont on ne s'explique pas, sans réflexion, que leurs derniers vers soient plus près de leur cinquième que de leur sixième lustre. Dire qu'il y a du mystère dans leur abandon de la poésie, ce sera donc rendre moins mystérieuse la carence de Rimbaud, en tenant compte bien entendu de ces deux circonstances : d'abord que leur génie, grand par rapport à beaucoup de poètes persistants, est faible par rapport à celui de Rimbaud ; ensuite que leur abandon de la Poésie, prématuré en soi, par rapport à celui de Rimbaud reste tardif.

Eh ! bien, touteschoses égales d'ailleurs, le cas d'Anatole France et de Bourget offre peu d'analogie avec l'auteur du *Bateau Ivre*. Car, outre que la rupture, chez eux, n'a pas ce caractère inouï de brutalité que prend la sienne : outre que peut être, aussi, elle n'a rien de définitif et qu'ils nous offriront — qui sait ? — une preuve de cette affirmation lamartinienne que le vent de la poésie

Soufle à l'aurore ou soufle tard,

leur « forfait » a des causes qui n'en font pas, comme celui de Rimbaud, un problème d'apparence insoluble.

Supposons que la rupture soit venue d'eux. Elle s'explique, dans une certaine mesure, par... leur caractère volage. Elle s'appelle non pas abandon de l'amour, mais abandon d'une maîtresse. Non pas abandon des Muses, mais d'une muse. Il y a, chez France et Bourget, victoire de la prose sur la poésie, de l'élément analytique sur l'élément imaginatif. Ils ne cessent d'être poètes que pour être davantage littérateurs. Ils changent de voie, ils ne cessent pas de marcher.

Supposons, ce qui est bien plus probable,

qu'au lieu d'être, vis-à-vis de la Poésie, dans la situation d'amants volages, ils furent dans celle d'amants délaissés : qu'au lieu des Thésée ils aient joué les Ariane. Supposons qu'ils ont cessé de chanter parce qu'ils ne possédaient plus de voix. Rien de très surprenant pour qui se reporte à leurs vers. L'un et l'autre, sous l'influence d'un esprit critique dont ils ont assez montré, depuis, l'étendue et l'acuité, ont senti qu'ils avaient fini leur tache, qu'ils avaient, en tant que poètes, dit tout ce qu'ils avaient à dire. Oui, en lisant les vers d'Anatole France, on conçoit qu'il ait poussé le scrupule jusqu'à voir qu'il ne s'élèverait pas au-dessus d'un bon disciple de Baudelaire d'une part, de Leconte de Lisle, d'autre part, lui dont la muse semble un amalgame, singulièrement adroit d'ailleurs, de ces deux maîtres. Et qu'il ait préféré la première place dans la bourgade de la prose que la cinq ou sixième dans la Rome de la prosodie. En d'autres termes, chez un France comme chez un Bourget regardés de haut, beaucoup plus haut que les poètes, d'ordinaire, savent se regarder, il ne pouvait y avoir progrès ni renouvellement. Eux-mêmes ou leur démon l'auront compris.

Ni la première, ni la seconde de ces deux raisons ne s'appliquent à Rimbaud.

Chez lui, l'abandon de la poésie, c'est l'abandon absolu et définitif de toute littérature. Du jour d'octobre ou novembre 1873 où il détruira sa *Saison en Enfer* — elle-même une renonciation expresse et motivée au métier d'écrire, — il n'écrira plus ni vers ni prose. Et brusquement le voici porté pour toujours aux antipodes de l'Art. Pas un mot dans sa conversation, pas une ligne dans ses lettres d'où quelqu'un qui ne l'aurait point connu écrivain infèrerait qu'il y eût un écrivain chez lui. Et cet oubli de son ancienne passion se changera en dégoût, sitôt qu'on la lui rappelle. Sans rechercher à présent la cause de ce dégout, il faut que je le signale. Car il est une des données du problème, un des éléments qui le rendent difficultueux. Non seulement Rimbaud ne fait plus de littérature, mais il s'en déclare écœuré. Il ne souffre pas qu'on lui en parle. — « Absurde ! ridicule ! dégoûtant ! » voilà ce que ses parents et son ami Delahaye lui entendront dire de ses vers les rares fois qu'ils oseront une allusion vite retirée (1). Lorsqu'il apprit leur publica-

(1) Berrichon et Delahaye, *Préface* à l'édition de 1898.

tion par Verlaine, « il fut péniblement impressionné et entra dans une grande colère (1) ». Qu'un de ses condisciples de collège, quelques mois avant sa mort, lui signale le retentissement, dans les milieux littéraires de 1890, du *Bateau Ivre* et du sonnet des *Voyelles*, il ne lui répondra même pas (2). Outre ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie, où le prosaïsme le plus insolent de la part d'un ex-poète, et si passionné ! s'étale, voyez son *Rapport* à la Société de Géographie, *sur l'Ogadine* (3) ! Certes, ce n'est pas en pareil lieu qu'on doit nécessairement chercher de la littérature ; — et j'admets qu'en 1883, pris tout entier par l'ardent désir de gagner sa vie, et menant la plus dangereuse et la plus occupée des existences, Rimbaud fut loin des préoccupations d'un Loti. Mais dans ce *Rapport*, le mépris pour la description, le tour littéraire a quelque chose de curieux. Que dis-je ! ce n'est pas du mépris, c'est un désintéressement

(1) Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, p. 147.

(2) Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1899, p. 140. Berrichon, *ibid.*, p. 203.

(3) Comptes-rendus de la *Société de Géographie*, année 1884. — Ce Rapport est publié par Berrichon, *op. cit.*, pp. 160 et s.

complet et naturel, le désintéressement que l'on a pour ce dont on ne connaît pas l'existence. Pour saisir l'étrangeté de Rimbaud, il faut voir que, dans la seconde moitié de sa vie, il est exactement aussi loin des lettres qu'il en a été rapproché pendant la première. — « Oui ! nous ne saurions croire, oui ! et nous prétendons à le démontrer, que ce poète, lorsqu'il mourut, à l'âge à peu près du Christ, n'allait pas revenir dans les Lettres pour y faire œuvre de dieu. (1) » — L'illusion est touchante mais elle est en opposition matérielle avec tout ce que nous savons de Rimbaud et tout ce que avons de Rimbaud, après la destruction d'*Une Saison en Enfer*. La question de savoir s'il serait revenu aux lettres ne mérite pas, à notre avis, une minute d'examen.

(1) Berrichon. *op. cit.*, p. 27.

VI

Que son génie fût insuffisant pour durer, voilà ce que nous n'admettons pas davantage. Son œuvre en mains, je le considère non pas comme notre plus grand poète, mais comme une nature poétique dont nul n'a égalé la richesse en temps que possibilités. Le fruit a avorté, mais même en comparant Rimbaud à Hugo, à Lamartine, je ne crois pas que le lyrisme français ait jamais été sur le point de produire fruit aussi beau, aussi bien venu...

Et d'abord il n'appartient pas à cette classe de poètes : Malherbe, Mallarmé ou Heredia, à qui la Muse demande toute leur volonté et leur temps et qui se trouvent par conséquent à la merci des contingences. Ne pensons pas que les circonstances de la vie l'ont contrarié. Loin de là, et les huit ans de vagabondage qui séparent sa fuite de l'Art de son existence de négoce, quelles belles conditions, semble-t-il, pour un génie assoiffé de nature et de liberté comme le sien ! En tout cas sa facilité, sa fécondité passent largement

la moyenne. Sans doute son œuvre ne tient qu'un volume : 2.500 lignes de vers environ et et un peu moins de lignes de prose. C'est encore beaucoup pour le travail de trois années, et matériellement il nous laisse déjà autant que les poètes susdits. Mais nous n'avons pas toute son œuvre. Où sont, par exemple, pour partir des *Etrennes des Orphelins*, ces versions traduites en vers dont les biographes nous parlent ? Ouvrages non négligeables que ces manières de devoirs : l'un deux ce n'est rien de moins qu'*Ophélie*, émouvant cantique où la Nature et la Liberté reçoivent un tribut digne d'elles (1). De ses

(1) Ou je m'abuse, ou il y a là un mouvement d'une langue et d'une musique rares.

... O pâle Ophelia, belle comme la neige,
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté.
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté !

C'est qu'un souffle inconnu, fouettant ta chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur entendait la voix de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre, et les soupirs des nuits !

Les deux strophes suivantes, et la finale du poème ne sont pas moins belles. *Ophélie* n'est pas précisément la traduction d'une version mais le développement d'un sujet de vers latins. Pour regretter que les devoirs en

poèmes de 1870 ne paraissent nous avoir été conservés que ceux que M. Izambard put tenir. Mais il n'est pas à présumer que l'élève ait remis au professeur, sans exception, tous les produits de sa lyre. Pour la période suivante tous les poèmes dont Verlaine a donné le titre dans son étude des *Poètes Maudits* ont été retrouvés, sauf un seul, je crois, les *Réveilleurs de la Nuit*. Mais, croire que Verlaine connut toute la production de 1871-1872, ne serait pas plus sage que de supposer M. Izambard muni de tout ce qui fut écrit en rhétorique ou dans les derniers mois de 1870, pendant lesquels l'ex-professeur reste encore en relations avec son élève. En effet, Verlaine ne nous parle point d'un certain *Carnaval des Statues* signalé par M. Delahaye comme de mars 1871, d'un autre poème que ce dernier qualifie de « roman intensément passionnel (20 ou 30 vers au plus) de quelque

prose de Rimbaud ne nous aient pas tous été conservés, il suffit de lire le seul qu'ait gardé M. Izambard : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour solliciter la grâce de Villon*, qu'après Bourguignon et Houin M. Berrichon a reproduit (*loc. cit.*, p. 41 et s.).

Andromaque dans une situation pire » (1). Une lettre du poète, datée du 15 mai 1871 (2), mentionne deux pièces dont il ne nous avait jamais été parlé : « *Amants de Paris* (cent hexamètres) et *Morts de Paris* (deux cent hexamètres). » Ont disparu aussi des poèmes en proses : *Photographie des temps passés*, dont M. Delahaye se souvient (3), série de tableaux ou d'esquisse sur les grandes époques de l'histoire ; et *La Chasse Spirituelle*, dont Verlaine a possédé l'important manuscrit, lequel joue un rôle dans l'histoire de ses démêlés conjugaux. — Est-là tout ? Nous ignorions jusqu'en 1906, où quelques fragments en ont été retrouvés : *Les Déserts de l'Amour*, œuvre courte ou longue, on ne sait, peut-être inachevée, peut-être complète. Enfin, en 1870 et

(1) « J'en ai oublié le titre, mais retenu la première et la dernière phrase qui résument le sens.

Brune, elle avait seize ans quand on la maria

. . . .

Car elle aime d'amour son fils de dix-sept ans ».

— (Delahaye, *Souvenirs Familliers*, Revue d'Ardenne et d'Argonne, 1908).

(2) Publiée avec d'autres lettres de Rimbaud au n° d'octobre 1912 de la *Nouvelle Revue Française*.

(3) Delahaye, *Rimbaud*, p. 111.

1871, concuremment avec le poète, a existé chez Rimbaud un théoricien politique fort écrivant, lequel offrira sa plume en octobre 1870 (but du second départ de la maison maternelle), à un journal de Charleroi. M. Delahaye, qui écouta beaucoup discourir ce théoricien, nous parle d'un travail de sociologie, projet de constitution, « œuvre considérable tant par sa forme que son esprit », qui semble à tout jamais perdu. On doit donc dire que Rimbaud, poète et prosateur, écrivait sans peine. Autant que cela peut se sentir, son œuvre en donne d'ailleurs l'impression.

Mais la première condition d'un génie durable : *la variété,* il la possède comme personne. Aucune lyre n'avait plus de cordes, plus de flèches aucun carquois. A voir que chacun de ses poèmes diffère des autres par le sujet, le rythme, le tour et le ton, on s'émerveille. Quand on constate qu'il ne s'est jamais répété, ni seulement rappelé et que, dans chaque genre qu'il emploie, il parvient à une sorte de maîtrise, on est étonné de la multiplicité de ses éléments. Un peu pour donner une idée de cette variété j'ai analysé ses deux premiers poèmes et cité le troisième.

Et l'on a vu qu'entre *Les Etrennes* et *Sensation* il y a aussi peu de rapport qu'entre *Les Etrennes* et *Le Forgeron*, qu'entre *Le Forgeron* et *Sensation*. Mais la pièce IV : *Soleil et Chair*, voilà encore du nouveau.

L'amour charnel de la nature que *Sensation* proclame, ce poème en donne les assises philosophiques. Profession de foi panthéiste, opposition sur le terrain esthético-religieux du paganisme à ce christianisme dont Rimbaud, après l'avoir adoré dans sa prime jeunesse, se montrera, adolescent, l'ardent ennemi. Jamais le regret des dieux de l'Olympe n'a été exprimé chez nous avec autant de foi. Il est probable, d'ailleurs, que ce poème puise son inspiration à la source sacrée de Lucrèce ; et ici, je dirai pour la pensée de Rimbaud ce que M. Delahaye a si bien dit de sa forme (1) et que ses idées, comme sa métrique, ont l'esprit latin. Oui, le panthéisme primordial du *De Natura*, dont aucun de nos grands poètes, entravé par l'hérédité chrétienne, n'a su accepter l'héritage, j'en perçois ici l'écho :

(1) Delahaye, *op. cit.*, pp. 59 et s.

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie ;
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme.
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons. —
Et tout croît, et tout monte !
O Vénus, ô déesse !
Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieu qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
Et dans les nénuphars baisaient la Nymphe blonde.
Je regrette les temps où la sève du monde....
Dans les veines de Pan mettait un univers.

Dira t-on que ce début rappelle *Rolla ?* — Il y a ici un ton autrement sincère, énergique. Les sentiments ont quelque chose de plus farouche, de plus viril, de plus vierge.

Et quand on est couché sur la vallée, on sent....

Musset n'aurait point subi des frissons pareils et l'œuvre de Rimbaud en est pleine. (Voyez *Sensation*, voyez cette merveilleuse « illumination » qui commence : « J'ai embrassé l'aube d'été...») Dans son regret de la nudité antique, à Musset on ne trouve, par rapport à de pareilles images, qu'une fantaisie de libertin, de voyeur,

si je puis dire. Ses nymphes, ses faunes, sa Vénus Astarté, Musset les aperçoit à travers les peintures de Boucher et les *Métamorphoses* d'Ovide, ou plutôt son *Art d'aimer*. Oui, il y a entre l'une et l'autre mythologie la distance qui sépare Ovide et Lucrèce. Au poète de *Rolla*, Rimbaud est supérieur par la gravité, la religiosité de sa vision. Ecoutez-le prophétiser le retour à la Nature de l'homme, affranchi des vaines terreurs auxquelles nous devons le dieu de tristesse qui « nous attelle à sa croix » :

Si les temps revenaient, les temps qui sont venus!..
Car l'Homme a fini, l'Homme a joué tous les rôles.
Au grand jour, fatigué de briser des idoles,
Il ressuscitera, libre de tous ses dieux,
Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux.
L'idéal, la pensée invincible, éternelle,
Tout le dieu, qui vit sous son argile charnelle
Montera, montera, brûlera sous son front.
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,

Grande Vénus,

Tu viendras lui donner la rédemption sainte.
Splendide, radieuse, au sein des grandes mers
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire ;
Le Monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser...

Mais cette éloquente invocation pâlit, artis sensu, devant les tableaux qui terminent le poème ; et ici on se demande si notre langue, dans le genre descriptif, fut jamais maniée mieux :

O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
O douce vierge, enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi !

ou bien :

La blanche Séléné laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...

et encore :

La Source pleure au loin dans une longue extase...
C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.
Une brise d'amour dans la nuit a passé...

Regardez l'image de Zeus, de Léda, de Bacchus, de Cypris, de Cybèle. Si Rimbaud ici ne dépasse pas Chénier, il lutte avec lui sans désavantage. Or, non seulement il n'abusera pas de ces peintures, alors qu'un volume, en pareille langue, composé de poèmes reliés

par un mysticisme païen aussi fort, constituerait une œuvre vraiment idéale, mais la mythologie ne reparaîtra plus sur sa lyre.

Le poème suivant, en effet, *Ophélie*, nous transporte loin de la Grèce,

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys...

Bal des Pendus (je suis l'ordre des éditeurs) (1) accuse un romantisme ultra-gothique, collaboration d'Aloysius et de Baudelaire, auquel le poète ne reviendra pas. *Tête de Faune* : autre chose encore ; et qui véritablement, langue et image, ne rappelle rien de connu, sauf qu'il y a du faune dans l'âme et dans le corps, ou tout au moins dans la cervelle de Rimbaud :

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
Dans la feuillée incertaine et fleurie...

Vénus Anadyomène, sonnet, nous montre un nouveau côté de sa verve qui se présentera très et trop, mais jamais sous le même aspect, mauvaise herbe envahissante et diverse : l'ironie ; mais une ironie féroce,

(1) Edition de 1898.

armée sans scrupule de l'injurieux et de l'abject. Cette malheureuse, émergeant de sa baignoire, sa large croupe

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus...

c'est de l'Abel Faivre avant la lettre et le terrible caricaturiste n'injuriera pas la vieillesse féminine plus... lâchement. Un justicier social impitoyable paraît dans le *Châtiment de Tartufe* et le héros de Molière modernisé subit de lui un traitement plus cruel en douze vers que son ancètre en cinq actes.

Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

Or, vous n'avez là que quelques-unes des productions que ce formidable génie a poussées dans l'espace des six mois qui l'acheminent au milieu de ses seize ans.

VII

A cette richesse d'élements, Rimbaud joint une autre promesse de persistance. La vie, dans ses créations, palpite. Qu'on pense ce qu'on voudra des sujets de ses poèmes, de leurs sentiments : ils sont animés. Il peut pousser loin l'outrance dans l'image et dans l'idée, le désordre dans la pensée, l'anarchie dans la métrique, il ne soufle guère froid, il ne sonne guère faux. Même absurde, il n'est pas insignifiant ; ses artifices ne le rendent pas factice, et cependant !... Des *Etrennes* à la *Saison* il n'a rien écrit qui ne soit ému et qui, agréable ou irritant, répugnant ou adorable, n'émeuve. Non certes que son œuvre soit tendre ou sentimentale. Sauf à de rares exceptions, — où d'ailleurs elles sont fonction de son instinct de révolte, et son besoin de mouvement, — c'est lui qu'il aime et qu'il plaint et qu'il prophétise dans *les Effarés*, dans *Ophélie* ; lui, la touchante héroïne des *Premières Communions*, (encore que ce poème-ci ait d'abord un sens objectif très important), lui « l'enfant » des *Chercheuses* —

la bonté et la pitié il les a bannies au profit du cynisme et de la fureur. Lui qui se flattait d'être *sans cœur* (1) nous a donné une œuvre de *tête* ; une œuvre qu'on ne saurait mieux caractériser, en gros, qu'en l'opposant à celle de Verlaine, comme on oppose la nuit et le jour.

Mais cette œuvre repose, constante, sur un fond de réalité : sentiments éprouvés, situations vécues (comme on dit), songes enracinés dans l'existence quotidienne. Du premier bégaiement au chant du cygne, le génie poétique de Rimbaud accompagnera sa vie ainsi que l'ombre le corps. Par exemple, le touchant que dégagent les *Etrennes des Orphelins* ; ou, si le mot paraît fort, ce qui empêche ce poème de sombrer dans le puéril, le convenu, vient de ce que son sujet est emprunté, dans une certaine mesure, à l'histoire du poète, élevé avec ses frère et sœurs chez leur grand-père maternel, le père séparé des siens. Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit du *Forgeron* ; et de même, pour ne pas exagérer la part de la rhétorique dans *Soleil et Chair*, pour tendre même à penser

(1) Delahaye, *op. cit.* p. 30.

que la rhétorique en est absente, il suffit de comprendre combien le panthéisme de Rimbaud, son éloignement de la religion chrétienne, son amour de la Nature font partie intégrante de lui-même. En dépit, plus tard, de ses exagérations, de ses calculs, de sa ferme volonté de devenir un *Voyant* ; en dépit des moyens insensés qu'il emploie héroïquement à cette tâche : « long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens* » (1) physiques et moraux ; abus des excitants et stupéfiants ; jeûnes ; hallucinations ; hantise de crime, de honte, de folie, il demeure, au plus fort de ses excès, naturel et sincère. A épuiser « en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences », à se soumettre à « l'ineffable torture » où il deviendra, « entre tous, le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le Suprême Savant ! » il anéantira son génie, mais il démontrera la force de son réalisme, incapable de chasser un naturel qui revient au galop monté en croupe avec lui. Un *sensationiste* : M. Delahaye, l'homme qui l'a le mieux

(1) Pris dans la lettre du 15 mai 1871, ainsi que les citations qui suivent.

connu, en lui appliquant cette épithète, a donné une clef qui l'ouvre. Mais il faut, cette épithète, la prendre à la lettre et se dire que les mots qui sont sortis de cette bouche, même quand ils voulaient être une traduction très libre, ultra-tantaisiste et de nature à égarer les indiscrets, n'ont pu devenir au sens complet du terme : invention, mensonge.

Paterne Berrichon, dans son commentaire de *Mémoire*,

L'eau claire ; comme le sel des larmes d'enfance ;
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes...

etc.), s'il n'a peut-être pas reconstitué d'une façon absolument rigoureuse le thème de cette pièce incompréhensible avant qu'il soit venu nous l'expliquer, a du moins prouvé qu'elle est un type de poème symbolique ou symboliste (1). Il a montré que, dans cette « illumination », Rimbaud transpose les détails d'une scène familiale où sa mère, ses sœurs et lui-même peut-être (2) jouent. Il a découvert, sans conteste, le lieu du drame :

(1) *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, pp. 66 et s.

(2) Je dis peut-être, car, à mon avis, Rimbaud a plutôt évoqué là un des départs de son père du foyer familial que l'une de ses propres fuites.

ces prairies où coule la Meuse depuis les remparts de Mézières jusqu'au Bois-en-Val caropolitain. De maintes proses ésotériques comme *Enfances*, M. Delahaye reconstitue le décor natal. Route de Charleville à Rocroi, forêt de la Havetière et ce bois de la Culbute dont le nom hantait Verlaine, comment s'être promené, en effet, dans votre lumière et dans vos ombres, les *Illuminations* à la main, sans vous reconnaître !...

Ce don qu'a Rimbaud, même quand il cherchera à mériter le mieux le titre de visionnaire — ou plutôt, il y a une nuance, de *voyant*, — ce pouvoir de rester sur le sol, de s'accrocher au réel, cette impossibilité de bâtir complètement en l'air, son œuvre, éloquemment, les proclame. « Prodigieuse autobiographie psychologique ! » — dit Verlaine d'*Une Saison*. Mais tout chez Rimbaud ressortit à l'autobiographie, à la confession. Confession, autobiographie, la *Saison* ne l'est pas davantage que *Les Poètes de sept ans*, *Bateau ivre*, *les Premières Communions* et, ma foi ! le reste. La plupart des *Illuminations*, dans leurs paysages, leurs anecdotes, leurs paraboles sont des états d'âme, des allusions, des portraits. Non certes, égale-

ment clairs, mais derrière les déformations les plus subtiles et même là où l'auteur a le mieux tenté, pareil au cerf du fabuliste, de « confondre et brouiller sa voie », il reste, dis-je, de quoi l'identifier, de quoi, peu ou prou, reconstituer son atmosphère. Est-il un poète plus constamment subjectif, plus naturellement égotiste que celui-ci ? Je n'en vois pas. Cette superposition de l'œuvre et de l'homme, voilà ce qui engage l'analyste. Certain non seulement qu'il y a une solution au problème, mais encore que ses éléments se trouvent à notre portée, voilà ce qui attire à poursuivre l'énigme dans ses pires profondeurs. Avec des documents comme *Vagabonds, Délires*, etc., hésiter, par exemple, à pénétrer le dangereux secret des rapports de Verlaine et de Rimbaud, il faudrait être un psychologue bien tremblant !...

Quitte à déformer, à partir du jour où il concevra sa théorie du *Voyant* (aboutissant de Quincey, de Baudelaire, de Poe), quitte à déformer jusqu'à rendre méconnaissable, Rimbaud part d'un fait réel, d'un sentiment éprouvé, d'une sensation. *Sensation* — le titre est significatif — pousse un premier cri d'indépendance. Le poète jure de marcher

sans répit ni fin, libre dans la nature libre, tant que les chemins n'auront pas usé ses jambes, serment à la lettre, hélas ! tenu. De son premier voyage à Paris terminé au Dépôt et à Mazas, à moins que ce ne soit du quatrième et de son séjour à la caserne de Babylone où la Commune le versera parmi les Tirailleurs de la Révolution — sortiront les triolets du *Cœur Volé*, si amers sous leur masque plaisantin. Son équipée en Belgique (octobre 1870) nous vaudra la belle grappe de sonnets dont *Ma Bohême* est le grain central. De même que la maussaderie du « père Hubert », le bibliothécaire municipal de Charleville, à servir notre insatiable liseur dictera *Les Assis*, l'occupation de la Capitale par les troupes versaillaises fera jaillir *Paris se repeuple*. Et c'est sans doute une page, sinon vécue pendant la Commune, du moins pensée au cours des mois parisiens de 1870-1871, où la rage de révolte de Rimbaud atteindra le paroxysme, que le terrifiant

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise ?...

ces six quatrains où la Muse de l'anarchie, avec mille bombes, explose.

On dit qu'au cours du séjour littéraire à Paris, après maintes pérégrinations lamentables, Rimbaud, en guenilles et pouilleux, fut hospitalisé par Banville. *Les Chercheuses de Poux* tireraient leur origine des visites que Mmes de Banville et Hugo firent à « l'enfant », dans la mansarde où le poète des *Cariatides* l'avait logé. Elles seraient les « deux grandes sœurs charmantes » qui

assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs,

ces doigts « électriques et doux » qui

Font crépiter parmi les grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Je n'en crois rien : mais (puisqu'il faut une explication à toute légende) il n'est pas impossible que le rève ait germé dans l'esprit du poète. Ce miséreux en révolte contre les préjugés sociaux, cet ennemi de la femme, de la richesse, de la respectabilité, employant à le débarrasser de sa vermine, d'aristocratiques mains et pliant à immortaliser cette scène singulière la plus parfaite har-

monie (rien de plus musical, n'est-ce pas ? que ces strophes) — cela est bien dans la manière mystificatrice du cynique et génial gamin, cela est bien dans le ton de sa conduite parisienne. A moins que Rimbaud, tout simplement, n'ait copié une scène comme la vie quotidienne en présente à tous les yeux. En tous cas, j'admets qu'*A la Musique* photographie les bourgeois de Charleville, leurs femmes, leurs filles ; la version qui se donne de *Roman* : l'explication de M. Gaubert sur le fameux sonnet des *Voyelles* (calqué sur un abécédaire, ce qui ne signifie pas que Rimbaud n'y ait voulu ébaucher un instant une théorie verbo-picturale) ; l'histoire de l'invocation aux

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize

rapportée par M. Izambard avec tant de précision (1).

Bref, il y a chez Rimbaud — sans préjudice d'une imagination dont on ne peut contester la puissance pour peu qu'on ait lu *Bateau Ivre* — un naturaliste sans rival en

(1) *Vers et Prose*, tome XXIV.

prosodie. Un copiste de la Nature, à la fois de grande surface et de détail, large comme la nappe, minutieux ainsi que la goutelette, dont la facture sur le terrain de l'achevé, évoque les maîtres flamands et hollandais. Rimbaud peintre réaliste ! De ce point de vue défilerait toute son œuvre. Verlaine voyait du Goya dans les admirables *Effarés* : j'y vois des ressemblances toutes septentrionales :

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair ;

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Téniers, Steen, Van Ostade, ce n'est sans doute personne d'entre eux, mais c'est leur école. La seconde moitié d'un non moins admirable poème, encore que moins vanté : *Ce qui retient Nina*, promène aux musées d'Amsterdam et d'Anvers. — Cuyp, Potter,

Breughel, un des vòtres a mis de la couleur, là. Car comme vos toiles, cela sent

l'étable pleine
De fumiers chauds,
Pleine d'un rythme lent d'haleine
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière ;

cela montre dans un clair obscur digne de vos paysages, « tout là-bas »

Une vache *fienter* (1), fière
A chaque pas,

et plus près, dans vos intérieurs où les ombres mêmes sont illuminantes,

Les lunettes de la grand'mère
Et son nez long
Dans son missel, le pot de bière
Cerclé de plomb...

Les fesses luisantes et grasses
D'un gros enfant
Qui fourre à genoux dans les tasses
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde
D'un ton gentil
Et pourlèche la face ronde
Du cher petit.

(1) Le vers est : une vache fienterait, fière.

Cependant que *Le Buffet* semble verni par toi, Pieter de Hoogh ; que les servantes de *La Maline*, du *Cabaret Vert* apportant

du jambon tiède dans un plat colorié...

...Mais je m'arrète, n'ayant pas l'intention d'analyser le génie réaliste du poète, ni son génie, car parler de sa peinture obligerait à parler de sa musique, à prouver que, si le monde de la couleur lui est ouvert, le monde des sons ne lui est pas interdit ; que, peut-être, au musicien le peintre cède ; — et désireux simplement de conclure que, quand on dispose à ce point de la Nature, et de sa nature, on est bâti pour chanter toute la vie sans arrêt, dût-on devenir centenaire.

VIII

Si l'on n'imagine pas Rimbaud se taisant parce qu'il n'a plus rien à dire, parce que son fonds poétique se trouve épuisé, on l'imagine moins encore muet parce qu'il ne se trouve plus dans les conditions qui le rendirent capable de chanter. Et ici je ne m'appuie plus sur la grandeur de son génie pour soutenir que son génie ne tint ni aux événements ni au milieu et que ce poète ne fut point bâti comme un chanteur accidentel, et de circonstance.

Chanteur accidentel, un Déroulède, par exemple, comme un De Neuville, chez les peintres. Otez-lui 1870, et il n'a qu'à se taire... avant même d'avoir parlé. Sa substance poétique n'obéit qu'à un réactif : le réactif tyrtéen. Hors des champs de bataille et des ambulances, sa sensibilité ne peut plus s'exprimer qu'en prose. Mais si Mars est plus fécond en héros qu'en poètes ; s'il a besoin, pour faire des poètes de ses héros, de trouver chez eux quelque disposition à la poésie, l'Amour, selon Platon, rend poète qui bon lui semble. On le devient

en effet, fût-on auparavant étranger aux Muses, fait-il dire à Agathon, sitôt qu'on est inspiré par l'Amour. Oui, ce n'est pas le moindre miracle de ce magicien que d'arracher pour un temps à l'analyse les esprits les mieux faits pour elle. De ces esprits positifs qui, munis par le Dieu d'une lyre digne qu'on l'écoute, n'auront plus entre les doigts qu'un vain instrument sans âme sitôt que le Dieu ne les possèdera plus, M. Bourget est un remarquable exemple. Remarquable exemple, lui, dont il n'y a pas un vers qui ne réfléchisse, soit désir, soit souvenir, l'image de l'objet aimé, de ces poètes contraints de quitter l'autel une fois qu'

> Elle est éteinte,
> Cette huile sainte !

Un lien de cause à effet joint coutumièrement la poésie à l'amour. Il est une heure où la sensibilité accumulée ne peut plus rester inactive. Elle fermente, elle bouillonne dans le cœur trop plein. La rencontre de l'objet aimé précipite l'explosion. Libérée, comme un prisonnier s'élance vers son sauveur, la sensibilité se fixe sur l'être qu'elle aime, se cristallise et projette des rayonnements par

les facettes de ses cristaux. S'il lui plaît se réaliser par le verbe, un poète — provisoire ou définitif, ce n'est pas la question ; grand ou petit, ce n'est pas la question non plus — est né. Il lui faut donc, à ce poète, célébrer les louanges de l'être chéri et manifester les attitudes de la passion satisfaite ou mal traitée. Mais la langue de tous les jours servirait-elle à exprimer des sentiments si différents de la vie quotidienne ? Où trouver un langage pur, éthéré, sans compromis avec les occupations vulgaires ? C'est précisément l'instant où les facultés de la mémoire et de l'assimilation, sous l'entraînement des années d'études, ont atteint leur maximum de puissance. La lecture ardente des poètes dirige les facultées intensifiées de l'adolescent vers l'imitation poétique. Le cœur résonne comme un écho. Et l'oiseau se met à chanter.

Mais, dans la plupart des cas, l'organe créé par le besoin disparaîtra avec lui. Que la fièvre tombe, que la sensibilité s'apaise ; que l'esprit, abusé par l'illusion amoureuse, retrouve la liberté de son jugement ; que la faculté maîtresse de l'intelligence, s'il en est une, l'emporte sur une faculté dont le triomphe ne pouvait être qu'accidentel ; que la

personnalité prenne conscience d'elle-même : que les préoccupations d'assurer l'avenir matériel deviennent despotiques : le rêve fera place à l'action et la poésie à la prose. C'est alors qu'on voit s'éteindre d'eux-mêmes des flambeaux épuisés et d'autres, qui eussent pu faire luire longtemps encore une flamme pauvre, périr sous l'éteignoir du sens critique, découragé. Mais, mort naturelle ou suicide d'un malade conscient de son infirmité, est-ce là le cas de Rimbaud ?

Non certes. De tous les poètes, il est le moins digne de figurer dans l'anthologie amoureuse et c'est une originalité de plus, chez cet être singulier, qu'ayant débuté si tôt il n'ait pas obéi à l'inspiration commune à la quasi unanimité des jeunes lyres. S'il y eut en lui, comme je le soupçonne, un faiseur de vers antérieur aux *Etrennes*, l'amour ne l'engagea pas à chanter. *Les Poètes de sept ans*, cette confession si sincère, si complète, énumèrent bien un rebelle, un solitaire, un ami des misérables, un ennemi de Dieu, un adorateur de la Nature, l'entier Rimbaud que ses actes et ses poèmes permettent qu'on reconstitue. Elle ne mentionne pas un amou-

reux, à moins d'appeler amour le sentiment qui l'engage avec une petite voisine,

> Huit ans, la fille des ouvriers d'à côté,

dans des jeux fort éloignés des enfantillages divins de Dante et de Béatrice.

> Car elle ne portait jamais de pantalons,

cette Béatrice « en robes d'indienne » ! Et le passage où son réalisme l'évoque est déjà significatif de la misogynie que *Mes Petites Amoureuses,* dans le genre cynique et badin, et cette mystérieuse et sublime métaphysique des *Sœurs de Charité* démontreront. L'œuvre de Rimbaud est antérotique (dans le sens platonicien) et misogyne à tel point qu'on ne peut la comparer à aucune. Voyant ou feignant de ne voir dans l'amour que la satisfaction d'un besoin organique, dans la femme que l'instrument de cette satisfaction, son réalisme cru les traite avec la dureté que dicte à une imagination de feu, et à une chair chaste par force (lisez les *Déserts de l'Amour*) une âme autoritaire, rancunière et raisonneuse. Et sa puberté sans emploi dérive sur la Nature, féminisée par un mysticisme panthéistique dont on conçoit difficilement la

puissance et le caractère, le fleuve d' « amour infini » qui inonde, à défaut d'un cœur absent, absorbé, son prodigieux cerveau.

L'amour de la Nature qui idéalise, qui sanctifie, qui humanise cette œuvre sous tant de rapports inhumaine, a peut-être bien joué dans la naissance de la muse rimbaudienne le rôle que l'amour de la femme joue chez ces muses d'un jour si nombreuses à une époque ou M. Jourdain n'éprouve pas plus de difficulté à parler en vers qu'en prose. Mais loin de diminuer, l'ardeur de sa passion s'accroîtra. A la Nature les bégaiements musiciens des *Chansons dernières* seront adressés, et l'existence de l'inlassable pèlerin mettra en pratique le

A toi, Nature, je me rends

de *Patience*. Mais cette soif de la Nature n'est qu'une manifestation. La manifestation du besoin de mouvement, qui, très fort chez l'enfant, à mesure que l'homme grandit, grandira. Pas plus qu'il ne renonce à marcher, Rimbaud, passé l'âge où il ne fera plus de vers, n'assagira l'instinct de révolte, l'instinct anti-social qui l'anime. Et les qualités et les sentiments grâce auxquels et par qui cette

force s'est exprimée dans ses vers n'ont fait que croître et embellir. A son orgueil, à son mépris pour tous et de tout, à son refus de plier, à son désir de ne servir que lui-même, loin de renoncer, il adorera de plus en plus fanatiquement ces divinités despotiques. Pourquoi donc a-t-il cessé si vite d'être le démagogue du *Forgeron*, le panthéiste de *Sensation*, de *Soleil et Chair*, le satirique des *Assis*, de *Vénus Anadyomène*, du *Châtiment de Tartufe*, l'antichrétien des *Premières Communions*, le nihiliste de *Paris se repeuple* — et tant d'autres personnages auxquels son cœur est resté si ressemblant ? Pourquoi, s'il veut fuir le monde, quitte-t-il la tour d'ivoire des *Chansons dernières* ? Pourquoi le peintre admirable que mes citations ont montré, le musicien à décourager les épithètes que l'occasion m'a moins permis de faire entendre, le réaliste et l'imaginaire, le révolutionnaire prosodique et syntaxique, l'autobiographe entêté se sont-ils si vite tus ? Puisqu'il a conservé les sentiments qui animèrent son génie, lui dans l'évolution duquel la théorie de la constance spirituelle trouve une magnifique confirmation, pourquoi entre 18 et 19 ans, meurt-il à la littérature pour toujours ?

DEUXIÈME PARTIE

I

Dangereux sujet pour qui se pique d'être modéré et de le paraître ! Me voici déjà obligé de dire que l'intelligence de Rimbaud est prodigieuse, en priant qu'on donne au mot son sens plein. Entré au collège à onze ans (oct. 1865), il cause « un premier étonnement par la rédaction spontanée d'un résumé d'histoire ancienne, qui révélait une netteté et une maturité d'esprit surprenantes (1)». — Pas plus surprenantes, n'est-ce pas ? que la narration de 1862, dont j'ai conseillé la lecture. Pour tout ce qui touche aux lettres, il laisse loin les meilleurs. En troisième, en seconde, en rhétorique, il enlève presque tous les premiers prix. En 1869, 3e accessit de version grecque et 1er prix de vers latins, au concours de l'Académie de Lille ; en 1870,

(1) Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896-1897, p. 3.

1er prix de vers latins. Et ces succès ne sont pas le fruit de l'application, car, dès la seconde, s'il faut en croire Verlaine, il se livre aux « écoles buissonnières les plus énormes (1) ». Il apprend en se jouant. Il y a l'étoffe de trois ou quatre bons élèves chez lui. Vous connaissez ces joueurs d'échecs qui tiennent plusieurs parties à la fois ?... Pendant que l'un de nous démontrait au tableau quelque théorème de géométrie — nous écrit M. Delahaut, son ancien condisciple — Rimbaud vous bâclait en un rien de temps un certain nombre de pièces de vers latins. Chacun avait la sienne. Le titre était bien le même, mais la facture des vers, les idées, le développement étaient assez différents pour que le professeur ne pût y reconnaître la main du même ouvrier. C'était un véritable tour de force, vu le peu de temps qu'il y consacrait. Le fait se reproduisit souvent, je puis vous le garantir (2)... » Au deuxième concours académique où il obtiendra le 1er prix de vers latins, il réussit à traiter son sujet en vers latins, en prose latine et

(1) Verlaine, *les Poètes maudits.*

(2) Bourguignon et Houin, *loc. cit.*, p. 7.

française, en vers français. L'un de ses condisciples a raconté, en détails qui ne s'inventent pas, la façon expéditive avec laquelle il emportera le prix au concours de 1869 (1).

« Plein de mépris pour les mathématiques », il « les délaissait complètement (2) ». — Lamartine, piètre mathématicien au collège (et dans la vie, quoi qu'en dise le pamphlétaire de *Némésis*), en a donné des raisons qui rappellent le renard de la fable. Rimbaud, la littérature abandonnée, abordera les sciences et cherchera dans leur application l'instrument très positif de sa fortune le dernier tiers de sa vie. En 1878, il sera déjà capable de suppléer « un ingénieur français chargé de travaux importants (3) » aux environs d'Alexandrie. Savant, non ; mais apte sans contredit à devenir savant et dans n'importe quelle science, nous le verrons, en Arabie, en Abyssinie, faire une telle consommation de manuels d'arts et métiers que certaines lettres, qui réclament des achats de livres

(1) M. l'abbé Morigny, récemment directeur du collège de Notre-Dame de Rethel, où, en 1878, professa Verlaine. — V. Berrichon, *A. Rimbaud, le Poète*, p. 37.

(2) Bourguignon et Houin, p. 6.

(3) Bourguignon et Houin, p. 183.

aux siens, semblent des pages de catalogues (1). Bon argument contre cette prétendue opposition entre l'esprit littéraire et l'esprit scientifique dont tant de littérateurs et de savants, grands ou petits, proclament la réalité. Il est vrai qu'à cette époque l'esthète de jadis est aussi irrémédiablement étranger aux lettres que le plus ancré philistin.

Mais les résultats de ce qu'il a appelé sa « fièvre philomatique » indiquent mieux encore l'ampleur et la rapidité de ses facultés intellectuelles. Deux ans à peine de séjour en Angleterre, de 1872 à 1875, lui font posséder l'anglais « d'une façon si parfaite que les Anglais les plus instruits en restaient tout surpris (2) ». Quelques mois en Allemagne, en 1875, le rendent maître de l'allemand. Une promenade en Italie et, selon l'expression de Verlaine, l'italien est conquis, comme l'anglais, comme l'allemand. En cette invraisemblable année 1875, sa pointe en Espagne lui donne la pratique d'une langue dont il a acquis la théorie dans les livres, grâce par-

(1) Par ex. celles des 2 novembre 1880 et 18 janvier 1882, datées d'Aden.

(2) J'emprunte ces détails et les suivants à Bourguignon et Houin, *loc. cit.*

fois à des séances de travail qui durent vingt-quatre heures (1). Son hiver de 1875 à 1876, passé chez les siens, il le consacre avec rage à l'étude des langues asiatiques : indoustani, amharina, arabe surtout ; l'arabe étant, avec l'anglais, l'idiome qu'il possèdera le mieux. Janvier-avril 1877, nouvel hivernage à Charleville, dont il profite pour se familiariser avec le russe. « Quelques années auparavant, il avait déjà voulu s'initier à cette langue, et M. Henry Pauffin se rappelle l'avoir alors rencontré dans les bois de la Culbute et de la Havetière, apprenant le russe, à l'aide d'un vieux dictionnaire grec-russe, dont il avait coupé les pages en rognures pour bourrer ses poches (2). » Entre temps, il a appris le grec moderne, le wallon, d'autres idiomes encore. De quoi, car ces détails étonnants

pas ne sont sornettes,

(1) « Afin que personne ne le dérange, il s'enferme, à plusieurs reprises, dans une armoire, un vieux coffre du temps passé, et il y reste parfois vingt quatre heures, sans boire ni manger, absorbé dans son travail ». L. Pierquin, *Sur Arthur Rimbaud* (Courrier des Ardennes, 31 déc. 1893).

(2) Bourg. et Houin, *loc. cit.*, p. 179. « M. Henry Pauffin, avocat à Paris, a bien voulu noter pour nous les souvenirs que lui a laissés Rimbaud », ajoutent les biographes.

pas plus que ne sont sornettes ses poèmes et ses randonnées — de quoi pouvoir, en 1877, parcourir comme interprète du cirque Loisset les pays scandinaves : en 1879, surveiller à Chypre une équipe internationale de carriers : et mener plus tard ses transactions africaines.

Ses succès scolaires, ou plutôt la facilité avec laquelle il les obtient : sa certitude d'acquérir, comme et quand il lui plaira, ce dont l'acquisition coûte aux autres tant de peine, lui communiquent un orgueil comme peu d'écoliers en ont possédé. Sa supériorité sur ce qui l'entoure, en classe comme à la maison (son frère, d'un an plus âgé, entré avec lui en sixième redouble, tandis qu'il saute sa cinquième, et il ne trouvera chez aucun des siens de disposition à le suivre tant soit peu), — voilà la source du mépris qu'il portera à tout et à tous au long de son existence. Mépris, nul terme après orgueil (mais l'un est la cause et l'autre la conséquence) qui le dénonce mieux, le ramène mieux à l'unité. Sorti du collège, il verra le monde comme un collège où sa supériorité demeure et son droit de juger de haut. De là, au cours de la guerre franco-allemande,

ses jugements recueillis pieusement par Delahaye (1), sur les antagonistes, déclarés vaincus et vainqueurs d'une stupidité égale (2). De là, les bastonnades que sont la plupart de ses productions de 1870 et 1871, tantôt générales comme *A la Musique*, tantôt individuelles, comme *les Assis*. De là, au début de 1871, sa « profession de foi littératuricide », à l'adresse de son professeur Izambard, où il se déclarait « absolument écœuré par toute la poésie existante, passée ou présente... Racine, peuh ! Victor Hugo... pouah ! Homère ? Homère (3) ! » L'attitude que nous lui verrons dans les cénacles parisiens ; et, au dire de Verlaine, sa « déception, navrée,

(1) Ernest Delahaye, *Rimbaud*, pp. 34 et s. ; *A propos de Rimbaud* (*Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1906-1910).

(2) « Abominable prurigo d'idiotisme, tel est l'esprit de la population », — écrira-t-il à Izambard, quelques semaines avant le siège de Mézières (Lettre citée dans *Vers et Prose*, janv.-fév.-mars, 1911).

(3) Izambard, *Un Poète maudit* (*Echo de Paris*, 26 déc. 1891). La fameuse lettre du 15 mai 1871, sur laquelle je m'appuierai souvent, n'est pas très différente de ton. « D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes...» etc... — V. la façon dont sont arrangés les premiers romantiques et particulièrement Musset.

dégoûtée » quand on lui montra le musée du Louvre (1). De là, la sécheresse de ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie, monument d'orgueil et de mépris le plus élevé en somme (j'expliquerai pourquoi) de tous ceux qu'il aura dressés. Ex.: « Les gens du Harar ne sont ni plus bêtes, ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés ; ce n'est pas du même ordre, voilà tout (2) ». Orgueil, mépris : ces facultés maîtresses de l'homme sont toutes prêtes chez l'enfant. De naissance le pli dédaigneux que dévoilent ses portraits habite sa lèvre ; la vie n'aura qu'à le rendre amer. Deux de ses condisciples, parmi ceux auxquels j'ai parlé de lui (3), n'en ont conservé qu'un souvenir net, qui remonte à son entrée au collège : sous sa mise soignée, la froideur de son œil bleu, une politesse distante, un habituel mutisme, un rire rare et pincé, et le refus sans réplique de se mêler aux jeux communs. D'où une absence de sympathie, chez beaucoup, que seul son prestige intellectuel

(1) Delahaye, *Rimbaud*, p. 165. « Cela se comprend... » ajoute bonnement notre historien.

(2) Lettre datée de Harar, 25 février 1890.

(3) Au cours d'un séjour, à Charleville et dans le département des Ardennes, de huit ans.

empêchera de tourner à l'aigre. « Il était aimé de ses camarades », — affirment Bourguignon et Houin. Admiré, oui ; aimé, je ne pense pas.

Ici j'abandonnerai mes guides. Quelle que soit l'exactitude de leur ouvrage (je l'ai appelé jadis : un petit modèle de probité scientifique), il reste que cet ouvrage a été conçu dans des conditions particulières. Au lendemain de sa mort, le « poète maudit » n'avait nulle part plus besoin d'être favorablement présenté que dans sa ville. L'y rendre prophète, l'y faire couler en bronze, l'entreprise n'était pas banale ! Et en quel lieu ?

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs ;

sur cette place et dans ce square diffamés qui font le décor de *A la Musique !* Et par qui faire dresser son buste, à cet amer contempteur ? Par ces « bourgeois poussifs », eux-mêmes, par ces « rentiers à lorgnons, gros bureaux bouffis, clubs d'épiciers retraités », dont il a insulté les « dames » : dont il a promené sous nos yeux, terrible cornac, les « bêtises jalouses » — et depuis

La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles,

« jusqu'aux bas », dont il a déshabillé les filles. — Les deux compatriotes de Rimbaud qui commençaient en 1896, dans la *Revue d'Ardenne*, sa présentation, sa... réhabilitation, rêvaient-ils pour 1901 un résultat si paradoxal ? Tel a été cependant le résultat de leur ingénieuse... entreprise. (J'avais d'abord écrit : plaidoyer : — mais leur étude précisément est assez impartiale, objective, pour ne pas mériter ce nom qui sonne mal, en critique). Ils y ont concilié jusqu'à la limite du possible le souci de la vérité et celui d'un revirement d'opinion. Mais ils ne le pouvaient qu'en se plaçant à un point de vue biographique strict. Ayant fouillé l'existence mystérieuse de leur héros et l'ayant mise à l'abri de la légende, ils sont restés à la surface de sa psychologie. Moralement leur portrait demeure réel ; mais il se borne à l'esquisse et même quelques portions du visage sont restées dans l'encrier. D'où la possibilité de bâtir d'après leurs données un Rimbaud fort éloigné du véritable, un Rimbaud bénin, anodin, et, comment dirai-je ? émasculé, en place du violent étalon... ; un Rimbaud de purgatoire au lieu de ce locataire perpétuel de l'enfer ! J'en connais qui ne s'en privèrent

point. Pour moi, dont la prétention est de faire, quant à l'esprit du poète, ce que M. Bourguignon et son collaborateur ont fait pour sa vie, je dois, sur le terrain intellectuel et moral, combattre non pas tant leurs conclusions que les conclusions que ces conclusions permettraient. Ils ont tenu compte, en recherchant ce que fut, aux yeux de ses co-potaches, le potache auteur de *Soleil et Chair*, *Sensation*, *Ce qui retient Nina*, d'opinions, plus ou moins justifiées, mais certaines. — « Tous ceux que nous avons consultés ont rendu hommage à sa bonté », répondent-ils. Et pour tirer d'une anecdote sur laquelle « des biographes » ont représenté notre collégien « comme un sournois cruel », un sens contraire à celui que les dits biographes lui ont donné, ils s'en rapportent à... M. Berrichon — dont leur étude clairement montre sur des points nombreux et importants l'esprit de tendance (1).

Avec une ingéniosité un peu grosse, le beau-frère du poète (lequel ne l'a connu ni

(1) Notamment quant au prétendu rôle altruiste et apostolique de Rimbaud en Arabie et Ethiopie. — (Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, mai 1899, p. 121 et suiv.)

vu) trace du Rimbaud de collège, du Rimbaud de 1865 à 1870, un portrait qui rendrait incompréhensible le Rimbaud de 1870 à 1891. On trouvera le dernier état de ce portrait dans l'ouvrage de M. Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud* (*le Poète*). Son grand, son seul argument, il le puise (s'aidant de Bourguignon et de Houin comme ils se sont aidés de lui) dans la lettre à eux adressée par M. Delahaut que j'ai citée. Que Rimbaud ait « bâclé » plusieurs fois, en classe, les devoirs de camarades lui met les larmes aux yeux. Où il suffit de voir une marque de rapidité mentale, de... frégolisme intellectuel, il voit une preuve de cette tendresse de cœur, de cette bonté évangélique qui, tout à fait à contre sens selon moi, lui paraît la qualité essentielle de Rimbaud. — « De ce qu'un jour, au cours de mathématiques... Arthur lança un livre à la tête d'un condisciple venant de le dénoncer comme l'auteur d'une tricherie généreuse, quelqu'un a osé conclure qu'il était sournois et cruel. Rien n'est plus faux d'appréciation... Sous son aspect taciturne et timide, c'est qu'il était au contraire d'une loyauté rare et d'une charité extrême envers ses camarades à l'esprit

lourd. » Sur cette épithète... homérique, que M. Delahaut n'avait pas prévue, suit sa lettre. — « Aussi, combien de ces jeunes gens furent-ils redevables à Arthur de récompenses reçues de leurs parents ou de leurs maîtres ! Il semble que le spectacle de leur joie lui échut souvent en compensation des sévérités de sa propre famille (1) » — commente en sa langue M. Berrichon.

Pour l'histoire du livre, je n'en conclus rien, surtout si, comme il est probable, il s'agit là du fait conté par M. Izambard (2), dans la classe duquel le fait eut lieu. Mais tout ce que j'ai lu et entendu me montre que, collégien, Rimbaud fut en petit ce qu'il sera en grand hors du collège : que ses condisciples trouvèrent, en germe, ce que ses concitoyens et les cénacles vont trouver en arbre. Le cliché : « déjà Napoléon perçait sous Bonaparte », qui vaut pour tous les grands caractères, s'offre ici.

Cette impression ressort, d'ailleurs, des abondants souvenirs de M. Delahaye, biographe certes non suspect : le seul de ses

(1) *Op.cit*, pp. 34 et s.

(2) *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, n° de janv-fév.-mars 1911 de *Vers et Prose.*

condisciples (je crois) à l'égard duquel on puisse dire que Rimbaud a conçu de l'amitié ; et qui, confident du poète dès 1865, restera son seul confident, du jour où Rimbaud aura rompu avec Izambard jusqu'au jour des relations de Rimbaud et de Verlaine. Et l'admiration de Delahaye pour le futur auteur de *Bateau Ivre* provient, justement, de l'indifférence magnifique qu'il lui vit, à ses débuts de collégien, à une époque où sa gloire de fort en thème ne l'avait pas mis encore à l'abri des brocarts, opposer aux ricanements des camarades. — « Il n'en souffrait pas, cela me surprenait et me ravissait tout ensemble. Je devins fier de causer avec lui, privilège que ne m'enviait à ce moment personne, car la considération qu'avaient pour lui les autres élèves n'était pas sans forte méfiance provoquée d'abord par une sienne réserve bizarrement mêlée d'ironie, sans compter que les passions ordinaires à cet âge... et aussi les jeux ordinaires lui semblaient trop ouvertement négligeables, sinon même antipathiques (1). »

A quinze ans, la possession de son génie

(1) *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1906-1907, p. 78.

changera en fleuve cet orgueil qui n'était qu'un fort ruisseau. La froideur deviendra morgue, la politesse arrogance, l'ironie prendra le visage que nous voyons dans ses vers. Et, ma foi ! d'avoir eu la tête tournée, cet enfant n'est pas sans excuse. Imaginez l'état d'esprit d'un écolier qui, sur un sujet de narration : *Ophélie* ou *Charles d'Orléans écrit à Louis XI pour demander la grâce de Villon,* répond les vers et la prose qui nous ont été conservés. Qui se rend compte — de toutes les qualités qui constituent son intelligence anormale, le sens critique n'est pas le moins hypertrophié — que ses copies honoreraient les « Morceaux choisis » ouverts là, sur son pupitre. Il s'en rend si bien compte qu'un beau jour il ne voudra plus retourner au collège. Vu sous cet angle, sa décision, en août 1870, d'aller à Paris vivre de sa plume et contribuer au renversement de l'Empire paraît naturelle. Concevez ce que peut être son bagage de lectures, de méditations, sur le seul chapitre de la politique, vous trouverez plus sage que fol son projet d'octobre. Sa proposition au directeur du *Journal de Charleroi,* dont il a connu le fils en classe, ne vous choquera pas plus que s'il avait l'âge du père au lieu de

l'âge du fils (1). Vous ne rirez point de la confiance avec laquelle ce gamin malingre et déguenillé expose au vieux journaliste son socialisme, sa laïcité, traite « Badinguet », Thiers et Bismarck, si vous soupçonnez quel polémiste couve, éclate en lui. Si par exemple, vous connaissez le sonnet qu'il rimait en frappant à la porte de ce M. des Essarts, qui va vous le renvoyer à son collège. Car ce sonnet, peut-être c'est *le Mal*, où il n'y a pas que deux quatrains et deux tercets. Mais une attaque, aussi, comme le Dieu des chrétiens n'en a pas subi de plus dangereuse, et j'ajoute de plus actuelle, ce Dieu homicide et mercantile qui,

Tandis que les crachats rouges de la mitraille,

obus de France, obus d'Allemagne,

Sifflent tous les jours dans l'infini du ciel bleu...
Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant,

dort, repu, « riant aux nappes damassées »

(1) V. sur cette démarche bien connue, sur laquelle Bourguignon et Houin renseignaient déjà, les détails donnés par M. Izambard (*Vers et Prose*, janv.-fév.-mars 1911).

de ses autels, à son encens, à ses grands calices d'or :

Et se réveille, quand des mères ramassées
Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sous lié dans leur mouchoir.

... Et si ce n'est pas ce sonnet, c'était alors *Rages de Césars, le Dormeur du Val, la Maline*, ou ce diamant de poids : *Ma Bohême*.

II

Cet orgueil, dont je ne discute pas le principe, mais dont je me garderai de justifier les manifestations sur le dos des gens qui en ont souffert, explique ce que Bourguignon et Houin appelent « l'échec moral » du poète dans les cénacles où, en octobre 1871, l'admiration de Verlaine et des amis de Verlaine l'appellera. On sait son envoi de vers à l'auteur des *Poèmes Saturniens* ; et, en réponse au cri de détresse qui les accompagne, le «Venez, chère grande âme, on vous attend, on vous désire » ; *on* représentant un groupe de familiers du salon de Nina et de la boutique de Lemerre. On sait les dispositions prises et tenues pour que le jeune poète puisse en toute sécurité cultiver sa muse. On sait comment Rimbaud répondit à un procédé qui nous reporte aux temps héroïques de la fraternité littéraire ; et, pour ne citer que des faits incontestés, son attitude au cours de la première soirée passée en présence de Cros, de Verlaine, chez les beaux-parents de ce dernier ; puis ce dîner des

« Vilains Bonshommes », où exaspéré par l'ivresse et le dépit, on le vit, sur la juste observation d'un convive, foncer sur lui, armé d'une canne à épée. On le sait, et peut-être qu'on l'a trop su, voilà cinquante ans ; mais nous risquions de l'oublier et ceci au dam des persécutés représentés comme des persécuteurs imbéciles et jaloux. Dans son excellente histoire de *Paul Verlaine* (sa vie, son œuvre), publiée en 1907, M. Edmond Lepelletier nous l'a rappelé sans indulgence, mais sans injustice. Sa cloche s'oppose à celle que M. Berrichon agite et que nous écouterons d'abord :

Malgré des traces laissées nombreuses et ineffaçables dans le souvenir d'une génération bruyante d'artistes, l'action d'Arthur Rimbaud à Paris est... demeurée jusqu'ici de signification obscure. On l'a comprise généralement mal ; souvent, pas du tout. On a systématiquement expliqué à côté. Puis, la lâcheté et l'hypocrisie s'en mêlant, on a volontiers commenté à rebours et propagé avec complaisance telles méchantes interprétations, devenues bientôt matières à gorges chaudes. Pour un Paul Verlaine, un Charles Cros, un Raoul Ponchon, un Forain, un Cabaner, admirateurs, avec combien de vagues Parnassiens, destinés à asseoir leur médiocrité sur un rond de cuir ou sur un siège d'assemblée parlementaire, avec combien de prétentieux photogra-

phes et de faux peintres le natif et immense poète des *Illuminations* eut-il affaire, qui, à l'applaudissement de leurs pareils, outragèrent un orgueil légitime de dieu en haillons de leur suffisance bien mise d'imbéciles (1) !...

Lui ne prévoyait pas quel calvaire la rancune de ces gens lui préparait ainsi. Ingénieusement, fondu dans son rêve gigantesque de beauté et de bonté, tout cœur et tout esprit, il les aimait en les malmenant. Il les aimait sans doute aussi parce qu'ils lui faisaient goûter la félicité de l'opprobre (2)...

Avec M. Lepelletier nous tenons un historien. Biographe de Verlaine, comme biographe de Zola, il a toujours fait céder aux faits son admiration et son amitié — qui furent grandes, — quitte à tirer des faits une opinion où l'ami et l'admirateur prennent leur revanche. Je ne le suivrai point, par exemple, lorsqu'il appelle Rimbaud « le mauvais génie » de Verlaine (3) ; et je ne crois plus du tout, après les détails que son amour de la vérité l'a contraint à nous donner, à l'or-

(1) *Jean-Arthur Rimbaud* (le Poète), p. 145.

(2) *Id.*, p. 151.

(3) Ceci pour indiquer l'une des raisons qui expliquent la dureté de Lepelletier envers Rimbaud. Mais je ne prétends pas soutenir que le biographe et ami de Verlaine soit indulgent pour Rimbaud, je pense simplement qu'il n'a pas commis d'injustice matérielle à son égard.

thodoxie érotique de l'auteur de *Parallèlement*, orthodoxie dont il jure ses grands dieux. Mais, sur le récit, je n'ai jamais vu qu'il fût à reprendre. Et, quant à Rimbaud, il se borne à ce que ses yeux ont vu :

Rimbaud était (nous dit-il) un peu agréable convive. Pour faire plaisir à Verlaine, je l'invitai une fois chez moi, rue Lécluse, à Batignolles, et il fallut toute mon énergie pour le maîtriser. D'abord, il ne desserra pas les dents pendant toute la première partie du repas, n'ouvrant la bouche que pour demander du pain ou à boire d'un ton sec, comme à une table d'hôte, puis, à la fin, sous l'influence d'un bourgogne énergique, dont Verlaine lui versait largement, il devint agressif. Il lança des paradoxes provocateurs et émit des apophtegmes destinés à appeler la contradiction. Il voulut, notamment, me plaisanter en m'appelant « salueur de morts », parce qu'il m'avait aperçu soulevant mon chapeau sur le passage d'un convoi. Comme je venais de perdre ma mère deux mois auparavant, je lui imposai silence sur ce sujet, et le regardai de certaine façon qu'il prit en mauvaise part, car il voulut se lever et s'avancer menaçant de mon côté. Il avait pris nerveusement et sottement sur la table un couteau à dessert, comme une arme sans doute. Je lui collai la main à l'épaule et le forçai à se rasseoir aussitôt en lui disant..., etc. (1).

(1) Lepelletier, *Paul Verlaine*, p. 262.

L'histoire est petite, mais significative. Malgré leur bonne volonté, la quasi unanimité des écrivains et des artistes que Rimbaud rencontra à Paris se montrèrent moins patients que ses camarades de classe. Il faut dire aussi qu'entre le collégien correct de mise et de mine, préoccupé de ne laisser monter à sa surface aucun signe de son bouillonnement, un Rimbaud frère du garçonnet « suant d'obéissance », aux « âcres hypocrisies », que *les Poètes de sept ans* dévoilent, et l'inquiétant éphèbe que décrit le biographe de Verlaine, douze mois de génie, de misère, de souffrances, de révoltes sifflantes et piétinées sont venues creuser un abîme. Première équipée à Paris, terminée de suite à Mazas : rentrée au logis sous les corrections maternelles ; seconde aventure en Belgique : vagabondage au dénouement duquel collaborent le commissaire de police et la maman qu'on va voir — voilà le bilan du troisième trimestre de 1870. Puis ces deux échouages, en février 1871, d'abord, en mai ensuite, où le froid et la faim, l'armée de Versailles et les troupes allemandes ballottent, de Charybde en Scylla, l'héroïque naufragé. Puis enfin, — et peut-être surtout ! — ces longs mois de

mai à octobre 1871 où Rimbaud subira la seule chose capable de lui faire peur : l'inaction. Bon apprentissage pour son métier de poète maudit ! A sa décharge, s'il s'agissait ici soit de blâmer, soit d'absoudre, nous mettrions encore, *outre, bien entendu, son âge, qu'il faut sans cesse avoir à l'esprit*, une timidité d'un genre singulier sur laquelle ses biographes, et particulièrement Delahaye, renseignent. Timidité qui provient sans doute de la différence contre nature qu'il y a entre sa mentalité et son physique , du désappointement que sa vue cause à ceux qui ne connaissaient que ses vers. Car s'il n'est plus le gringalet dont la candidature estomaquera, en octobre 1870, le bon journaliste belge, il n'est pas encore le Rimbaud, « grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil (1) » que Verlaine, en 1872, emmènera en Belgique et en Angleterre. La disproportion de sa « tête d'enfant dodue et fraîche » et d'un « grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore (2) » lui donne un aspect

(1) Verlaine, *les Poètes maudits*.

(2) Verlaine, *Nouvelles notes sur A. Rimbaud* (*la Plume*, 15 nov. 1895).

peu sympathique, — « l'air d'un échappé d'une maison de correction », traduira M. Lepelletier. Ajoutez « une voix très accentuée en ardennais, presque patoisante », ayant « ces hauts et ces bas de la mue (1) » ; enfin, une ignorance du monde complète : toutes infirmités dont nul n'a mieux conscience que lui-même, si porté à saisir le côté caricatural des choses, si doué pour l'auto-psychologie ! La veille de son départ : — « Voici, dit-il à Delahaye, ce que j'ai fait pour *leur* présenter en arrivant. » Et il lut *Bateau Ivre*. Devant l'enthousiasme de son ami et ses prédictions de gloire, « il demeura triste et abattu : — Ah ! oui, reprit-il, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien... Et cependant... Ce monde de lettrés, d'artistes !... Les salons, les élégances ! Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide, je ne sais pas parler... oh ! pour la pensée, je ne crains personne... mais... Ah ! qu'est-ce que je vais faire là-bas (2) » ! Imaginez ce dont un pareil sentiment peut rendre capable un être dont l'amour-propre frise le monstrueux et dont la volonté, l'entêtement ne sont pas inférieurs à l'amour-

(1) *Ibid.*
(2) Delahaye, ***Rimbaud***, p. 50.

propre. Un être dont bien des traits semblent empruntés à Julien Sorel, et dont la conduite constante démontre que, « ce que son esprit avait une fois résolu, sa volonté l'exécutait à tout prix (1) ». Le mutisme de Rimbaud lors de son arrivée chez les Verlaine, sa taciturnité arrogante viennent peut-être de ce qu'il a surpris l'étonnement de ses hôtes, trouvant un gamin sans grâce au lieu d'un jeune homme brillant, étonnement que Verlaine nous a appris qu'on n'avait pu dissimuler. Et cependant (pensait sans doute l'enfant), ne vous avais-je pas renseigné ; ne deviez-vous pas m'éviter cet affront (2) ? Son attitude, ce jour-là et les suivants, celle que Fantin-Latour peindra sur sa toile (3) : atti-

(1) Bourguignon et Houin. — V. notamment l'anecdote rapportée *loc. cit.*, p. 179. Rimbaud, en vue de l'île Sainte-Hélène, n'obtenant pas du capitaine de son bateau l'autorisation de descendre dans l'île, et se jetant à la mer dans l'espoir d'aborder. Mais l'authenticité de cette anecdote n'est point garantie et le superbe mépris, que Rimbaud (d'après Delahaye) professait pour Napoléon, me la fait croire douteuse.

(2) Dans une de ses lettres à Verlaine, il se dépeignait ainsi : « petite crasse ». — (Verlaine, *loc. cit.*)

(3) « Fantin-Latour... nous a dit que, durant l'unique séance de pose obtenue pour le portrait dans *le Coin de Table*, il ne proféra pas une parole, et le grand peintre crut voir du dédain impatient... » — *Berrichon*, p. 137.

tude de combat, repliement d'un orgueilleux qu'un rien blesse, défense maladroite d'un faible qui prétend passer pour fort, et que la fierté oblige, quand il a fait un faux pas par mégarde, à en faire immédiatement deux autres pour qu'on ne croie point qu'il s'est trompé ou qu'il songe au repentir. Car il y songe au repentir ; et l'absurdité de sa conduite, et l'odieux lui apparaissent mieux qu'à personne. Si vous en doutez, lisez le poème intitulé *Honte*. « L'enfant gèneur... la si sotte bète », le « chat des Monts Rocheux », destiné à empuantir toutes sphères », au figuré et au... propre (demandez plutòt à la mansarde où Banville l'hébergea !) — n'a jamais eu de juge plus clairvoyant que lui-mème.

III

Le cynisme de Rimbaud a joué un trop grand rôle dans sa vie et sur son art pour qu'on néglige ou qu'on craigne de l'étudier de près. On peut en placer les premières manifestations à l'aube de ses dix-sept ans. — Comment si tard que cela ? Est-il vrai (me dira-t-on) qu'il soit resté si longtemps l'enfant « timide... un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres, aux cahiers sans tache, aux devoirs étonnamment corrects, aux notes de classe idéalement scolaires, bref, un de ces petits monstres exemplaires et impeccables, incarnant au superlatif le type de la bête à concours.,. *l'assis* de collège... » que toujours sur son banc de classe M. Izambard a vu (1) ? Est-il possible qu'il soit resté tel, et que brusquement ?...

Non certes ; pas plus de mutation brusque — ce non-sens de la psychologie — dans cette partie de Rimbaud que dans les autres. M. Izambard a connu Rimbaud élève, l'es-

(1) Izambard, *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, p. 5.

pace seulement de neuf mois. Il a connu l'élève de lettres, studieux et savant : il y avait aussi son contraire : celui des classes de science. Il a connu un élève, ami (la classe terminée) de son maître, rimant, parlant politique avec lui, et parlant la même politique que lui. Il n'a pas connu l'enfant dont les « gamineries continuelles (1) » conduisirent certains professeurs, effrayés, à de sinistres prédictions. Les condisciples que Bourguignon et Houin ont entendus, s'ils parlent d'un Rimbaud serviable, ont gardé le souvenir de toute autre chose que d'un *assis*. Est-ce un « assis de collège », celui dont les compositions d'histoire évoquaient Robespierre, Marat, Babœuf ; qui poussait à son professeur les « colles » qu'on nous a dites (2) ; qui passait aux camarades *la Lanterne* de Rochefort ? Timide demain dans les rues de sa ville natale, après-demain dans les milieux littéraires ou dans l'atelier de Fantin-Latour, c'est-à-dire partout ou son amour-propre se trouvera menacé, Rimbaud n'a pas à être

(1) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ardenne*, 1906-1907, p. 4.

(2) V. sur tous ces points, Bourguignon, *loc. cit.*, et Delahaye dans ses deux ouvrages.

timide dans ce collège, si déférent devant son orgueil. D'autre part, au risque de nous répéter, il faut s'entendre sur la timidité de l'enfant. Regarder ce qu'elle contient, c'est un peu apprendre à ne pas voir en lui ces qualités : bonté, tendresse, amour, etc... — dont lui, qui se connaissait très bien, n'a même pas voulu laisser croire qu'il possédait le simulacre. Rimbaud est timide... comme Henri IV ou Turenne furent poltrons. Sa timidité le conduit au cynisme comme à l'héroïsme leur poltronnerie. Timide à la façon de ce Julien Sorel, personnel comme lui, impitoyable comme lui (1) ; et auquel il semble avoir demandé comment la volonté s'exerce.

Et c'est, en même temps, cette conduite parisienne, à la fois très simple et monstrueusement compliquée, la manifestation d'un mépris qui, fondé en droit ou se croyant tel, estime que les conventions sociales, le respect humain n'ont pas été édictés pour lui. Le soir où Rimbaud pensa tuer le bon photographe Carjat, au cours du dîner des « Vilains Bonshommes », celui-ci l'invitait à cesser de

(1) Mais dont il diffère du tout au tout quant au désintéressement. Avec tout son égoïsme, Rimbaud est le contraire de l'*arriviste*, du *profiteur* et Julien le type.

scander du mot de Cambronne un poème de Jean Aicard (1). — Eh quoi ! dira quelqu'un, les vers de Jean Aicard méritaient-ils tant que cela un autre traitement de l'auteur de *Bateau Ivre ?* — Mais M. Jean Aicard, assurément oui. Et voilà ce dont Rimbaud se soucie bien ! Et il conteste également à un admirateur du poète ou simplement à un partisan de la liberté pour les poètes — mettons, si vous voulez, pour les versificateurs — de dire leurs vers à ceux qui sont disposés à les entendre ; il conteste, dis-je, à Carjat, le droit de l'inviter à la courtoisie. Et plus le récitateur récite et plus l'auditeur insiste, plus l'entêté se fait grossier et violent. Jusqu'à la canne à épée... exclusivement, Rimbaud a donné des preuves plus graves de son colos-

(1) Je cite d'après la version de Lepelletier (*op. cit.*, p. 260), sauf en ce qui concerne le texte des interruptions de Rimbaud (que je tiens de la bouche de Verlaine) M. Lepelletier dit seulement : « Rimbaud s'étant permis de ricaner et de causer à haute voix. » — Dans la préface de l'édition de 1895 des œuvres de Rimbaud, Verlaine se sépare de Lepelletier en ce qui concerne le nom du récitateur. (Il m'a déclaré jadis qu'il s'agissait de Ernest d'Hervilly) — « Rimbaud (écrit Verlaine dans la dite préface) eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitations... »

sal sans-gêne. Pour m'en tenir à l'anodin, je rappellerai les anecdotes qui le montrent en vagabondage et las, entrant dans la première maison venue et se mettant tout tranquillement au lit, s'il le trouve inoccupé (1). Ainsi ferait-il en octobre 1870, à l'époque où il compose *Ma Bohême*, chez le citadin de Givet pour qui son camarade Billuard l'a muni d'une recommandation (2). En février suivant, à Paris, chez André Gill (3). Ainsi va-t-il faire à son retour de la Commune, en traversant Villers-Cotterets, sans la présence d'esprit d'une gaillarde... M. Delahaye, à qui Rimbaud, sans rancune cette fois, l'a gaiement dite, vous contera cette farce « rigolote (4) ». Il paraît aussi — mais ici je n'invoque qu'une tradition verbale (5) — qu'en février 1871, au temps où Gill l'avait recueilli,

(1) Dans la partie de la saison en Enfer, où sous le titre *Mauvais Sang*, il rappelle plus spécialement sa vie vagabonde, son sans-gêne se trouve ainsi indiqué : « Entre partout, réponds à tout. On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. »

(2) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ard.*, 1896-1897, p. 47.

(3) *Id.*, p. 51.

(4) Delahaye, *Rev. d'Ard.*, 1907-1908, p. 94.

(5) Il est possible qu'il n'y ait là qu'une aggravation légendaire du fait que je rappelle cinq lignes plus haut.

étant un soir rentré avant Gill, il refusa d'ouvrir la porte au peintre et l'obligea à passer la nuit dehors, exploit à la suite duquel Gill le chassa.

Voilà, il me semble, de quoi comprendre comment, sans que le caractère de Rimbaud se soit modifié, son cynisme, inexistant en août 1870, a pu apparaître, excessif du premier coup, en novembre. C'est la réponse au scandale suscité par son emprisonnement, sa bohème, autour de ce collège où l'écho de ses triomphes vibre encore. Réponse à la stupéfaction des uns, à la satisfaction des autres ; au Je vous le disais bien !. .. de celui-ci ; au Qui l'aurait cru ?... de celui-là (1). Débraillé, la pipe à la bouche, l'enfant vient crâner devant les condisciples d'hier, leur jeter, du haut de son indépendance si violemment conquise, le regard que le loup de La Fontaine jette sur le cou pelé du chien ; surtout bien montrer que les corrections maternelles (dont on jase) ne le feront pas plier. Puis, l'appétit venu en mangeant, c'est à sa

(1) Sur le cynisme de Rimbaud autour de son collège et dans les rues de sa ville, il faut lire l'ouvrage de Delahaye et ses *Souvenirs familiers* publiés à partir de 1906 dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*.

ville entière qu'il dénonce son mépris. Dans la grande rue, quand les trottoirs sont le mieux garnis, les boutiques achalandées, il passe et repasse, ses cheveux qui lui tombent dans le dos, imperturbable, tête nue parfois pour mieux faire saisir l'insolence de sa toison et toujours sa pipe au « fourneau renversé par une sorte de raffinement dans le mauvais genre (1) ».

Sur la place taillée en mesquines pelouses
Square où tout est *correct*...

aux amateurs de la musique militaire il exprime le cas qu'il fait de la correction ; et nous en gardons *A la Musique*.

« Il inquiétait surtout « la buraliste, vieille dame au profil sévère et hautain, dont le regard d'aigle... » — De ses démêlés avec la digne matrone, il ne nous est resté qu'une page pittoresque, due à la plume admirative de Delahaye. Mais, tandis que la victime exhalait sa douleur, en termes dignes d'une légende de Gavarni, Rimbaud se rendait à la bibliothèque de Charleville. Là, siège un grave vieillard, ancien professeur au

(1) Delahaye, *Rimbaud*, p. 43.

collège, auteur de divers travaux d'érudition locale, M. Jean Hubert ; homme peu disposé à quitter sa chaise pour alimenter l'appétit formidable et à ses yeux malsain, quant au choix des mets, du jeune lecteur.

Noir de loupe, grêlé, les yeux cerclés de bagues...
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs...

il a inspiré *les Assis*, ce monument de gouaille, de cruauté, de cocasserie, de rhétorique, de prosodie et de je ne sais quoi, en outre ; — dont on peut dire (sans crainte d'erreur) qu'il n'a d'analogue dans aucune langue.

Car un goût diabolique de la mystification de tout temps posséda Rimbaud ; goût embryonnaire au collège et que subirent, avec certains (paraît-il) de ses condisciples séminaristes (1), ceux des professeurs dont il méprisait les leçons ; ce goût que Verlaine partageait et qui explique, au cours de leurs voyages, des aventures comme celle du buffet d'Arras. (2) Ajoutons que, Diogène mâtiné de Chaudruc-Duclos, cet enfant débraillé de

(1) Le collège de Charleville était ouvert aux séminaristes.

(2) Verlaine, *Mes Prisons.*

tenue, de langage, de sentiments, se venge dans la rue des sévices familiers, exerce une sorte de chantage à l'égard de sa mère, si affamée de respectabilité.

Peu à peu, sous l'action de ces différentes forces et d'autres (car je ne prétends pas ne rien oublier), le cynisme de l'enfant devient une habitude, un besoin, se systématise. Il se systématise si bien que M. Delahaye y a vu l'application d'une sorte de fakirisme à tendances esthétiques et morales.

De retour dans son trou de province, il continue à développer cette vie morale intensément violente qui en fera, l'année d'après, l'étrange visionnaire des *Illuminations*. Il retourne, il torture son âme. Toute faiblesse sera détruite, toute délicatesse piétinée et endurcie. La timidité et l'orgueil sont volontairement soumis aux épreuves les plus rudes. Avec la sombre volupté d'un ascète ou d'un convulsionnaire, il recherche les blessures de l'amour-propre, le ridicule, le mépris, l'injure, voulant cultiver ainsi la forme la plus difficile du courage.

S'il en faut particulièrement, c'est pour braver la moquerie en province, dans une petite ville où tout le monde se connaît... (1).

Explication trop formelle à mon avis, trop

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 40.

anticipante ; qui ne tient pas assez compte du caractère froid et brutal du poète ; qui ne prend pas assez au sérieux cette déclaration (que M. Delahaye rapporte) : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur (1) » ; qui ne voit pas que les passages des *Illuminations* et d'*Une Saison en Enfer* sur lesquels elle s'appuie sont en partie de l'après-coup, une savante justification de mouvements déterminés par le tempérament et les circonstances. Cependant, elle résume beaucoup plus de vérité que d'erreur. Elle nous fait toucher du doigt la puissance de volonté que l'enfant sait mettre au service de ses instincts. Et, en définitive, si les motifs qu'elle

(1) « La dignité humaine, mensonge, dit-il, hypocrisie, vol fait à l'amour, piège à niais tendu par les cafards d'écoles pires cent fois que les cafards de sacristie. Il formule un jour, devant de braves gens effarés cette déclaration : — « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur. » Puis il rit amèrement de les voir se cabrer devant l'humilité superbe. » — (*Op. cit.*, p. 30).

Dans une lettre du 2 novembre 1870 adressée à M. Izambart, grâce auquel il a quitté Mazas après sa fugue à Paris et qui l'a hébergé à Douai, il signe ce « sans cœur » de Rimbaud. — L'expression est ironique, et la dite lettre jure à son correspondant une reconnaissance éternelle. Mais dans quelques mois il aura rompu avec lui et le délaissera pour toujours.

découvre n'ont pas engagé Rimbaud dans son dangereux chemin, il est certain qu'ils l'ont engagé à s'y maintenir. La lettre du 15 mai 1871 que je vais citer plus loin, le prouve. Le fait que M. Delahaye ne l'a point connue établit qu'il a travaillé sur le vif.

A Paris, enfin, en octobre 1871, une nouvelle force entre en jeu. Rimbaud s'adonne à l'alcool avec ce vouloir terrible qui est sa marque. Gourmandise, revanche des privations d'une enfance « sobre surnaturellement (1) » ; influence du milieu (Delahaye le trouvera un jour flanquant le bohème Cabaner dans un emploi d'échanson d'une manière, au Pays Latin, de cabaret de Montmartre) (2) ; habitude fatale de désœuvré ? — l'enfant demandera aux spiritueux une excitation au cynisme, et l'oubli de la honte et du remords. Aux spiritueux et aux stupéfiants, car l'opium et le tabac le disputeront à l'absinthe. En même temps il y cherchera les visions, les illuminations que son démon réclame ; ce « long, immense et raisonné *dérèglement de*

(1) *Une Saison en Enfer*.

(2) Je cite de mémoire, ne retrouvant pas la livraison de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* qui contient cette partie des souvenirs familiers de M. Delahaye.

tous les sens (1) » auquel son esthétique l'a condamné. Car « il faut être *voyant*, se faire VOYANT », lisons-nous dans la lettre du 15 mai 1871. Il faut que le poète « épuise en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand maudit, — et le suprême Savant » !

Art poétique antérieur de quelques semaines au *Bateau Ivre* et qui prépare, et qui explique les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*... Sur les ailes de l'ivresse, le poète poursuit l'Inconnu, ce mirage à la conquête duquel son génie va s'engloutir corps et biens ; bondit « horrible travailleur... par les choses inouïes et innommables » dans un ciel qui lui réserve la chute de Phaéton...

Mais, pensant toujours à son œuvre, cessons d'en parler et revenons à sa conduite, toujours en raison de l'influence que sa conduite eut sur sa destinée littéraire. Désorbité par le malheur, affolé par une situation si fausse pour un orgueilleux de sa trempe (tenir

(1) Lettre du 15 mai 1871, publiée dans le n° du 1er octobre 1912 de la *Nouvelle Revue Française*.

le gîte et le pain de gens à la plupart desquels il a, plus ou moins volontairement, plus ou moins gratuitement, plus ou moins grossièrement manifesté son mépris) ; sentant que chaque jour l'enfonce plus loin dans l'impasse ; songeant à son avenir détruit ; au chagrin dont il abreuve les siens ; trop intelligent pour ne pas s'apercevoir vaguement, au plus fort même de son exaltation esthétique, qu'il ruine son génie, qu'il sacrifie la proie pour l'ombre --- Rimbaud obtient de l'ivresse courage, justification, oubli. Hélas ! pour peu de temps chaque fois et à condition de garder toujours cette « soif à craindre la gangrène » dont il s'accuse quelque part : « hydre intime... qui mine et désole ».

Viens ! Les vins sont aux plages,
Et les flots, par millions !
Vois le bitter sauvage
Rouler du haut des monts ;

Gagnons, pélerins sages,
L'absinthe aux verts piliers.

« Car c'est le plus délicat et le plus tremblant des habits que l'ivresse, par la vertu de cette sauge des glaciers, l'absomphe ! Mais pour après se coucher dans la merde ! » —

Je donne le mot, puisqu'il l'a donné ! Il sature une lettre (1) datée de « Parmerde, juinphe 1872 », que Rimbaud expédie à Delahaye quelques jours avant de fuir, en compagnie de Verlaine, un milieu exécré et qui le honnit. Lettre écrite d'une main que font zigzaguer les hoquets et qu'arrètent les vomissements. — « Toujours même geinte, quoi ! Ce qu'il y a de certain, c'est merde à P... Et au comptoir de l'Univers, qu'il soit en face du square ou non... Je souhaite que l'Ardenne soit occupée et pressurée de plus en plus immodérément. J'ai évité les pestes d'émigrés carolopolmerdis. Et merde aux saisons, et cobrage !... » A lire aussi dans cette lettre le traitement qu'il inflige à ce poème des *Corbeaux,* où je vois l'une des cimes de son art !

Seigneur, quand froide est la prairie,
Quand, dans les hameaux abattus,
Les longs angélus se sont tus
Sur la nature défleurie,
Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux...

Ici, l'infortuné me rappelle l'Oreste de Racine, quand il s'entête à courir plus vite

(1) Donnée dans *la Nouvelle Revue Française*, n° du 1er octobre 1912.

que sa destinée, en vue de mourir « content » et que son sort soit rempli. Oui, ces deux pages d'argot et de scatologie me font songer malgré moi aux orestiennes fureurs. Qu'il y a là de rage digne d'horreur et de pitié ! Non, de pitié uniquement. Quand on embrasse d'un coup ce qui précède cette lettre, ce qui l'accompagne, et ce qui la suit, les pires excès de certains commentateurs vous paraissent excusables...

Faisons la part de la fatalité ; dégageons dans l'affreuse conduite de cet enfant maints mobiles qui ne manquent pas de noblesse (il y en a, il y en a beaucoup) ; constatons que. peu ménager d'autrui, il est encore bien moins ménager de soi-même, qu'à côté du dommage qu'il s'est causé à lui-même, le tort qu'il a fait aux autres (sa mère exceptée) n'est rien ; proclamons qu'il n'a accusé personne autre que lui de son infortune — et, par un chemin directement contraire à celui que ses apologistes agressifs ont cru devoir suivre, nous aboutissons au même point qu'eux.

Et maintenant qu'il nous a servi, laissons ce mot de *cynisme*. Ce qu'il représente n'est qu'une partie d'un tout, qu'on répugne moins à manier.

IV

Mettez dans votre creuset, élevés à la puissance que tout ce qui est de cette nature excessive atteint, les sentiments recueillis ; mêlez-leur les circonstances qui les contrarient le mieux, et vous produirez une explosion comme vos oreilles n'en ont jamais entendu. — Ai-je le superlatif facile ? Prêtez-vous au tangage et au roulis du *Bateau Ivre* ; que votre imagination concrétise la première page d'*Une Saison* : — « Je me suis armé contre la Justice... O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié... J'ai appelé les bourreaux, pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils... » ; — ou, plus simplement, lisez :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre ; et l'Aquilon encor sur les débris ;

Et toute vengeance ? — Rien !... Mais si, toute encor,
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats :
Périssez ! puissance, justice, histoire : à bas !
Ça nous est dû ! Le sang ! Le sang ! La flamme d'or !

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.
Mon esprit ! tournons dans la morsure : Ah ! passez,
Républiques de ce monde ! Des empereurs,
Des régiments, des colons, des peuples, assez !...

... et les vers qui suivent. De révolté plus typique que Rimbaud, je ne vois guère que Caïn, tel que l'ont perpétré cinq mille ans de théologiens et de poètes. Et encore, non ! Le Qaïn de Leconte de Lisle, quand il malmène Jehovah, semble... un bien petit garçon près de cet enfant (1). Mais Rimbaud n'est pas une fiction. Ni son œuvre, œuvre — disons-le encore une fois, qui ne sera pas la dernière — œuvre de sincérité et de réalisme, calquée au possible sur sa vie. Elle contient avec *les Poètes de sept ans* un chapitre qui est, pour la période pré-littéraire, ce que pour la période littéraire *Une Saison en Enfer* sera,

(1) Je fais allusion au poème *L'Homme Juste* dont un fragment retrouvé est donné, en appendice, dans l'édition de 1912 :

Pleureur des oliviers ! main que la pitié gante
....
Majestés et vertus ! amour et cécité
Juste, plus bête, et plus dégoûtant que les lices
Je suis celui qui souffre et qui s'est révolté.

La pièce, en même métrique que Qaïn, est une ardente inspiration de cette œuvre.

ce que seront, pour la période post-littéraire, ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie : et la digne préface de tels épilogues. Cependant, il ne faut pas prendre au littéral le titre de cette préface. Ainsi que par amour-propre, ailleurs, nous le verrons se vieillir, le poète, ici, par amour-propre, se rajeunit ; et ce qu'il dit de ses sept ans ne conduit pas loin de sa quinzième année. Sous cette réserve (?), la préface mérite d'être suivie, l'ouvrage entier la corrobore. Là se dessine le Rimbaud anti-chrétien :

Il craignait les blafards dimanches de décembre
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible, à la tranche vert chou.
Il n'aimait pas Dieu...

Là, le misanthrope, l'enragé de solitude, qui faisant des latrines sa cellule :

Il pensait là tranquille et livrant ses narines,

emmagasine de quoi empester tant de ses poèmes : *les Premières Communions*, par exemple (Elle passa la nuit, Sainte dans les latrines), sans parler de l'ignoble chef-d'œuvre intitulé *Accroupissements*, et l'anodine et presque délicieuse *Oraison du soir* :

Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

Là se révèle dans son exaltation l'amant de la Nature libératrice :

Du grand désert où luit la liberté ravie,
Forêt, soleils, rives, savanes...

Le Rimbaud essentiel, premier et dernier, l'insatiable pèlerin des continents et des océans, déambulent là :

Il rêvait la prairie amoureuse où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor.

Et frère du vagabond, l'anarchiste furieux, l'affamé d'horreur pour tout ce qui sert ou utilise les valeurs sociales (*Paris se repeuple*) ; l'affamé de tendresse (la tendresse qui parle avec une bouche si douce dans *les Effarés*), pour ce qui les condamne et bafoue :

Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve·
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg...

Là le cœur débordant de « pitiés immondes » s'entend battre :

Pitié ! ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue,
Sous des habits puants la foire...

Là, passent d'autres Rimbaud et, parmi les plus significatifs, l'amoureux brutal de « la fille des ouvriers d'à côté » ; l'amoureux brutal et quasi physiologique — physique ne serait pas assez dire, le faune déshabilleur de *A la Musique* ; le bourreau des *Petites Amoureuses* ; le misogyne métaphysicien des *Sœurs de Charité* et, enfin, l'équivoque suivant de Verlaine : bref, celui que la Femme et que l'Amour conventionnel trouveront aussi peu obéissant que les hommes, et l'Art et Dieu...

Le révolté ne s'est pas fait en un jour, mais par un assidu travail souterrain. Le susdit poème reconstitue ce travail et le résume. Par la lenteur et la vigueur de l'action incessante à qui il montre l'objet soumis, il permet de calculer la persistance et la violence de la réaction fatale. Il nous annonce à quelle heure l'explosion se produira. Il nous dit qui creuse la mine et allumera la mèche. A la mère du poète, le destin confia ce soin :

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.
Tout le jour il suait d'obéissance ; très
Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.

. . . .
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait.....
. . . .
C'était bon. Elle avait le bleu regard — qui ment !

« Mme Rimbaud était une mère très pieuse et très rigide, remplie d'énergie et de ténacité, impitoyable sur le chapitre de la discipline nécessaire à la réalisation de ses idées. La vive intelligence de son fils suscita en elle des projets ambitieux, des rêves d'Ecole Normale ou Polytechnique, et elle dirigea son éducation avec une sévérité exagérée (1). » — Eut-elle à lutter contre cette tournure d'esprit qui inquiéta si fort certains maîtres du petit prodige, qui faisait dire à l'un d'eux, victime de « gamineries continuelles », M. Pérette : « — Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal (2) » ; et au principal du collège : — « Ce sera le génie du mal ou celui du bien (3) ? » Ou les bouffées d'indépendance manifestées sur les bancs de la classe, étaient-elles une revanche de l'oppression subie au foyer ?

(1) Bourg., *Rev. d'Ard.*, 1896-1897, p. 8. Conf. Izambard (*Vers et Prose*, janv.-fév.-mars, 1911).
(2) *Id.*, p. 4.
(3) *Id.*, p. 8.

Pas n'est besoin de le savoir pour affirmer que Rimbaud fut une victime de l'éducation maternelle. Que jamais conducteur bien intentionné ne conduisit plus sûrement son attelage dans le fossé. Que jamais il ne fut plus tiré à dia quand il eût fallu tirer à hue. Un composé de Mme Lepic et de Brutus l'ancien, où le père de Montaigne était nécessaire ! En dehors de préoccupations étrangères à l'analyse, impossible de ne pas souligner combien la destinée fut responsable qui opposa tant d'étroitesse à tant de largeur, à tant d'indépendance, de préjugé, d'ignorance à tant de savoir ; et, surtout, tant de volonté tenace à tant de volonté tenace. Ne parlons pas des corrections, des détentions, de la privation absolue de numéraire, telle, cependant, que nous lirons dans une lettre du 10 Juin 1871 «... Ma mère ne m'ayant gratifié d'aucun rond de bronze depuis six mois — pitié ! » (1)... Sur le seul chapitre de la tyrannie intellectuelle, un exemple montrera les dimensions de la cage où l'aigle reste enfermé. A la fin de sa rhétorique, ayant déjà produit le quart de ses vers, la lecture de *Notre-Dame de Paris* lui

(1) *Nouv. Rev. Franç.*, 1er octobre 1912.

est interdite et le professeur qui prêta le volume, admonesté dans une lettre où Hugo s'orthographie « Hugot », est encore dénoncé au principal (1) ! Une pareille sujétion marque pour la vie un tempérament énergique. Rimbaud délivré portera toujours l'empreinte de la servitude. D'abord une sensibilité saignante à qui un effleurement, un souffle sera un coup de poignard. Ensuite un penchant à la sournoiserie, à l'hypocrisie, effet ou cause — et l'un et l'autre à la fois — de ce genre de timidité dont nous avons fixé la couleur et la nuance. Penchant certain, au moins jusqu'à la dernière minute de la période littéraire, puisque Rimbaud n'a pas été seul à le voir, mais que l'imagination de l'enfant exagèrera et que ses audaces, ses grossièretés de geste, de ton, de conduite seront destinées à combattre, à racheter, moins aux yeux d'autrui encore qu'à ses propres yeux.

Ensuite la hantise de sa servitude ancienne, un dur mépris de sa mentalité souillée, et qui ne se purifiera point.

> Tant que la lame n'aura
> Pas coupé cette cervelle...

(1) Izambard (*Vers et Prose*, loc. cit.).

Tant

> Que pour sa tête la lame
> Que les cailloux pour son flanc,
> Que pour ses boyaux la flamme
>
> N'auront pas agi, l'enfant
> Gêneur, la si sotte bête,
> Ne doit cesser un instant
> De ruser et d'être traître,

lit-on dans ce poème au titre significatif : *Honte*. Hantise et désespérance que confesseront telles phrases de *la Saison en Enfer* : — « Il m'est bien évident que j'ai toujours été race inférieure de toute éternité... De mes ancètres gaulois... les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps... j'ai... tous les vices... surtout mensonge et paresse... »

En résumé, une disposition à la révolte, aiguillonnée par le sentiment qu'il ne sera jamais un révolté, hélas ! digne de ce nom ; qu'il ne ressemblera jamais un Catilina, mais

> Spartacus, un esclave, un vil gladiateur !

« Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller : tels les loups à la bète qu'ils n'ont pas tuée...» — explique mystérieusement cette prose au titre significatif, lui aussi : *Mauvais sang*.

V

Sauf *les Etrennes des Orphelins*, pièce de circonstance, tribut que la tyrannie maternelle obtiendra du « poète de sept ans » avant son émancipation, pas un des poèmes de Rimbaud qui ne parte d'un sentiment de révolte ou n'y aboutisse.

Révolte contre la religion, le gouvernement, la société, la famille, l'amour, la propriété, le travail, le respect ; révolte contre l'art, la beauté (1) ; révolte contre l'orgueil d'autrui et contre son orgueil propre ; révolte contre tout ce qui est limite et lien : révolte contre *l'Autorité*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. L'Autorité quelle qu'elle soit ; l'autorité prise indépendamment de son but et de ses voies, de son utilité ou bien de sa malfaisance, de son degré de dureté ou de douceur. Ce sentiment pourra varier dans la forme ou dans le ton. Grave jusqu'au fanatisme, il pourra descendre à la plus consciente rail-

(1) Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux, et je l'ai trouvée amère (*Une Saison en Enfer*).

lerie et, chronologiquement, c'est un peu ainsi que les choses se passeront. Il pourra s'offrir sous les espèces de la foi ou du scepticisme, du cynisme ou de la candeur, outrager des idées générales ou des individualités, aboutir à la férocité ou à la tendresse, avoir toutes les raisons ou bien tous les torts. Criant ou tacite, grossi ou rapetissé, photographie ou caricature, il sera présent toujours

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.

Jamais vous ne trouverez Rimbaud, calme, consentant, rendant grâce, sinon de cœur, au moins de bouche ; dans la situation, somme toute, que les plus inquiets parmi la race irritable des poètes — besoin de changement ou lassitude — finissent toujours par connaître. Ou alors, c'est qu'il sera en train de perdre sa qualité de poète. Quand il ne haïra plus, ne maudira plus, ne revendiquera plus ; quand ce dégoûté, ce méprisant intégral prendra le sarcasme en mépris et en dégoût et se réfugiera dans le seul domaine où le mépris et le dégoût n'ont point de place : le spectacle de la Nature, poétiquement il sera sur le point de ne plus être. Rimbaud non

pas apaisé, — il n'ira jamais jusque-là, — mais résigné, *patient*, pour employer une expression qui revient sous sa plume dernière :

> J'ai tant fait patience
> Qu'à jamais j'oublie...

ou

> Et je mourrai content
> Puisque je suis patient...

Rimbaud patient, c'est Rimbaud mourant. Le Rimbaud de *Alchimie du Verbe*, article versifié de ce testament en prose qu'est *Une Saison en Enfer*, suprêmes et sublimes bégaiements, chant du cygne... Mais l'homme a survécu au poète, et, sous son masque impénétrable, gardera jusqu'à la mort sa face de révolté. Après dix années où l'impossibilité de se plier en a fait, à travers tous les métiers : précepteur, camelot, mercenaire et racoleur de mercenaires, paysan, interprète, matelot, tâcheron et contre-maître de tâcherons, et puis tâcheron encore et bureaucrate, l'un des invraisemblables vagabonds qui se soient vus ; dans cette fournaise d'Aden où son destin le fixera, ses lettres — nous le verrons — révèlent sa constance. A Harar, à des

centaines de lieues de ses patrons, l'autorité patronale lui pèse autant que jadis l'autorité maternelle. Seul tourment dont on l'entendra gémir, unique douleur dont son scepticisme ne fera point fi. S'il la subit, au prix de toute sa volonté, c'est que servir aujourd'hui c'est la seule façon de ne pas servir demain, de fuir la misère exécrée. Exécrée, non pas parce qu'elle prive des jouissances matérielles — il ne connaît qu'une jouissance : la liberté, — mais parce qu'elle assujettit au joug social.

Comme il a survécu au poète, le révolté le précéda. La poésie n'a été pour Rimbaud qu'un moyen de prendre conscience de son instinct de révolte, de s'exciter à l'indépendance. Indépendance politique avec *le Forgeron*, matérielle avec *Sensation*, philosophique avec *Soleil et Chair*. Ces trois pièces initiales (toujours *Etrennes* à part) de son reliquaire sont trois têtes de série, derrière lesquelles tous ses poèmes se rangent. Et tous ses actes, qui ne sont que des poèmes vécus. Chaque épisode de son existence, depuis son départ du collège jusqu'à son départ de la poésie, est un acte de révolte. Par le geste comme par la voix, il ne cesse

de lutter avec Dieu, avec les hommes, avec les événements, avec l'éternel féminin, avec les canons prosodiques et même avec les canons essentiels du langage ; il ne cesse de communier avec la Nature, symbole à ses yeux de la pure indépendance.

Le parallélisme ou plutôt la juxtaposition de ses actes et de ses poèmes exige d'être nettement saisi.

Pour comprendre Rimbaud, il faut voir que, ayant suivi l'évolution de l'homme d'action, et parti du fanatisme pour aboutir au scepticisme (je n'ai pas besoin d'ajouter « absolu » après ces deux substantifs, cette épithète accompagne nécessairement tous les éléments qui se dégagent de cet organisme : Rimbaud homme et artiste vise à l'absolu et s'en approche comme, peut-être, jamais être humain ne l'a fait) — parti, dis-je, du fanatisme pour aboutir au scepticisme, il faut voir que le poète à l'homme d'action s'est toujours subordonné. Les raisons ne manquent pas pour expliquer son départ, fin août 1870, de la maison maternelle. Aucune ne vaut celle que la lecture du *Forgeron* donnera. En 1870, et jusqu'au milieu de 1871, exactement jusqu'au jour où il concevra sa théorie du

Voyant (lettre du 15 mai), Rimbaud n'est poète que bien après être partisan, et son génie est fonction de sa foi républicaine et anti-chrétienne. Son départ est de longue date projeté, déterminé ; l'infernale machine est montée. mais les évènements qui précèdent immédiatement la proclamation de la République déclanchent le mécanisme. Il part le 29 août 1870, non pour faire de la littérature, mais pour jouer un rôle politique. Ce n'est pas un servant des Muses qui, sans ressources, sans recommandation d'aucune sorte, et (semble-t-il) sans un traître sou, mu par une force à laquelle contribue sa volonté, monte dans ce train à la descente duquel on l'arrêtera. C'est un apôtre de la Révolution en marche. C'est votre rejeton,

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité.

Hommes extasiés et grands dans la tourmente
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons...
......
O millions de Christs, aux yeux sombres et doux...

C'est en tous cas le lecteur enthousiaste, mystique, de Michelet et de Louis Blanc, le

propagandiste de *la Lanterne* ; l'écolier dont les dissertations invoquaient Marat, Robespierre, ressuscitaient Babœuf, et qui, à son professeur d'histoire, un abbé, demandait compte de la révocation de l'Edit de Nantes et de la Saint-Barthélemy. A fortiori, *le Forgeron* explique la fuite en Belgique, la visite au *Journal de Charleroi*, les équipées de février et de mai 1871, l'enrôlement dans les troupes de la Commune. Quel rôle, insurgé de la Commune, le père de ce Forgeron a-t-il joué ? Sa biographie sur ce point reste muette. A-t-il pu ou voulu mettre ses actes d'accord avec les sentiments que *Qu'est-ce pour nous mon cœur*... dévoile dans leur terrifiante nudité ? L'Hôtel de Ville, la Cour des Comptes ou des immeubles moins notoires ont-ils éprouvé sa corrosive fureur ? Lu après le le poème dont j'ai cité le début, *Paris se repeuple* semble un dernier bidon de pétrole lancé, comme la flèche du Parthe, sur les décombres des palais fumants...

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !

Pas plus que sa foi républicaine, l'anticléricalisme en révolte de Rimbaud ne se

contente d'être mis en vers. Aux *Premières Communions*,

> Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies !...

correspondent les « mort à Dieu ! » que le vaincu de la Commune trace à son retour sur les bancs de sa cité (1). Et lorsqu'il croise dans la rue

> Un noir grotesque dont fermentent les souliers

vulgo : prêtre, l'enragé mime quelques postures du « frère Calotus » empruntées à l'inqualifiable *Accroupissements*. *A la Musique* n'est que l'un des spectacles où sa haine des préjugés bourgeois le conduit. Dans le même genre, *les Assis*. Dans le genre tendre, *les Effarés*, etc., etc.

Cette subordination du poète à l'homme est féconde en conclusions.

Et d'abord, elle explique l'accent de sincérité que les vers de Rimbaud rendent, leur haut coëfficient de vie, ce qui fait de leur auteur mainte et mainte fois un indépassable poète. Si *le Forgeron* et *Soleil et Chair*, malgré la prime que leur sujet et leur ton offrent

(1) Delahaye, p. 45.

à la rhétorique, et, par conséquent, à la froideur, restent émouvants, c'est d'abord et avant tout, parce qu'ils traduisent des sentiments dont la sincérité et la profondeur n'ont plus besoin d'être dites. De poètes plus obéissants à traduire leur âme, je n'en connais point, Villon compris, et d'âme aussi vivante je n'en connais guère. Son pouvoir de faire vrai fait tant partie de sa nature qu'il ne peut le perdre. Les pages les plus visionnaires, les plus laborieusement ésotériques des *Illuminations* sont électrisées par le réel... Mais ceci, outre que je l'ai déjà indiqué, c'est de l'analyse générale. L'évidente vérité que nous avons découverte (découvrir l'évidence, toute la critique est là !) va nous introduire au cœur de notre problème. Pourquoi, à 18 ans, Rimbaud abandonne-t-il sans regrets et sans retour la poésie ? — Première réponse en attendant que nous en découvrions d'autres : parce que la poésie n'a jamais été pour lui un principal, mais un accessoire ; une fin, mais un moyen.

A partir de ce moment, il n'y a plus de discussion proprement dite et la solution commence.

TROISIÈME PARTIE

I

Peu de dates, dans cette vie où nulle date n'est négligeable, ont plus d'importance que celle qui va des derniers jours de mai au début de juin 1871, et voit éclore *Paris se repeuple*. Du moins, s'il est vrai que ce poème tienne entre le moment où Rimbaud fuit la répression versaillaise et celui où Charleville le reçoit hâve, épuisé par une course de soixante lieues, frémissant de rage et de frayeur :

Société, tout est rétabli !...

Réalité insupportable — quand le rêve montre encore au visionnaire vaincu « une mer de flammes et de fumée au ciel ; et à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres (1) ! » — abomination : le spectacle des vainqueurs prenant possession de la « Cité sainte » —

(1) *Une Saison en Enfer* : *Mauvais sang*.

(sainte, parce qu'un instant la purifia le flot des Barbares purificateurs),

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !

Dans le sillage de vos femelles,

Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,

accourez ! Mangez, buvez, jouissez, vous tous, hargneux, pourris,

O cœurs de saleté ! bouches épouvantables...
Syphilitiques, fous, rois pantins, ventriloques...
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais,

investissez « la putain Paris », en attendant qu'elle se secoue une nouvelle fois de vos loques et de vos poisons,

Avalez pour la Reine aux fesses cascadantes...
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !

Faites de cette Sodome, sur laquelle nous avions jeté le soufre et le feu, « ulcère plus puant à la nature verte » qu'elle fut jamais ! Entrez sans crainte :

Allez, on préviendra les reflux d'incendie !
Voilà, les quais, voilà les boulevards, voilà
Les maisons sur l'azur léger qui s'irradie
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila !..

... ce grand soir auquel ne succèdera pas d'aurore !

Mais, fruit de la randonnée ou de l'arrivée, ces strophes marquent dans l'évolution rimbaudienne. On peut les considérer comme un renoncement à l'action matérielle. Des deux moitiés du sectaire social, soldat et théoricien, ne subsiste que le second, le communiste du *Projet de constitution*.

La propriété sans restriction lui paraît un monstrueux abus : source de misère, de bassesse, de vanité, de convoitise, d'injustice, de haine. Il s'indigne de l'ouvrier dépouillé du produit intégral de son travail par l'oisiveté prétentieuse et rusée ; il juge que l'homme aux mains rudes qui construit un mur est supérieur au « monsieur » qui fait des discours et des lois. La terre et l'outil doivent appartenir à la communauté, ce qui tuera le vol, la fausseté, la chicane...

L'harmonie, il l'organise, il l'assure par un *Projet de constitution* rationnelle et complète. Supprimant la représentation élue...

...Dans la constitution faite par Rimbaud, le peuple s'administre sans intermédiaires, en se réunissant tout simplement par commune ou par fraction de commune pour voter les décisions utiles au groupe. Tout exercice indispensable d'autorité, toute direction du travail dépendent du vote, et la mission ainsi conférée doit être, au bout d'une courte période, renouvelée de la même manière.

Comme cette république idéale est communiste, fondée sur la suppression de l'argent et l'organisation de l'unique travail nécessaire à la vie, son fonctionnement n'a pas besoin d'autres complications. Le centre fédéral — autant qu'il m'en souvient — se composait cependant de délégués temporaires, mais avec mandat impératif et strictement renfermé dans les instructions de la commune (1).

Cet être incomplet ne durera guère et le susdit travail (dont il semble que la seule mémoire de M. Delahaye a conservé souvenir) disparaîtra avant le nouveau départ pour Paris qui suit *Bateau Ivre*. Ainsi de mai-juin 1871 à septembre-octobre, les opinions politiques de l'enfant ne vivront plus qu'à titre d'excitants lyriques. Polémiques avec *Les Pauvres à l'Eglise*, où le Téniers des pires magots, encouragé par Rembrandt, peint ; où, « bavant la foi mendiante et stupide »,

(1) Delahaye, *Rimbaud*, p. 31 et s. — « Je ne pense pas que ma mémoire puisse me tromper beaucoup sur les traits principaux de cette constitution que Rimbaud me lut à Charleville dans le courant du mois d'août 1871. Au reste je ne suis pas seul à l'avoir connue, car elle fut communiquée à ce groupe de professeurs, MM. Izambard, Dupré, Deverrière, Lenel, qui si intelligemment encourageaient le jeune poète... Elle formait la matière d'un cahier en écriture serrée. C'était une œuvre évidemment considérable tant par sa forme que par son esprit... (*Ibid*, p. 33).

Peureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs orémus risibles et têtus
...Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules, gueulant les cantiques pieux...

parmi quelle « collection de vieilles à fanons », d'aveugles, d'épileptiques, de « Dames des quartiers distingués » ! Parmi quelle atmosphère — Seigneur ! — de puanteurs, de laideur, d'hypocrisie, sous le regard de Jésus :

Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus !

Polémiques avec *Les Premières Communions*, dont Verlaine détestait bien haut l'esprit « qui nous paraît dériver d'une rencontre malheureuse avec le Michelet sénile et impie, le Michelet de dessous les linges sales de femme (1) » — et dans la profondeur duquel j'oserai descendre. Rétrospectifs avec les *Poètes de sept ans*...

Agissantes ou contemplatives, elles perdront, chaque jour, les opinions politiques de Rimbaud, leur caractère positif, pour s'affirmer négatrices et nihilistes. Puis, de même

(1) Verlaine : *Les Poètes Maudits*.

qu'il perdit l'envie de les voir pratiquement se réaliser, le poète perdra le goût de leur expression même, renoncera à maudire, à condamner, à exécuter en leur nom, deviendra aussi indifférent à la sociologie qu'il doit devenir à la poésie. J'entends de cette indifférence radicale qui oublie jusqu'à l'existence de la chose ; qui, lorsqu'on la lui rappelle, a besoin de passer par l'étonnement avant d'arriver au dégoût. J'ai dit et je redirai à quel point ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie sont loin de tout passé de littérature. Elles ne sont pas moins singulières quand on songe quel ardent républicain, socialiste, anticatholique leur auteur fut. — « Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent ! » écrira-t-il d'Harar en mai 1883...

Ainsi, après *Paris se repeuple*... Mais faut-il prendre à la lettre cette division et celles qui suivent ? — Oui, autant que les divisions ont un sens en psychologie où tout se touche, s'emmêle, où le corps simple n'existe pas. Et certes, plus une mentalité est complexe, moins bien ses éléments se peuvent isoler et l'habileté de l'analyste, les précautions, les réserves ne purgeront pas d'arbitraire ses

catégories. Mais si la mentalité de Rimbaud est de complication grande, elle n'est pas un fouillis. Les séries d'états qui la composent, pour être d'ordre très différent, s'y succèdent avec un ordre dont je n'ai jamais rencontré d'exemple. Cela tient, d'une part, à la puissance de volonté que l'homme possède, à sa maîtrise de soi, à sa faculté critique ; et, d'autre part, à la force des différentes passions qui l'ont animé. Politique, art, évangélisme, polyglottie, sciences, négoce ; et, s'opposant à sa faim de vagabondage, l'ardent désir de la fortune et du repos qui torturera ses derniers ans : chacune de ces passions a régné en maîtresse absolue dans son cœur, c'est-à-dire dans son cerveau, n'a pas laissé place pour une rivale, a dominé sans hésitations ni scrupules. Cet être si fourmillant a été cependant très successif. Ce qui empêche maintes natures d'être nettement catégorisables, d'entrer par fragment dans des tiroirs, ce n'est pas leur richesse, souvent, c'est leur manque de caractère. Quelque jugement qu'on porte sur le caractère de Rimbaud, il est doué de caractère à un point qui dépasse la moyenne de beaucoup. L'homme a voulu bien des choses dans sa vie, en dehors de

celle-ci : être libre ; a chéri bien des divinités, en dehors de la Nature, qui l'aura toujours. Ce qu'il a voulu le lendemain a souvent, pour ne pas dire toujours, été le contraire de ce qu'il voulait la veille. Mais il n'a guère voulu deux choses diverses au même moment. Autant qu'un être supérieurement intelligent peut être un bloc, Rimbaud l'a été. Ces constatations permettent de tailler dans son cerveau et dans son œuvre des divisions nettes, sans autre réserve sinon la réserve générale que le psychologue proclame par le fait qu'il se proclame psychologue.

II

La division donc que j'établis entre le Rimbaud d'avant et le Rimbaud d'après *Paris se repeuple* va-t-elle jusqu'à soutenir qu'après son retour de la Commune, se contentant de joindre, pour flageller cette société maudite, « le sanglot des infâmes, la haine des forcats, la clameur des maudits » à ses « rayons d'amour » (1), notre Ezéchiel n'a pas songé une seule fois à reprendre le fusil et, peut-être, le bidon de pétrole de l'insurgé ? — Evidemment, non. Tout en disant nettement ce qu'on a à dire, il faut savoir laisser assez de jeu autour de ses affirmations pour que la découverte de faits imprévus ne leur fasse qu'un mal réparable. Qu'une maille vienne à rompre, elle n'entraînera pas le rupture de mon filet. L'ex-disciple de Babeuf a bien pu se réveiller quelquefois, au cours des séances de « l'Académie d'Absomphe », au point de

(1) Le Poète prendra le sanglot des infâmes,
La haine des forçats, la clameur des maudits ;
Et ses rayons d'amour flagelleront les femmes,
Ses strophes bondiront : Voilà ! voilà ! bandits.

rimer politique et sociologie, cela n'est pas complètement impossible. Je l'admettrai, même si je ne tenais d'un des convives du *Coin de Table* que, dans l'atelier, ou en sortant de l'atelier de Fantin-Latour, l'enfant, un jour, entama une discussion politique qui faillit tourner à l'aigre. Mais qu'on n'infère pas trop de *Qu'est-ce pour nous, mon cœur?...* Ce poème est moins le fait d'un révolté social que d'un révolté tout court, ce que je ne nie certes pas que Rimbaud, après la Commune, soit resté, moi qui le ferai mourir dans la propre peau du damné de Baudelaire. Il est le fait, ce poème, d'un révolté intégral, en révolte précisément contre ses croyances, ses enthousiasmes d'hier. Et même en ne tenant pas compte de la ligne de prose qui le termine, du « ce n'est rien, j'y suis, j'y suis toujours », lequel peut avoir été ajouté en guise de commentaire pour en accuser le côté phraséologique et vain (1), — ces strophes ne proclament-elles pas l'inutilité, la

(1) Et non pas tout à fait dans l'intention que M. Berrichon toujours préoccupé d'édulcorer son héros et, cette fois, de diminuer sa vigueur anarchique, lui attribue : « Nous croyons pouvoir, sans crainte de nous méprendre, attribuer ces vers de destruction, ce « vertige » tourbillonnant dans un sarcasme féroce à l'influence de

vanité de la révolte ? Ne ressortissent-elles pas au nihilisme absolu ? Ne sont-elles pas comme l'art pour l'art du terrorisme ?

Q'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
. . . . . .
Et toute vengeance ? — Rien !.. Mais si, toute encore
Nous la voulons !

l'absinthe. Ils ont été faits à Paris dans un café et en présence d'amis, au commencement de 1872 ou plutôt fin 1871. Après coup, le poète, revenu au calme, y a ajouté, afin qu'on ne se méprît pas, ce commentaire ironique. » (Berrichon, *J.-A. Rimbaud*, le poète, p. 148.)

S'il y a commentaire ironique, c'est, à mon avis, du genre de celui que Delahaye a signalé sur certaines pages du manuscrit des *Illuminations* ; notes ajoutées « longtemps après, au cours d'une revue distraite et moqueuse du manuscrit, dans un de ces moments où l'auteur en venait à trouver pitoyablement drôle qu'il eût pu faire de la littérature. » (Delahaye, p. 95).

Par exemple, après ce passage répété en manière de refrain dans *Barbares* : « Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques », le poète dégrisé, de visionnaire devenu spectateur normal, a ajouté : « (Elles n'existent pas) ». Observation analogue de M. Delahaye pour *Enfance II*

Je n'ai pas vu le manuscrit et je ne me prononce pas nettement Mais la phrase en question n'est-elle pas déjà contenue dans le poème ; et n'est-ce pas une façon sarcastique de souligner l'amertume du déjà sarcastique : « Et toute vengeance ? — *Rien* ... » Rimbaud a pu signifier, quand ce serait après coup, que l'explosion du monde ne l'apaisait pas, ne l'anéantissait pas, le laissait toujours vivant entre les griffes de son démon.

De même, quand je dis que l'œuvre de Rimbaud avant *Paris se repeuple* est exclusiment l'œuvre d'un militant social, je n'oublie ni *Sensation*, ni *Ophélie*, ni cette belle grappe de sonnets dont *Ma Bohême* est le centre. Mais je réfléchis que l'amour de la liberté matérielle, fondement pour Rimbaud de la liberté politique, religieuse et morale, enflamme ces vers apparemment désintéressés ; qu'ils célèbrent l'homme libre dans la nature libre, protestent, de façon plus ou moins directe, contre l'assujettissement social.

O pâle Ophélia, belle comme la neige,
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté,
C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté !...

Et le héros de *Sensation*, par sa volonté de vivre, nous dit ce que la « pauvre Folle » déclare par sa volonté de mourir. Et l'un et l'autre poèmes demandent ce que demande *Le Forgeron* quand ce démocrate déchaîné, s'adresse à ce « gros-là » de Louis Seize :

Or, n'est-ce pas joyeux de voir au mois de juin
Dans les granges entrer des voitures de foin
Enormes, de sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers, quand il pleut un peu.....

Et *Ophélie*, et *Sensation*, et *Ma Bohême* transportent hors du plan mythologique ce que, dans le plan mythologique, le panthéisme militant de *Soleil et Chair* débat.

L'amour de la liberté matérielle, vous le trouvez dans *Ce qui retient Nina*, vous le trouvez dans *Les Assis*. Ces deux pièces dissemblables, en définitive ne diffèrent que par le ton. La chanson accoutumée y chante Ici tendre, idyllique, parfumée, éclatante des senteurs et des rayons printaniers ; là, caricaturale férocement.

Ta poitrine sur ma poitrine
    Hein ! nous irions,
Ayant de l'air plein la narine.
    Aux frais rayons

Du bon matin bleu qui vous baigne
    Du vin de jour ?...
Quand tout le bois frissonnant saigne,
    Muet d'amour.

De chaque branche, gouttes vertes
    Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
    Frémir des chairs.....

Mais un obstacle retient la belle fille, la muse de ce poème. Et un obstacle retient le vieil-

lard de bibliothèque que la verve terrible est venue « clouer nu au poteau des couleurs ». C'est *le bureau* (1). Seulement, dans l'idylle, l'horrible instrument est aperçu de loin, de très loin : le prisme printannier, le prisme ensoleillé l'atténue, l'efface, l'escamote. Au contraire l'invective s'appuie sur lui pour tracer son hideux portrait.

La tendresse, enfin, qui anime *Les Effarés* jaillit d'une source libertaire. C'est parce qu'il déteste violemment que Rimbaud fait preuve de tant d'amour. *Les Poètes de sept ans*, qui nous disent tant de choses, sont là pour le dire. Ces « effarés » ne sont-ils pas ceux-là dont l'autorité maternelle lui interdit sévèrement de faire « ses familiers » ? Regardez comme il les a peints. Ah ! certes, il ne les idéalise pas, ces gosses avec qui les moutards de Poulbot eux-mêmes hésiteraient à jouer. Et il n'était pas, dans le fond, plus porté vers eux que vers les autres « effarés » (2),

(1) ... Tu viendras, tu viendras, je t'aime,
Ce sera beau !
Tu viendras, n'est-ce pas ? et même ...
ELLE :
Mais... le bureau ?

(2) Ces effarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours.

les mendiants et les mendiantes qu'il défendra dans *Les Pauvres à l'Eglise* contre le Bon Dieu, contre ses prêtres, contre ceux qui défendent les prêtres et leur Bon Dieu. Mais il en arrive à les aimer véritablement et à les traduire d'une façon qui nous touche, parce qu'on aurait voulu qu'il les délaisse. Et puisque sa mère, « le surprenant à *ces* pitiés immondes s'effrayait » — la pitié s'enracinera en lui.

Au moment où son génie lui donne pouvoir d'écrire les *Effarés*, Rimbaud goûtera des délices à changer l'enfant de mise et de mine élégantes que sa mère a fait de lui, contre un dépenaillé, hirsute et grossier enfant des rues, contre un vagabond crevant la faim. Car les *Effarés* date d'un jour ou son vagabondage le rendit l'un de ces petits martyrs à genoux devant la cuisson d'un pain qui ne sera pas pour leur ventre. (1) Dans ce poème encore, le revendicateur social, l'ami du pauvre par haine du riche, de l'affamé par détestation du repu, du loup par dégoût du chien au cou pelé, donne de la voix.

(1) Il s'appliquera d'ailleurs ce terme d'*effaré* dans la lettre du 15 mai 1871 : « Moi, pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze »

Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne ; je visitais les auberges et les garnis qu'il aurait sacrés par son séjour : je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne...

Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé...

lirons-nous dans la *Saison en Enfer*.

III

Voici donc qui me paraît approcher la vérité dans la mesure du possible. Avant *Paris se repeuple,* le poète subordonne l'art à la politique ; et, dans la politique, la théorie à l'action, parce que l'action c'est la plus pressée et que l'homme est un positif, un réalisateur et, par-dessus tout, un impatient. Le chanteur donc, le « lâche musicien » (comme dit Platon), n'existe qu'aux moments perdus pour le citoyen et ce n'est pas la faute de ce dernier si les circonstances lui ont laissé tant de loisirs. Embauché par le journaliste de Charleroi, l'enfant n'eut peut-être pas fixé les épisodes qui vivent dans *Au cabaret vert*, *la Maline, Ma Bohême*. Ces oasis délicieuses dans sa fournaise, il n'aurait eu ni le temps, ni l'envie de nous les offrir. Nous savons d'ailleurs le cas qu'il faisait de ces amusettes, recueillies par lui alors qu'il n'avait rien de mieux à faire, et notamment en novembre 1870, à Douai, tandis qu'il attend le rapatriement administratif. — « Brûlez, *je le veux*, brûlez *tous les vers que je fus assez sot* pour

vous donner lors de mes séjours à Douai (1) ». Après *Paris se repeuple*, l'apôtre a cédé le pas à l'artiste, mais à condition que ce dernier n'abandonne pas la tâche entreprise. Le but que poursuivait l'apôtre, un temps en effet, l'artiste le poursuivra. Après *Bateau Ivre*, la philosophie sociale sera délaissée. Le titre des poèmes le prouve : *les Chercheuses de Poux*, *les Corbeaux*, *Voyelles* : leur lecture encore mieux.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Le voir faire l'artiste, l'esthète, c'est comme si vous surpreniez Anacréon essayant la lyre d'Archiloque ou de Tyrtée. Mais chacune de ses productions accroîtra notre surprise. Qu'importe, à partir d'ici, qu'une chronologie tant soit peu précise nous fasse défaut ! Nous pouvons classer chronologiquement ses poèmes suivant leur degré d'indépendance à l'égard de ce qui l'assujettissait autrefois.

L'eau claire, comme le sel des larmes d'enfance,
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes (2)

(1) Lettre du 10 juin 1871 (*Nouvelle Revue Française* du 1er octobre 1912). Ce que je soulignerai est souligné dans le texte, ici comme ailleurs.

(2) *Mémoire*.

ou bien :

La chambre est ouverte au ciel bleu turquin.
Pas de place : des coffrets et des huches.
Dehors le mur est plein d'aristoloches
Où vibrent les gencives des lutins (1),

chaque pas rapproche le transfuge, de l'art pour l'art, en attendant l'art pour l'art suraigu des chansons dernières, celles qui figureront, à titre d'exemples de sa poétique ultime, dans le chapitre d'*Une Saison* intitulé « Alchimie du Verbe ». Si le Rimbaud des trois premiers voyages parisiens et du vagabondage belge brûle de jouer, au besoin à l'aide de sa lyre, un rôle social, la galère qui, en septembre 1871, cingle vers le groupe verlainien porte une cargaison de pure littérature.

Comment ce détachement s'explique-t-il ? D'abord par des raisons d'ordre mécanique. L'ardeur avec laquelle Rimbaud s'en va appelle à brève échéance l'arrêt. Non pas le coureur de fond, mais le coureur de vitesse,

(1) *Jeune Ménage*. Vraisemblablement postérieur à *Mémoire*, parce que d'une prosodie plus irrégulière, ce poème porte, sur un manuscrit récemment retrouvé, la date du 27 juin 1872.

un sprinter perpétuellement à l'emballage. Or, il est de l'essence de l'emballage de ne pas durer. Mais cette machine-là n'est pas arrêtée que déjà elle est repartie. Rimbaud, au cérébral comme au physique, ne saurait rester en place. Ajoutons son besoin de s'analyser, de se juger, une logique inexorable et la dureté de son jugement. D'où, après l'action, la réaction. Action et réaction, celle-ci aussi violente que celle-là, la formule peint Rimbaud, qu'il s'agisse de politique, d'art, de n'importe quoi. Condamné à brûler ce qu'il adora, à adorer ce qu'il brûla, il va droit de l'enthousiasme au dégoût. Voulez-vous un exemple encore ? Ce furieux ennemi du Dieu chrétien a passé par une crise de catholicité qui explique *les Premières Communions*, et le reste. On le vit, à douze ans, défendre unguibus et rostro le bénitier de la chapelle du collège contre des camarades irrespectueux et portant fièrement ce titre de sale petit cagot (1). En dehors de son besoin d'indépendance physique et morale, de son instinct de révolte, élément stable de sa nature, passion à côté de laquelle ses au-

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 21.

tres passions, quelque effrénées, ont l'air de simples caprices, la contradiction est sa loi. Versatile, non, ce terme impliquant des pas en arrière, un retour parfois aux points abandonnés, et Rimbaud non seulement ne revient pas, mais même ne regarde jamais derrière lui, sinon pour injurier ou pour ridiculiser son ombre. Versatile, non, mais antipodesque et de contrepied.

Il est visible aussi que l'enfant a trouvé dans les milieux révolutionnaires des motifs de découragement analogues à ceux (sur lesquels je me suis déjà expliqué) que le milieu littéraire lui fournira. Motifs du même ordre, mais bien plus justifiés. Que voulez-vous ! Ici, plus encore qu'ailleurs, c'est vraiment par trop la faute de la nature. La disproportion entre son physique et son moral, son aspect et ses prétentions (si naturelles, avec dix ans de plus !) est trop forte. L'orgueil, l'autoritarisme qui lui rendait insupportable la moindre manifestation de la vanité d'autrui, cette timidité sur laquelle je ne saurais trop revenir, — trop belle cible aux outrages des événements et des hommes ! Porter avec tant de preuves à l'appui l'âme d'un Mirabeau et d'un Robespierre, avoir si éloquem-

ment souffleté les rois et Dieu, se sentir gros des théories que nous soupçonnons et de celles que nous ne soupçonnons pas (car, de même que nous serions incapables de mesurer sa maturité poétique si nous n'avions pas ses vers, ce n'est pas sur des on-dits que nous jaugerons ses capacités politiques ; et le crédit que nous leur prèterons sera sans doute au-dessous de leur mérite) ; avoir fait à ce point le sacrifice de son bonheur, de sa vie ; et finalement jouer les enfants de troupe dans je ne sais quel ramas de pauvres hères intellectuels qui ne veulent et qui ne peuvent voir en lui que ce qu'il est, parbleu ! physiquement : un gamin, — quelle ironie, quelle aventure à vomir ! Son vomissement, Rimbaud l'a parodié sur le ton qui convient à une âme fière dans les triolets du *Cœur volé*. « Motifs à dessins drôles... antithèse aux douces vignettes pérenelles où batifolent des cupidons, où s'essorent des cœurs panachés de flammes, fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoires de Leucade, etc... » dira-t-il d'un air détaché (1). Ne prenons pas le chan-

(1) Lettre du 10 juin 1871, précitée. Elle contient une copie du poème avec la date juin 1871, et comme titre *le Cœur du Pitre*.

ge ; le malheureux n'a rien fait peut-être de plus amer que la pièce qui commence :

> Mon pauvre cœur bave à la poupe,
> Mon cœur est plein de caporal,
> Ils lui lancent des jets de soupe,
> Mon triste cœur bave à la poupe
> Sous les quolibets de la troupe
> Qui pousse un rire général,
> Mon triste cœur bave à la poupe,
> Mon cœur est plein de caporal...

Non qu'il faille considérer ce... badinage comme inspiré par le séjour de Rimbaud à la caserne de Babylone où la Commune le verra parmi les « tirailleurs de la Révolution (1) ». Version séduisante telle que M. Berrichon nous l'offrait, mais que les affirmations et les précisions de M. Izambard condamnent (2). J'y vois alors la conséquence de l'arrestation qui suit sa fuite du domicile maternel, fin août 1870, premier contact épouvantable avec la vie de notre naïf écolier. Elle est le fruit de l'internement au Dépôt, puis à Mazas, parmi les détenus politiques ou de droit commun dont regorgèrent les prisons pari-

(1) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ardenne et d'Argonne*, 1896, p. 53.
(2) V. *Nouv. Revue Française*, nov. 1912, p. 948.

siennes aux alentours du 4 septembre. Ces « frères » ingrats, auxquels l'enragé et dogmatique et apostolique garçon tenta nécessairement de souffler sa flamme directrice, en sont responsables. Elle est le fruit encore des fréquentations et des conversations de Rimbaud au cours de la plus navrante peut-être de ses équipées, ce séjour à Paris en février 1871 où on nous le représente hôte des ponts et des asiles de nuit ; de ses entretiens et des rebuffades que son âge dut lui valoir. Mais moralement le *Cœur volé* s'applique à la période entière où, ambitieux de jouer un rôle social, Gavroche s'efforçant d'être Enjolras, l'enfant s'est heurté, au grand dam de son orgueil, à la réalité cruelle. Antérieur à la débâcle que l'échec de la Commune provoque en lui, puisque M. Izambart en a reçu la copie dans une lettre datée du 15 mai 1871, — *le Cœur volé*, l'annonce cette débâcle, la prophétise. L'une des curieuses propriétés de Rimbaud, c'est d'avoir prophétisé ; d'avoir su, clair spectateur de son passé et de son présent, calculer son avenir, lui qui a écrit : « *Je* est un autre. » Son refus de terminer ses études, à ce fort en thème, son mépris invincible des examens, et toutes les

conséquences qu'il entraînera, n'est-il pas annoncé dans la narration trouvée dans un de ses cahiers de huit ou neuf ans ? (1) Sa vie de vagabondage mondial et sa lassitude finale prédites dans *Bateau Ivre ?* Son existence d'exploration et de négoce dans *Une Saison ?* Celui qui constate dans ses lettres d'Abyssinie la puissance de son désir de fortune et de repos, désir à la fois son bourreau et son soutien, lira-t-il sans étonnement dans *Comédie de la Soif* la pièce intitulée : *Le pauvre Songe ?* Nul n'a jeté sur soi un regard plus désintéressé, objectif que l'autobiographe des *Poètes de sept ans*.

Et à le regarder de près, je vois bien que son dégoût de la politique est irrémédiable

(1) « Pourquoi — me disais-je — apprendre du grec, du latin ? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela ! Que m'importe à moi que je sois reçu ? A quoi cela sert-il d'être reçu ? A rien, n'est-ce pas ? Si, pourtant ; on dit qu'on n'a une place que lorsqu'on est reçu. Moi, je ne veux pas de place ; je serai rentier...

... Pour être décrotteur, gagner la place de décrotteur, il faut passer un examen, car les places qui vous sont accordées sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci, je n'en veux pas, moi, saperlipouille » — V. la narration entière dans Berrichon : *J. A. Rimbaud : le Poète*, pp. 26 et suiv. — et ma note, en ce qui concerne la date.

avant la Commune. Si le militant ne rendra le dernier soupir qu'avec *Paris se repeuple*, déjà ses moments sont comptés : lui-même en a fait le compte.

Mais ce passage de la politique aux lettres comporte une étape qu'il ne faut pas négliger. Rimbaud n'a pas renoncé si simplement à l'apostolat. Son dogmatisme, son altruisme découragés sur le terrain social, il les a portés sur le terrain littéraire. En bon romantique, même dégoûté du forum et des barricades, il considère encore « le Poète » comme voué au bonheur de l'humanité, créé pour guider la « marche au Progrès » de « l'âme universelle ». La très importante lettre du 15 mai 1871 explique ce rôle divin, ce rôle que Hugo lui-même n'avait pas conçu parce que « trop cabochard », trop timide, trop opportuniste. Elle est un raffinement des préfaces hugoliennes, Hugo dépassé, battu à l'aide de ses propres armes. Elle n'est pas rien que cela. Le jour prochain où, revenu de toute disposition à faire le bonheur de l'humanité, Rimbaud sera devenu le *Voyant* ultra égoïste des *Illuminations*, il gardera de cette manière d'art poétique abandonné quant à l'âme, le côté matériel, formel. Ce mot de

« voyant », qui a été en quelque sorte son mauvais génie, se trouve, en effet, contenu dans la dite lettre et défini en termes aussi clairs que le sujet le permet. — « Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT. Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de tous les sens. » Le but et ses moyens, Rimbaud leur sera fidèle jusqu'à sa mort littéraire ; c'est à la recherche de ce but, c'est par l'usage de ces moyens qu'il suicidera son génie. Nous examinerons plus tard les résultats de cette esthétique. Regardons-le, maintenant, et vite, car le spectacle ne sera pas long, prétendre employer sa qualité de « voyant » au salut du monde.

« Donc le poète est vraiment Voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même... Le temps d'un langage universel viendra » et « cet avenir sera matérialiste ». Au poète le soin non pas seulement de définir « la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle », de trouver « la formule » de la pensée de cette âme, « l'annotation de *sa marche au Progrès* ». Il doit à l'humanité plus que cela. « Enormité devenant norme absorbée par tous, il serait

vraiment un *multiplicateur de progrès* !... L'art éternel aurait ses fonctions comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action ; *elle sera en avant.* »

Généreuse tentative pour se raccrocher à son rêve ! Vaincu définitif et tendant de toutes les forces de son orgueil dépité à se retirer du monde, Rimbaud cherche à concilier dans sa personne Prométhée avec Timon. Même regardée froidement, cette lettre du 15 mai, style d'apocalypse où la conscience de son génie s'étale monstrueusement, ne prête pas à sourire. Mais il faut reconnaître que cet art-poétique, en tant que « multiplicateur de progrès », Rimbaud ne s'y est guère tenu. *Bateau Ivre*, qui en est la première application, hésitante, discrète, mais certaine, est en même temps la négation de ces prétentions messianiques sous l'influence desquelles la prose des *Illuminations* naîtra. Comme *Paris se repeuple* a dit adieu à l'action sur le terrain civique pur, *Bateau Ivre* exprime la renonciation à servir l'humanité par le verbe. Et le dernier mot de cette âme, contradictoire comme la tempête qui la soulève, annonce ce que Rimbaud va donner : un art fait uniquement pour lui, et puis la fuite de l'art. L'altruisme coûte trop cher :

Mais vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes.
. . . .
Oh que ma quille éclate ! Oh que j'aille à la mer.

Ou la solitude, l'oubli : la « flache ».

Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai,

ou bien le néant :

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de coton,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

Et c'est ainsi que les choses iront ; là comme partout le visionnaire s'est prédit. Son esthétique, partie pour être une esthétique à caractère universel, donnera un art personnel à un degré que les artistes les plus égoïstes n'ont jamais rêvé, « parade sauvage » dont il aura « seul la clef » : l'art des *Illuminations*, des chansons citées dans le chapitre de la *Saison en Enfer* intitulé *Alchimie du verbe*.

Et puis, la rupture définitive avec l'art, qu'une *Saison en Enfer* proclame.

IV

De même que Rimbaud n'a pas attendu la Commune pour se détacher de la politique, son détachement des lettres remonte avant le jour, printemps 1873, où il entreprend de le proclamer dans *Une Saison*. Et d'abord, dès l'automne 1872, le poète proprement dit n'est plus. Les chansons insérées dans *Une Saison*, ce que j'ai appelé dans son chant du cygne :

Elle est retrouvée
Quoi ? l'Eternité
C'est la mer mêlée
Au soleil.

ou encore :

Qu'il vienne, qu'il vienne
Le temps dont on s'éprenne !

etc., précèdent le départ pour Bruxelles avec Verlaine : juillet. Ainsi avant même ses 18 ans, l'adolescent ne fait plus de vers. Mais dire qu'il ne fait plus de vers, n'est-ce pas dire qu'il ne fait plus de proses ; qu'il n'écrira plus après juillet 1872, en dehors de cette renonciation

publique à l'écriture qu'est *Une Saison* ? — Oui c'est presque dire cela. Je pense que, d'une manière générale, les illuminations écrites en proses sont antérieures aux illuminations écrites en vers. Je pense que, proses et vers, presque tout ce qui constitue le manuscrit dit des *Illuminations* est antérieur au départ pour la Belgique ou, en tous cas, au séjour à Londres : hiver 1872.

M. Delahaye m'y pousse. Sans le dire il semble d'avis que les illuminations en vers sont ce que son ami a écrit en dernier lieu.

« Maintenant, disait Rimbaud vers le début de 1873, avec le sourire de résignation moqueuse qu'il avait souvent, maintenant je fais des chansons : c'est enfantin, c'est rustique, naïf, gentil. »

« Alors (continue Delahaye) d'un air très détaché, indulgent, comme citant des choses faites par un autre, mais curieuses, jolies, très anciennes ; il lisait (1)...

Que lisait le poète ? — *Soif*, *Fêtes de la Faim*, *Patience*... c'est-à-dire des poèmes que certains manuscrits, dont la découverte est postérieure à l'ouvrage de Delahaye,

(1) Delahaye, p. 115.

datent de mai et de juin 1872 et de mai plutôt que de juin (1).

Avais-je besoin, pour penser que Rimbaud a donné le chant de cygne en 1872, et plutôt dans le premier semestre que dans le second, de la découverte de ces manuscrits ? Avais-je besoin de savoir que M. Jean Richepin possède, datées de mai 1872, *Chanson de la plus Haute Tour* et *l'Eternité*, deux des pièces que le poète maudit donnera dans la partie d'*Une Saison* titrée *Alchimie du Verbe*, pour les considérer comme ses derniers soupirs ? Non, tout ce que j'ai dit et ce qui me reste à dire repose sur la conviction que, lorsqu'il quitte Paris avec Verlaine, ou en tout cas lorsqu'il séjourne avec lui à Londres, hiver 1872, Rimbaud a virtuellement fini d'œuvrer. Qu'à ce moment toutes ses chan-

(1) V. le *Mercure* du 1er mai 1914. Le manuscrit produit par M. Richepin renferme aussi des versions de *Aux branches claires des tilleuls* et de *Patience* titré, ailleurs *Age d'or,* datées l'une de mai, l'autre de juin.

Quant au très important poème de *Soif* ou *Comédie de la Soif*, un manuscrit le date de mai 1872. Quand donc Rimbaud, au début de 1873, récitait à Delahaye *Soif et Patience*, il lui récitait des œuvres anciennes presque d'un an, donc vraiment, quand il s'agit de Rimbaud, « très » anciennes.

sons ou presque toutes sont écrites depuis des mois ; et qu'en fait de proses (toujours bien entendu en laissant de côté *Une Saison en Enfer*) sa main ne tracera plus que quelques pages que je compte désigner, et qui ressortissent davantage à la psychologie, à la confession, qu'à la description et au poème.

Mes raisons ? — D'abord celle-ci que, d'une manière générale, les illuminations-proses sont antérieures aux illuminations-vers, lesquelles, nous le savons, ont quasi toutes été écrites avant juillet.

Les poèmes en prose de Rimbaud, en effet, constituent, beaucoup plus que ses vers ultimes, une application de l'art poétique développé dans la lettre du 15 mai 1871, l'énergique mise en œuvre de la *théorie du Voyant*. Retarder leur éclosion comme Verlaine le voudrait, lui qui les place de 1873 à 1875 (1),

(1) « Le livre que nous offrons au public fut écrit de 1873 à 1875 parmi des voyages tant en Belgique qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne », — écrit Verlaine dans la préface des *Illuminations*, édition de 1886, reproduite dans l'édition de 1892. Des travaux postérieurs et les découvertes récentes de manuscrits faisaient soupçonner le mal fondé de cette opinion. Si mon raisonnement est juste, il lui donnera le dernier coup. Pour moi, sans nier et même en affirmant que certaines des proses de Rimbaud ont été écrites en 1873, je pense

c'est d'abord oublier la rapidité avec laquelle Rimbaud passe du projet à l'acte, la quasi instantanéité de son génie ; oublier que sur sa lyre un poème n'attend pas l'autre, qu'en trois ans à peine, consacrés non pas rien qu'à la poésie, mais aux études, à la politique, au vagabondage, il réussit à produire une œuvre considérable : qu'aucun grand écrivain peut-être n'a égalé sa fécondité.

Et si la théorie du Voyant a été nettement conçue dès mai 1871, tentée dans *Paris se repeuple* et appliquée dans *Bateau Ivre*, n'est-il pas trop vrai que l'enfant, dès son entrée dans les cénacles parisiens, en septembre 1871, s'applique de toute sa volonté au « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », grâce auquel il parviendra à la qualité de voyant ? Est-ce qu'il n'a pas cherché tout de suite : alcool, tabac, haschich, à « épuiser en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences » ? Poisons phy-

que le gros de ce que nous possédons est de 1872. Voilà ma position.

Et je tiens comme certain que Rimbaud n'a plus écrit une seule ligne, vers ou prose, de littérature, après avoir composé *Une Saison en Enfer*, publiée en octobre 1873.

(Note donnée lors de la parution au *Mercure de France* du 1-9-1918 de cette partie du présent ouvrage, partie qui date de 1914).

siques, poisons moraux aussi, ceux auxquels s'appliquera cette phrase de la *Saison* : « Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie », — cette phrase-là, et plus d'une autre.

Tout ce que je sais de la rapidité avec laquelle Rimbaud œuvre m'affirme que, *Bateau Ivre* précédant le départ pour Paris, les *Chercheuses de Poux*, *Voyelles*, ces *Corbeaux* (que j'aime tant et dont le poète parlera, en « juinphe 1872 », avec un dégoût qu'explique l'éloignement où il les voit de son esthétique actuelle) — doivent paraître dans les quelques jours qui suivent l'arrivée. Alors débarrassé de cette « vieillerie poétique », qui « étrangle » Lamartine, l'empêche d'être *voyant*, qui interdira à Hugo, « trop cabochard », d'aller plus loin dans le *vu* que les *Misérables* et les *Châtiments* ; libéré de cet « odieux génie.,. français... qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine commenté par M. Taine ! » et ce « Musset quatorze fois exécrable pour nous générations douloureuses et privées de visions (1) », — l'enfant va mettre sur le chantier son art poétique intégral.

(1) Lettre du 15 mai 1871.

Voyons ! voyons ! maintenant que nous avons cette lettre du 15 mai 1871, comment Verlaine nous fera-t-il croire que *Matinée d'Ivresse* ait attendu un, ou deux ou trois ans pour jaillir ?

O *mon* Bien ! O *mon* Beau ! Fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalet féerique ! Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux, pour la première fois... Ce poison va rester dans nos veines même quand, la fanfare tournant, nous seront rendus à l'ancienne inharmonie... O maintenant, nous si dignes de ces tortures ! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés : cette promesse, cette démence...

Mais si je sais que l'enfant terrible emporte parmi les cénacles parisiens, chez Hugo, chez Banville, et la bourgeoisie des beaux-parents de Verlaine, et la garçonnière de M. Lepelletier, et le dîner des Vilains Bonshommes et au beau milieu des vers de Jean Aicard, cette démence et cette « méthode » : alors je comprends toutes les anecdotes que j'ai rappelées — et celles que je n'ai pas cru utile de dire.

Dans la mesure du possible, le langage des proses dites illuminations répond aux préceptes du 15 mai. — « Il devra faire sentir,

palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe... Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée, et tirant. » Et encore : « Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables ! »

Ici, je conseille la lecture d'*Après le Déluge*, de *Barbare*, de *Mystique*, pour prendre l'ouvrage dans l'ordre (!) sous lequel nous l'avons recueilli (1), ou de l'une quelconque de ces divagations descriptives où Rimbaud lutte avec les peintres, les musiciens et la Nature elle-même. Et par exemple ce *Fleurs*, qui me fait songer à un Boecklin idéal :

D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, — je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

(1) Je rappelle que le manuscrit des *Illuminations*, publié sous ce titre arbitraire par Verlaine, est un amas de brouillons sans aucun classement ni suite, sans pagination.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

Et pour l'autre courant des *Illuminations*, celui qui obéit non seulement à l'ordre formel, esthétique de l'art poétique du 15 mai, mais aussi à ses préoccupations altruistes, je citerai *Solde* :

A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses ! ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître :

Les Voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées, l'occasion, unique, de dégager nos sens !

A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépréhensible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et conforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs ! Les trouvailles et les termes, non soupçonnés, possession immédiate.

Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles,

aux délices insensibles, — et ses secrets affolants pour chaque vice et sa gaieté effrayante pour la foule.

A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais ! Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt !

Il y aurait une pièce bien plus significative à faire lire : ce n'est pas encore l'instant. Mais le certain, c'est que si, dans les chansons que cite *Alchimie du Verbe*, l'égoïsme de Rimbaud est d'une absolue pureté, toute une partie de ses poèmes en prose revêt le manteau prophétique du Messie.

Or, Rimbaud, à le peindre d'un seul trait, c'est un altruiste prodigieux d'ambition, d'*amour* (comme il dit), devenu un individualiste absolu ; c'est un Christ tourné à l'Alceste, un homme des foules mué en solitaire, un forum passé à l'état de désert. Ce qu'a écrit le Rimbaud-forum est donc nécessairement antérieur à ce que le Rimbaud-désert a écrit.

V

Pour admettre que les *Illuminations* sont, la plupart, antérieures à septembre 1872, sortons de l'idée qu'on y découvre beaucoup cette Belgique et cette Angleterre que Rimbaud va visiter en compagnie de Verlaine. On croit trop que ces proses sont, dans son œuvre, ce que les *Romances sans paroles* sont dans celle de Verlaine. On exagère l'influence des paysages belges et anglais sur l'imagination du Voyant.

Pour la Belgique, elle lui est depuis toujours familière, du moins dans sa partie ardennaise ; et l'équipée d'octobre 1870 l'a conduit jusqu'à Bruxelles. Que doit-il à revoir la capitale belge aujourd'hui ?... Peut-être pas autre chose que les vers datés, sous le titre *Bruxelles* : « Juillet. Boulevard du Régent ».

Plates-bandes d'amarantes jusqu'à
L'agréable palais de Jupiter.
Je sais que c'est Toi qui, dans ces lierres,
Mêle ton Bleu presque de Sahara !

« Probablement (explique Delahaye (1), le

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 168.

poète était assis à cet endroit du boulevard du Régent qui tourne au coin de la rue du Trône, en face de la place du même nom. De ce point de vue on voit le palais du roi, les jardins qui l'entourent, et aussi le palais ducal :

> Fenêtre du duc, qui fais que je pense... »

Sans doute et cette heureuse épigraphe — la seule indication de lieu et de date (je crois) qu'on ait trouvée dans le manuscrit des *Illuminations* : ce qui semblerait indiquer que Rimbaud n'a pas souvent recommencé à prendre des notes de voyages — cette épigraphe nous permet de comprendre le travail de déformation, de divagation auquel son imagination capricieuse se livre, de soupçonner son procédé de ricochets, de zigzags...

> Fenêtre du duc, qui fais que je pense
> Au poison des escargots et du buis...
>
> Banc vert où chante au paradis d'orage,
> Sur la guitare, la blanche Irlandaise.
> Puis, de la salle à manger guyanaise,
> Bavardage des enfants et des cages.

Mais qu'y a-t-il de particulièrement bruxellois dans ce francis-jammisme avant la lettre ? N'essayons pas de suivre l'oiseau, il aurait

vite fait de nous perdre. C'est pourquoi l'hypothèse de M. Berrichon que *Mouvement* « est une évocation grandiose du voyage maritime que Rimbaud et Verlaine feront ensemble d'Anvers à Londres au mois de mai 1873 (1) » me paraît douteuse. Il y a dans *Bateau Ivre*, autant de « rythme d'un vaisseau » que dans *Mouvement*, et même un peu plus ; et Rimbaud, quand il écrit *Bateau Ivre,* ne connaît guère, de bateaux, que les chalands de la Meuse, entre Charleville et Dinant. Et c'est avant tout son pays que le magicien, s'aidant des magazines illustrés de son enfance, aidé surtout des nuages qui furent, je crois bien, son album le plus feuilleté, évoque, transpose, et systématiquement déforme dans la partie descriptive des *Illuminations*. Ces *Matinée*, *Aube*, *Enfance*, *Phrases*, splendides facettes d'une prose de diamant, l'enfant les a tirées de la gangue natale, ces sombres Ardennes si adéquates à son cœur.

Je suis le piéton de la grand route par les bois nains : la rumeur des écluses couvre mes pas... Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les

(1) Berrichon, p. 172.

sources sont loin ! Ce ne peut-être que la fin du monde en avançant...

Cela n'est de nulle part, ou cela vient des berges et des plateaux ardennais :

La rivière de cassis coule ignorée
Dans des vaux étranges...

Ces prés qui « remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes », la « ligne violette des forêts » et « le rempart aux giroflées » et « la maison du général », Delahaye les identifie (1) ; et M. Berrichon n'a pas tort de découvrir la colline dite le Bois-en-Val, de Charleville, dans *Mémoire* et peut-être de situer à Roche, près Vouziers, « la campagne maigre au ciel sobre » qui sert de décor à *Vies*.

Mais pourquoi voir Londres, plutôt que Paris, Bagdad ou Venise, dans *Villes* ? — Villes, dit le poète, et non : ville ; et en effet elles y sont, toutes les capitales des deux mondes, et quelques autres avec :

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve !

(1) « L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. » — Il s'agit de la maison du général Noiset, sur la route de Flandre à Charleville (Delahaye, p. 100.)

Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les châlets...

Je viens de relire le poème. D'abord il m'a emporté, parmi l'*Illustration* de 1868, à travers les vues de l'Exposition Universelle, puis dans les coulisses du Châtelet, puis dans la lune...

Mais ne tournons pas au système. Admettons que « le jour mat produit par le ciel immuablement gris » appartienne au climat lonnonien, de même que « l'épaisse et éternelle fumée de charbon ». En quoi ma démonstration en serait-elle gênée ? Je sais assez, certes, qu'il y a *une* illumination qui ne peut avoir été écrite qu'après l'arrivée à Londres et ensuite du séjour londonien. Pourquoi n'y en aurait-il pas quelques autres ?

Le plus important des imaginations rimbaudiennes ne m'en paraîtra pas moins le produit de l'intense labeur nocturne auquel la lettre datée de Paris, je veux dire « Parmerde, Juinphe 1872 », initie.

... Maintenant, c'est la nuit que je travaince. De

minuit à cinq heures du matin. Le mois passé, ma chambre, rue Monsieur-le-Prince, donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. A trois heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible du matin. Je voyais les dortoirs du lycée, absolument sourds. Et déjà le bruit saccadé, sonore, délicieux des tombereaux sur les boulevards... Les ouvriers sont en marche partout...

... Mais en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond, mais de trois mètres carrés... Là je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin...

Cour sans fond. Je ne vois pas le matin !— Hors la possession de la Nature, l'enfant encagé sera toute haine et fureur. La missive débute par le regret des rivières ardennaises et de leurs cavernes. Et de ne pouvoir pas y apaiser « sa soif à craindre la gangrène », et de n'y pouvoir étendre son corps, vous avez vu où il va boire, où il va coucher...

Mais sitôt qu'il évoque les arbres, l'air, les oiseaux, le sourire apaise ses traits et sa prose. Les cantiques que sont ses chansons dernières, c'est dans cette chambre de la rue Monsieur-le-Prince qu'il les composa ; et s'il en composa d'autres, devant cette cour sans

fond, c'est en se remémorant, peut-être, sa fenêtre du précédent mois.

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Par la fenêtre s'évapore
    L'odeur du soir fêté !...

Là-bas, dans leur vaste chantier,
Au soleil des Hespérides,
Déjà s'agitent en bras de chemise
    Les Charpentiers.

Dans leurs déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
        Où la ville
    Peindra de faux cieux.

O, pour ces ouvriers, charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! quitte un instant les Amants
    Dont l'âme est en couronne !

    O Reine des Bergers...

L'enfer où Verlaine et lui plongeront dans quelques semaines peut-il lui avoir inspiré cette chanson ? l'une des rares dont nous ignorions la date, l'une de ses plus évocatrices, à mon goût. J'attends qu'on en retrouve un manuscrit qui portera, de même

que le manuscrit récemment retrouvé de l'admirable *Patience* :

> Le ciel est joli comme un ange
> Azur et onde communient

la date de mai 1872 (1), ou une date, en tous cas, antérieure à l'entrée des deux damnés dans leur enfer.

(1) *Patience*, sous le titre *Bannières de mai*, est daté de mai 1872 sur la version manuscrite qu'en possède M. Richepin.— (V. *Mercure de France* du 1er mai 1914).

VI

Ainsi, au moment où il expédie la lettre de « Juinphe », Rimbaud se métamorphose. Par une de ces transformations qui ne nous étonnent plus, la littérature va cesser de l'occuper. Il ne s'agit plus pour lui d'œuvrer, mais de vivre : de décrire des sensations, mais d'en éprouver. Son ambition et son altruisme littéraires sont éteints. Comme « les palmes des martyrs », quelques mois auparavant, furent envoyées « au diable », c'est le tour des « rayons de l'art » (1). Rimbaud ne rayonnera plus qu'à ses propres yeux. La richesse dont il s'estime plus abondant que jamais, lui seul la dépensera. Il se taira. « Poètes et visionnaires seraient jaloux. Je suis mille fois le plus riche, soyons avares comme la mer. » Ce passage d'*Une Saison* correspond selon moi à juillet-septembre 1872. A partir de ce moment l'enfant n'est plus cette « main à plume » à qui la lettre du 15 mai 1871 traçait

(1) J'envoyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art... (*Une Saison en Enfer* : *L'Impossible*).

un programme si ambitieux. Encore une étape et le métier d'écrire lui apparaîtra aussi humiliant, dégradant que le métier manuel. — « J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains (1) ! » Déjà le mépris de l'art, à sa collection s'est ajouté.

Cependant sa soif de se mouvoir et de voir, son besoin d'indépendance restent violents. L'offre de Verlaine lui arrive dans la geôle maternelle où, à plusieurs reprises, depuis mars, l'absence de ressources le contraignit à rentrer, juste le temps de repartir. Maintenant qu'elle ne saurait plus avoir que des duretés, va-t-il être obligé de subir cette existence sociale qu'il refusa au moment où elle le comblait de sourires ? (« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient (2). » — Le séjour de la ville natale, qu'il a mis tant de soin à indisposer, milieu devenu aussi réfractaire que les cénacles parisiens, va-t-il lui être imposé ? Mais non,

(1) *Une Saison en Enfer* : *Mauvais Sang*.

(2) C'est précisément la phrase de début d'*Une Saison*.

l'adolescent est tranquille : une occasion de s'enfuir, la plus belle qui se soit jamais offerte, va s'offrir ; il y a longtemps qu'il l'escompte, qu'il la voit qui vient... Oh ! je ne veux pas l'accuser, comme il est banal de le faire, d'avoir « enlevé » Verlaine. Mauvais génie de Verlaine ? — Non, Rimbaud ne mérite pas ce titre et, sur ce point, je me tiens plus près de M. Berrichon, que de ce bon Lepelletier, avec qui d'ordinaire je m'accorde (1). — « Mais me dit un jour l'avocat verlainien, vous ne savez donc pas ce qu'était Rimbaud ?... » — Si bien, mais je sais aussi ce qu'était Verlaine ; et je sais, finalement, que l'un était un homme et l'autre un enfant.

(1) Dans leur vie de *Verlaine* (Michaud, édit. non daté), MM. Séché et Bertaud ont résumé, beaucoup d'après Lepelletier, la thèse bien connue.— « Il a été le prétexte à l'éloignement de la jeune femme de Verlaine ; il a motivé le procès en séparation ; il a accru la funeste ivrognerie du poète et l'a transformée en affection pathologique ; il l'a enfin entraîné en des voyages continuels et sans but. Il domina, il ensorcela, il envoûta pour toujours le pauvre et faible garçon qu'était Paul Verlaine.» — Il y a certes du vrai, mais Verlaine aurait de lui-même cherché et trouvé tous les « mauvais génie » dont son démon avait besoin. Et si Rimbaud a nui à Verlaine, Verlaine le lui a bien rendu ! Pour moi, je n'accuse ni l'autre, ni l'un.

Quand, pour leur malheur à tous deux, le destin dirige l'enfant vers l'homme, celui-ci ne tient à son foyer que par un fil, et ce fil n'a pas besoin d'autres ciseaux pour être coupé que les ciseaux de sa propre Parque.

Ceci dit, je vois dans les *Illuminations* plus d'une invite de Rimbaud à Verlaine pour changer en acte un projet dont j'ignore chez lequel des deux il germa d'abord. Si beaucoup des proses de Rimbaud disent *je*, quelques-unes disent *nous*. Et d'une manière qui permet de traduire ce nous : Rimbaud et Verlaine. Tout d'abord n'oublions pas la fréquence et l'intimité de leurs relations, sitôt septembre 1871, date à laquelle Verlaine loge Rimbaud chez ses beaux-parents où lui-même habite. De cette époque à leur départ pour Bruxelles, les deux amis ont passé peut-être plus de temps ensemble qu'au cours de leur randonnée belge et de leurs séjours anglais, voyages et séjours beaucoup plus courts qu'on ne l'imagine. Si donc certaines pages des *Illuminations* permettent de songer à Verlaine, il y a autant de raisons pour que ces pages-là soient antérieures à juillet-décembre 1872 que postérieures. L'influence que Rimbaud a sur Verlaine et l'influence que Ver-

laine a sur Rimbaud, en tant qu'elle se traduira dans les proses rimbaudiennes, ne doit pas être jugée, a priori, moins forte avant juillet qu'après juillet 1872. Je dis a priori : en réalité leur véritable amitié, leur lune de miel est, nous le verrons, plus du début de 1872 que de la fin. Et sans examiner si les bruits qui courent sur leur compte, dans les cénacles parisiens, sont ou non calomnieux, ces bruits ont pris naissance bien longtemps avant le départ pour Bruxelles. — « Dès février 1872, lorsqu'il crut s'apercevoir du caractère équivoque pris peu à peu par l'amitié de Verlaine éloigné du lit conjugal, Rimbaud prit la détermination de quitter Paris et de retourner près de sa mère, dans les Ardennes », — écrit M. Berrichon (1). — On sait que de février à juillet l'enfant séjourne tantôt dans les Ardennes, tantôt à Paris, davantage à Paris qu'en province, semble-t-il.

Cherchez maintenant les « nous » que contiennent les *Illuminations*. Ou plutôt placez sous vos yeux trois passages gradués, trois passages parmi beaucoup d'autres.

Dans *Matinée d'Ivresse* :

(1) *Op. cit.*, p. 183.

Ce poison va rester dans toutes *nos* (1) veines, même quand, la fanfare tournant, *nous* serons rendu à l'ancienne inharmonie. O maintenant *nous* si dignes de ces tortures ! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à *notre* corps et à *notre* âme créés ; cette promesse, cette démence !... On *nous* a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions *notre* très pur amour..., etc.

Notre très pur *amour*. — Gardons à ce mot son sens d'amitié toute pure : je rechercherai dans une minute sa vraie signification. Croyez-vous que ces *nôtre* et que ces *nous* soient difficiles à individualiser ?

Voyez maintenant le début de *Royauté* :

Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique : « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » Je veux être reine ! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre.

Et puis ces *Phrases* :

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, — en une plage pour deux enfants fidèles, — en une maison musicale

(1) C'est moi qui souligne.

pour notre claire sympathie, — je vous trouverai...

Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un luxe inouï, et je suis à vos genoux.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs — que je sois celle qui sais vous garrotter, — je vous étoufferai...

Quand nous sommes très forts — qui recule ? très gais — qui tombe de ridicule ? Quand nous sommes très méchants, que ferait-on de nous ?...

Parez-vous, dansez, riez. Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre...

Je suis dans les hypothèses, c'est-à-dire dans la tentative d'explication d'une énigme que personne encore n'a su lire, et j'ignore comment les deux compagnons ont conçu, discuté et décidé leur départ. Cependant, peu de proses, autant que cette dernière, respirent l'air ardennais.

Une matinée couverte, en Juillet. Un goût de cendres vole dans l'air ; une odeur de bois suant dans l'âtre, — les fleurs rouies — le saccage des promenades, — la bruine des canaux par les champs... etc.

Or, après la lettre de « Juinphe 1872 » Rimbaud est retourné chez lui...

Serait-il absurde de penser que cette illumination-ci, intitulée *Phrases*, a été reçue, lue et entendue par Verlaine resté à Paris,

et qu'il ne doit pas s'être écoulé beaucoup de jours entre cette matinée couverte en JUILLET, et ce triomphal ! et laconique *Départ* ?

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeur des villes, le soir, et au soleil et toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie. — O Rumeurs et Visions.

Départ dans l'affection et le bruit neufs.

VII

En rapprochant tels vers de Verlaine tirés de *Parallèlement*, par exemple :

Le roman de vivre à deux hommes
Mieux que non pas d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes
De sentiments forts et fidèles (1)...

et

Un fier départ à la recherche de l'amour

de l'illumination *Vagabonds* et du chapitre *Délires*, I. de la *Saison en Enfer* (2), on voit qu'un pacte plus ou moins explicite fut conclu, des garanties plus ou moins formelles exigées. Non par Rimbaud pour qui, sauf le risque de fortifier des imputations qui le salissent, Verlaine et lui depuis des mois, — mais ce risque le déterminerait plutôt, braver la honte étant le premier de ses dix commandements ! — l'aventure n'offre que des avantages ; non par Rimbaud, mais par Verlaine. Si le mal-

(1) *Læti et Errabandi*, V. aussi *Vers pour être calomnié.*
(2) *Délires*, I, Vierge Folle, l'Epoux Infernal.

heureux abandonne femme, enfant, mère, amis, réputation, « tout son devoir humain », c'est qu'il s'imagine ou plutôt qu'il cherche à s'imaginer (et il y arrive) recevoir l'équivalent de ce qu'il perd, et quelque chose de plus : une affection à ce dément de tendresse, si profonde, si caressante que le regret, le souvenir de ses incalculables pertes disparaîtra ! Le soulagement à cette âme inquiète, proie saignante du chagrin et du remords, Rimbaud l'a promis par le don incessant de sa présence, par les sortilèges qu'il détient. — « Il a peut-être des secrets pour *changer la vie* (1). » Pauvre Lélian ! Quand on voit ce que ton imagination cristallisera sur ce piètre rameau de Lucien Létinois, par exemple, comme on comprend le prestige que le despotique enfant exerce sur ta cervelle ! Délesté de tout bagage social, familial, humain, pur du plus mince préjugé comme de la convention la plus légitime :

> Toi dans l'orgueil d'être plus libre
> Que les plus libres de ce monde,

nul doute que la géniale créature, ange et

(1) *Une Saison en Enfer* : Délires, I.

démon, ne libère le forçat sous les espèces duquel, impuissant à faire son devoir, impuissant à ne pas sentir combien sa défaillance est honteuse, Verlaine se regarde horrifié. Nul doute que l'échanson ne verse un alcool infiniment doux et générateur d'oubli.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil — et nous errions nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule (1).

Comment Rimbaud a-t-il osé prendre un pareil engagement ? Et quelle ignorance de la psychologie de Verlaine il dénote chez le pénétrant analyste ! Il faut en accuser le côté apostolique de sa nature, cette manie d'être chef et prêtre que nous avons vue se manifester, ministre de son orgueil, en politique et en esthétique, par des moyens si peu modérés ; sa certitude qu'il détient la vérité, qu'il est « le plus riche mille fois ». Voyez l'illumination *Génie*. Ah ! certes, illumination ; et d'un illuminisme comme il ne peut pas s'en voir, je pense, de plus éperdu ! Ici ce n'est pas un prêtre qui parle, c'est un Dieu : « Il

(1) *Vagabonds*.

est l'affection et le présent... Il est l'affection et l'avenir... Il est l'amour... » Page de sublimité et d'absurdité où le délire s'attribue le visage du sang-froid et la logique les gestes de la folie, éloquence magnifique obtenue par le bégaiement, cette page formidablement pleine et vide jusqu'à la dernière vanité constitue comme une réplique de sa théorie du Voyant. Mais elle nous porte hors du plan de cette chose mesquine, impuissante, qui s'appelle l'art, dans une atmosphère de quintessence morale quadruple. Rimbaud y prend la forme d'un Christ dont l'omnipotence méprise les chaînes que le verbe prête aux apôtres pour lier les cœurs, car le seul éclair de son passage a sauvé le monde.

... Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer ; et, sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.

Vous avez vu, au théâtre, Pickmanns et Donatos, d'un simple regard, précipiter au grand galop, vers la scène, yeux fixes et cou tendu les titis du poulailler ? — Mais ici hypnoti-

seur et hypnotisé marchent. Et le premier peut-être davantage que le second. Quel réveil à Rimbaud ce rêve prépare ! Mais ce n'est pas encore l'heure du réveil. Je vois dans sa conduite avec Verlaine (au milieu de quelques autres sentiments, car je ne voudrais pas trop simplifier) un sursaut du vieil esprit évangélique, auquel quelques semaines plutôt l'enfant s'était promis de renoncer pour toujours. Son altruisme enseveli sous les ruines de son orgueil, les gémissements de Verlaine l'ont réveillé : nouvelle et dernière crise de charité à laquelle Rimbaud s'abandonne avec un enivrement d'artiste. De quoi s'agit-il en effet ? D'une de ces expériences de vivisection qui lui sont familières. Car c'est le traitement qu'il s'est infligé avec une si féroce vigueur qu'il applique à son compagnon ; et ce *lieu*, et cette *formule* qu'il lui cherche, ce sont ceux qu'il s'est trouvés, dont la possession, depuis deux ans, lui procure ce contentement amer qui m'ont fait le comparer à l'Oreste de Racine. Et s'il est *pressé*, ce lieu et cette formule, de les découvrir, c'est parce qu'il n'a pas à soigner qu'un seul malade : — « Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour. Puis il faut que

j'en aide d'autres : c'est mon devoir. Quoique ce ne soit guère ragoûtant... chère âme », — dit à la « Vierge Folle », l' « Epoux Infernal » qui figurent dans *Une Saison en Enfer*.

Ce traitement et l'effet produit sont décrits dans *Délires*, I. « Ecoutons la confession d'un compagnon d'enfer...» Ah ! la puissante preuve de son sens objectif que Rimbaud nous donne là ! Verlaine, sous le personnage de la « Vierge Folle », évoque donc « l'Epoux Infernal ».

Je suis veuve... — J'étais veuve... — mais, oui, j'ai été bien sérieuse jadis, et je ne suis pas née pour devenir squelette !... Lui était presque un enfant... Ses délicatesses mystérieuses m'avaient séduite. J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. Je vais où il va, il le faut. Et souvent il s'emporte contre moi, *moi, la pauvre âme*. Le Démon ! — C'est un démon, vous savez, *ce n'est pas un homme*...

Et plus loin :

Je me pressentais, lui parti, en proie au vertige, précipitée dans l'ombre la plus affreuse : la mort. Je lui faisais promettre qu'il ne me lâcherait pas. Il l'a faite vingt fois, cette promesse d'amant... Il ne me quittera pas, je crois. Que devenir ?

Le damné est dans la cuve, parmi coups de fourche et langues de feu. « Un peu de fraîcheur, Seigneur ! si vous voulez, si vous voulez bien ! » — Il faut regarder dans ce cercle que Dante n'avait pas prévu pour comprendre les coups de revolver de juillet 1873.

L'Epoux Infernal a évoqué aussi son supplice.

Et c'est dans... — Mais auparavant une question se pose.

Fut-ce seulement des garanties spirituelles que Verlaine exigea, ou l'adolescent a-t-il donné à son terrible compagnon des « droits » sur son corps, en échange de son âme ? Drame non de l'amitié, mais de l'amour, l'attentat de Bruxelles rentre-t-il dans la catégorie des crimes qu'inspire à un amant rebuté le souvenir des complaisances d'hier ? Furent-ils positivement l'épouse et l'époux ?

Ou faut-il ne voir que figure dans les confidences de Rimbaud, symbole de visionnaire, allégories comme l'exégèse en lit dans le *Cantique des Cantiques ?* Doit-on revêtir d'un sens spirituel les « baisers » et « les étreintes amies », et les « pénétrantes caresses » et les « promesses d'amant » dont se sert le

damné de *Délires* pour la torture du compagnon d'enfer ? — « Comme ça te paraîtra drôle quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé. Quand tu n'auras plus mes bras sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux !...» Cette phrase qu'adresse à la « veuve impure », l'enfant aux « délicatesses mystérieuses », n'est-ce que de la littérature ? Des mots les proclamations de *Læti et errabundi* ? Des *Vers pour être calomniés* ?

QUATRIÈME PARTIE

I

Pour affirmer que l'intimité de Verlaine et de Rimbaud « fut toute d'intellectualité et de commensalité », M. Lepelletier place sous nos yeux les lettres que Verlaine lui mandait de Londres, fin 1872, à une époque où les relations sexuelles des deux fugitifs constituaient le principal grief de Mme Verlaine à l'appui de sa demande en séparation : « Abominables calomnies dont on me crible dans je ne sais quel but de chantage ! », s'écrie le poète. — Et il annonce à son ami, lequel l'engageait à « contester les articulations de faits » ; à établir « tout ce qui constitue la défense sérieuse dans un procès de cette nature », la préparation d'un mémoire où la vérité sera mise au point.

« Là-dedans, j'expose avec lucidité et, je crois, avec une émotion communicative tout ce que cette malheureuse m'a fait souffrir, et tout ce qui a amené mes morosités de la fin. Quant à l'immonde accu-

sation, je la pulvérise, pensé-je, terriblement et en rejette tout le dégoutant opprobre sur les auteurs. J'y dis les inouïes perfidies de ces derniers temps, et je démontre clair comme le jour que toute cette affaire contre nature, qu'on a l'infamie de me reprocher, est une simple intimidation (sive chantage) à l'effet d'obtenir une pension plus grosse. Tous les illogismes, indélicatesses, mensonges et ruses, tout y passe. J'y expose, dans une analyse psychique, très sobre mais très claire, sans phrases ni paradoxes, les mobiles hautement honorables et sympathiques de ma très réelle, très profonde et très persévérante amitié pour Rimbaud et je n'ajouterai pas très pure, fi donc ! D'ailleurs, tu en auras connaissance au premier jour et m'en écriras ton avis, puisque tu veux bien m'offrir tes bons services que j'accepte de tout cœur (1). »

S'il fut écrit ce mémoire (Lepelletier, en tous cas, ne l'a jamais eu), il est regrettable que nous ne le connaissions pas. Mais peut-être cela vaut mieux ; et que les sentiments qui animèrent Verlaine contre la malheureuse jeune fille à qui le destin l'infligea ne nous soient parvenus que par l'immortelle plainte :

Vous n'avez pas eu toute patience...
Vous n'avez pas eu toute la douceur.

Mais, laissant de côté la manière dont se dé-

(1) Lepelletier, *op. cit.*, p. 295.

fend à cette heure le « brutal, l'ivrogne des rues, le mari comme on en rencontre aux barrières (1) » qui confessera plus tard son indignité, comment ne pas voir que Verlaine, dans l'hypothèse où le grief produit contre lui serait réel, se trouve dans l'impossibilité de le reconnaître ? Ne pas protester, c'est déshonorer non seulement lui-même, mais Rimbaud. En dehors de son intérêt propre, l'intérêt de son compagnon l'oblige à mentir. Mais il y a l'intérêt de son compagnon, il y a le sien. A moins d'avoir perdu l'instinct de conservation, Verlaine doit, dans une correspondance destinée soit directement, soit indirectement, à être versée au procès — Lepelletier étant son intermédiaire entre l'avoué et lui, — protester contre « l'immonde accusation ». Excusons-le donc (j'entends du point de vue humain) d'avoir imaginé à l'appui de ses protestations, ce mobile de chantage, pas reluisant certes ! Ne fut-ce que pour conserver l'estime de celui qui, au milieu de l'opprobre général, ne craint pas de l'aimer et de le défendre, Verlaine doit donner à Lepel-

(1) Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues.
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières.
(Paul Verlaine : *Amour*).

letier lequel — son livre le montre —, ne badine pas sur ce chapitre, l'affirmation escomptée par cet excellent ami.

Sans méconnaître l'importance des protestations très nettes dont Lepelletier fait état, il est donc sage d'examiner dans quelles conditions elles se produisent et, en tous cas, de placer, à côté du désaveu formel, l'aveu subséquent, formel lui aussi...

Mais Lepelletier exagère lorsque, appuyant de son autorité de moraliste les laides accusations produites par le poète contre les parents de sa femme ; et reprochant à la malheureuse épouse, lui aussi, de n'avoir « pas eu toute patience » (!) il affirme ce que j'ai appelé plus haut « l'orthodoxie érotique » de son ami. — Voilà, sur l'autel de l'amitié, un sacrifice que l'œuvre de Verlaine refuse. M. Lepelletier oublie que cette œuvre, de *Parallèlement* à *Hombres*, est une apologie ouverte de la sodomie. Et le fait qu'il ne paraît pas soupçonner l'existence de ce dernier livre n'empêche pas que Verlaine l'ait écrit, signé, publié. Ouvrage d'une crudité de mots, d'une obscénité de gestes indépassables et d'une indéniable sincérité de sentiments. Impossible d'en citer un vers ; mais l'amour normal,

dans son expression charnelle, n'a jamais été décrit avec plus de complaisance et de sereine impudeur que l'autre amour ne se trouve exposé là (1)... Et les pires pièces de *Parallèlement*, par exemple *Ces Passions* (2)... ne sont qu'un écho timide, voilé, de ces *Hombres* extraordinaires. M. Lepelletier, qui fait allusion à quelques sonnets saphiques, anodins, publiés d'abord par Verlaine sous un pseudonyme et le titre *Les Amies*, a tort... je veux dire a raison (car il vaut mieux qu'un avocat soit dans l'ignorance), a raison d'ignorer *Hombres*. Ces poèmes lui eussent expliqué que la *Ballade Sappho*, dont *Parallèlement* fait l'envoi,

> Je suis pareil à la grande Sappho

ne constitue pas un badinage. Et ils lui eus-

(1) Sauf cependant dans un autre recueil obscène de Verlaine, intitulé *Femmes*, et qui est comme le pendant de celui-ci.

(2) Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses,
Avec des particularités curieuses
Que n'ont pas les amours certes de tous les jours...

Cette pièce de *Parallèlement* ne serait pas indigne de servir de préface à *Hombres* ; elle dégage, si l'on peut dire, et sous une forme abstraite, la... morale de ce recueil ultra-positif.

sent renversé ainsi qu'un château de cartes, son commentaire de *Lœti et errabundi.* De cette pièce il nous cite quelques vers triés, jure que leur interprétation est fort prosaïque, « nullement passionnelle ». Sa gomme pieuse en efface le sens énigmatique et équivoque, sans apercevoir qu'elle fait des trous au papier. Qu'après tel quatrain où il peut s'agir tout bonnement (en effet) « de la popote faite en commun, de la contribution de chacun au ménage de la garçonnière », viennent ces vers

Et, dans leur sens que tout rassure,
Des femmes prises en pitié
Et du dernier des préjugés.

...et d'autres. Mais enfin si *Lœti et errabundi* se peut discuter, *Hombres* ne renferme équivoque, énigme, ni la moindre parcelle d'abstrait. C'est du concret, du positif et du clair, constants.

Quant à la preuve matérielle, médicale que son correspondant se déclarent, en passant, prêts à donner Rimbaud et lui, sa prise en considération, dans les termes où notre bon biographe la commente, tourne au comique. Elle indique chez ce publiciste, qui

effaroucha la chronique tant de fois par la verdeur de sa plume, une belle dose de naïveté !..

En réalité — je reprends ce que j'ai dit de la probité du biographe de Verlaine, de son impossibilité à passer sous silence les faits même nuisibles à sa manière de voir — son livre apporte des arguments à la thèse qu'il combat. Maints détails inédits sur le caractère de Verlaine et sur sa vie viennent illustrer le distique déjà si parlant

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou
N'importe qui, n'importe quand et n'importe où.

A ceux qui n'admettent pas que l'homosexualité du poète soit un mythe, ces détails disent les raisons qui l'ont entraîné. L'auteur de *Hombres* ne fut pas un de ces « invertis » à propos desquels les Kraft-Ebbing et les Havelock Ellis nous parlent de « perversion congénitale du sens génital » ; et son cas rentre dans la catégorie nombreuse des occasionnels. Le proverbe l'exprime qui dit : faute de grives, on mange des merles. Nul n'a chéri Eve avec plus d'ardeur que l'auteur de la *Bonne Chanson*, de *Chair* et de ce

pendant à *Hombres,* qui s'appelle *Femmes.* Nul ne s'est agenouillé,

> Vers ce buisson ardent des femmes,

plus

> Follement, fanatiquement

que Verlaine. Mais les forces sentimentales au sens platonicien et aussi les forces charnelles, au sens faunesque, qui, en face des cantiques à la fiancée, ont dressé tant d'odes à Priape ont été contrariées par la laideur dont le poète fut pourvu. Rarement homme eut plus besoin d'être aimé ; rarement visage d'amant ne fut moins aimable. Sur ce point, M. Lepelletier a insisté beaucoup (1) ; et nous qui avons connu Verlaine alors que la gloire, l'âge et le malheur l'auréolaient, nous pouvons imaginer, à l'aide du miroir que son biographe nous tend, sous quel aspect, jeune

(1) La première fois qu'il s'était présenté chez mes parents, avec sa tête toute rasée, son menton imberbe, ses yeux caves, ses sourcils épais et redressés, ses pommettes mongoliques et son nez camus, ma mère surprise avait poussé comme un cri d'effroi. — « Mon Dieu, me dit-elle, après qu'il fut parti, ton ami m'a fait l'effet d'un orang-outang échappé du Jardin des Plantes ! » — (Lepelletier, *op. cit.*, p. 88).

homme, il se faisait voir !.. — *Se faisait voir*, ç'eût encore été peu de chose, puisque l'amour est aveugle... quelquefois. et ce fut le cas pour l'infortunée Mathilde ; mais, ce qui est plus grave, *se voyait* lui-même : et nous devons sans doute à cette conscience la pièce intitulée *Grotesques* aux *Poèmes Saturniens*.

Les enfants leur tirent la langue
Et les filles se moquent d'eux.

et, en tous cas, la navrante confidence de *Sagesse* :

A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuse flamme
M'a fait trouver belles les femmes
Elles ne m'ont pas trouvé beau...

Mixture de platonicien de cours d'amour et de ces roués adoniques

Les Richelieu, les Caussade
Et les chevaliers Faublas,

qu'il a évoqués avec une tendresse envieuse dans ses *Poèmes Saturniens* ; fait pour passer sans longue transition du respect au désir, de l'adoration blanche au rut, Verlaine a été détourné de la norme par son désavan-

tage physique. Il fallait un exutoire à ce trop plein sentimental et sensuel, et voilà pourquoi le plus fervent des adorateurs de la femme s'est vu entraîné, par l'ardeur même de sa foi, vers une divinité négatrice de son Dieu !

On sait quelles vieilles beaulmières, à la fin de sa vie, ramenèrent l'hérétique dans le droit chemin. *Chair*, *Liturgies Intimes*, *Odes en son honneur* : ces cantiques indigents de forme mais que nourrit un feu violent, montrent jusqu'à quel point, chez cette victime de l'amour, l'amant a survécu au poète. Ainsi s'agitent les tronçons du serpent coupé. Fourni en grives (pauvres grives grivelées !) notre chasseur n'eut pas poursuivi les merles dont *Hombres* récitent les chansons. Sans elles, ce n'est pas à Corinthe — hélas ! une Corinthe où tout le monde, *omnibus licet,* peut aller — mais à Sodome qu'il aurait fini...

Il aurait fini dans la cité saturnienne qu'appelle le dernier poème des *Fêtes Galantes* et qu'un vers d'*Amour* — cherchez-le — autorise à croire qu'il fréquentait, à l'époque où,

En robe grise et verte avec des ruches,

la Béatrice de la *Bonne Chanson* vint le transporter dans un paradis vite perdu...

II

La thèse du défenseur de Rimbaud ne s'embarrasse pas de la lourde charge sous laquelle l'autre avocat reste écrasé. Il soutient la pureté des relations des deux amis, mais n'affirme pas tout à fait que le mérite en revienne à tous deux... Pour lui, au contraire, « dès février 1872, l'enfant crut s'apercevoir du caractère équivoque pris peu à peu par l'amitié de Verlaine éloigné du lit conjugal (1) » — et ce soupçon le détermina à regagner pour un temps le domicile maternel. Ceci admis, M. Berrichon se garde bien de nous dire pourquoi, s'il avait de tels soupçons en février, Rimbaud, en juillet, ne craint pas de partir avec Verlaine. Mais il évoque les protestations des lettres de Londres ; traite de « méprise », dépassant « les intentions de l'auteur, l'équivoque... tapie dans *Lœti et errabundi* » ; ne souffle mot de *Ces passions..*; fait grand cas des rétractations positives et des rétractations possibles que

(1) Berrichon, *op. cit.*, p. 183.

l'œuvre verlainienne contient (1). Ainsi le

Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa,

d'un sonnet de *Parallèlement* intitulé *Explication* lui paraît d'une signification absolue. Et dans les fameux *Vers pour être calomnié*

Ce soir je m'étais penché sur ton sommeil
Tout ton corps dormait *chaste* sur l'humble lit...

il découvre de quoi laver « l'époux infernal » de toutes malignes et ordurières interprétations. Cette épithète « chaste », il la juge péremptoire, là et dans un autre sonnet écrit par Verlaine lorsqu'il apprend, en 1891, la mort de Rimbaud.

Toi mort, mort, mort...
Ah ! mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux...
...de mille feux brûlant vraiment
De bonne foi dans l'amour *chaste* aux fiers aveux.

Même commentaire de l'adverbe qu'il souligne, dans le sonnet *Explication*

Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami
. . . .
Mourir pour sa Patrie, ou pour son Dieu gaiement
Ou pour l'autre, en ses bras, et baisant *chastement*
La main qui ne trahit, la bouche qui ne ment !...

(1) Berrichon, p. 267 à 272.

Adjectifs, adverbe établissent avec la dernière évidence, selon lui, que, s'il n'a pas tenu au plus âgé des deux amis, que leur commerce restat innocent, ce soin a appartenu au plus jeune. C'est que la *chasteté* de son futur beau-frère est l'un des dogmes les plus assurés de l'évangile de notre auteur. Dans le commentaire que M. Berrichon donne du mot « chaste », on trouvera une bonne marque de... l'esprit de famille sous l'empire duquel le bouillant biographe de Rimbaud l'a imaginé, tendance responsable — le génie de M. Berrichon aidant —, des erreurs et des ridicules de forme et de fond qui, à côté de maintes remarques justes et profondes, chargent les deux livres qu'il lui consacra (1). Or l'auteur de ces ouvrages n'a connu ni même vu son héros. A l'image qu'il s'en fait, Isabelle Rimbaud, sa femme, a fortement collaboré. Elle avait treize ans en 1873, époque à partir de laquelle Arthur, quasi absent depuis

(1) Responsable aussi des injures et des menaces dont furent victimes : Remy de Gourmond, Ch. Maurras, Izambard, Ernest Raynaud, etc., et moi-même, tous ceux qui ne parlaient pas de Rimbaud dans le sens qu'il édictait. — V. dans un des numéros du *Mercure de France* de mars (ou avril) 1914 la colère où le jeta la deuxième partie de ce livre.

trois ans du foyer familial, n'a fait au foyer familial que des apparitions rares, brèves, et peu communicatives. Elle l'a vu mourir et nous a laissé de sa mort un récit poignant qu'on trouvera dans ses *Reliques* ; mais elle l'a à peine vu vivre, et, quand il mourut, de son propre aveu, elle « ignorait tout des œuvres littéraires de son frère ». Les conditions de son existence, les habitudes de sa vie la mettaient à cent lieues, je ne dis pas de comprendre mais même de concevoir un tempérament et des aventures et des écrits comme ceux-là. Et si sa réalité la fermait entièrement à la réalité de ce frère, de même pour leur spiritualité, pour leur mysticisme à chacun. — *Mon frère Arthur, Rimbaud catholique* (1), ces deux des chapitres qui composent le volume susdit, publié au lendemain de la mort récente de Mme Berrichon, donnent une vive repré-

(1) Ce chapitre-ci est une manière de protestation à la deuxième partie du présent livre publiée dans le *Mercure de France* du 1er mars 1914. Mme Isabelle Rimbaud l'avait d'abord intitulé, en le donnant au *Mercure*, *Rimbaud mystique*. L'épithète « mystique » ne lui a paru suffisante, pour marquer son désaccord avec mon sentiment et l'épithète *catholique*, lorsqu'elle a établi son volume, l'a remplacée.

sentation de cette fort respectable et curieuse créature ; mais il ne serait pas plus sage de demander à Isabelle Rimbaud l'image du vrai Rimbaud qu'à Catherine de Sienne ou Sainte Thérèse celle du véritable Jésus... Quant à notre biographe, il est complètement étranger à la famille de Rimbaud jusqu'à son mariage, postérieur à la mort de celui-ci. Et il ne possède sur lui aucun renseignement familial important que MM. Bourguignon et Houin n'aient recueilli avant son mariage, aucun document important qui ne leur ait été présenté. Son analyse psychologique est sans autre base documentaire (en dehors de ce que nous connaissons par Verlaine, par MM. Izambard, Delahaye, Bourguignon et Houin) que l'œuvre du poète, interprétée avec le parti-pris d'un parent et d'un admirateur également fanatiques. Ses affirmations, là, et là surtout, sont des hypothèses : hypothèses qui ont, certes, droit d'être soutenues — mais à condition que le lecteur n'ignore pas qu'elles ne s'appuient sur rien, en dehors des textes d'où l'historien les induit, textes qui sont à notre disposition, et inductions que nous avons tous moyens d'apprécier.

Tissu d'hypothèses, donc, autour de la ré-

ponse de Rimbaud à l'*unique* question que le juge d'instruction de Bruxelles lui posa sur ses relations avec Verlaine après les coups de revolver du 10 juillet 1873. Mais hypothèses maladroites ; car la réponse de Rimbaud, qu'elle soit véridique ou pas, se suffit à elle-même et toute amplification ne peut qu'en diminuer la force, force qu'elle tire de sa brièveté.

D. — Connaissez-vous le motif des dissentiments de Verlaine et de sa femme ?

R. — Verlaine ne voulait pas que sa femme continuat d'habiter chez son père.

D. — *N'invoque-t-elle pas aussi, comme grief, votre intimité avec Verlaine ?*

R. — Oui, elle nous accuse même de relations immorales. Mais je ne veux pas me donner la peine de démentir de pareilles calomnies (1).

Ainsi termine la déposition de Rimbaud en date du 12 juillet, laquelle débute par un récit circonstancié de la tentative de meurtre. Réponse nette, réponse inattaquable en soi,

(1) Cette déposition en date du 12 Juillet, et la seconde, en date du 18 juillet sont données par M. Lepelletier, p. 343 et s. qui donne également le texte de l'arrêt de la Cour confirmant le jugement prononcé le 8 août, contre Verlaine. M. Berrichon donne aussi ces documents.

et qui s'imposerait à l'analyste si elle constituait le seul ou le principal élément qui lui soit fourni. Réponse qui n'encourt qu'une objection, et du genre de celle qui doit être faite aux protestations de Verlaine, correspondant de Lepelletier : à savoir l'intérêt considérable qu'a Rimbaud, le cas échéant, à ne point être véridique. Mais les inventions de l'avocat, ici, ne sont pas seulement maladroites, elles vont contre les faits. Nous avons, en effet, le texte des deux seules dépositions (12 et 18 juillet) de Rimbaud et j'ai donné tout à l'heure la seule partie de ce témoignage qui touche au problème. En lisant ces pièces du dossier, on jugera que les phrases dont M. Berrichon les enveloppe font moins honneur à son jugement qu'à son imagination.

— ... « C'est que les forces séraphiques de sa patience ne doivent pas triompher encore dans la bataille engagée contre les forces sataniques de son impétuosité. Il le sent, de reste, quand le juge d'instruction lui posant des questions insidieuses, il se laisse aller aux violences de son irrépressible emportement.

Car les interrogatoires de Rimbaud n'offrirent pas en leur aspect réel, le calme présenté par les procès-verbaux. Le jeune homme opposa aux investi-

gations judiciaires traquant Verlaine dans le secret de sa vie privée la protestation véhémente d'un frère défendant son frère contre la salissure sinon souhaitée, sinon voulue par leurs ennemis communs, du moins imbécilement crue, du moins malignement supposée par eux. En même temps que la répulsion et la colère éprouvées devant cette curiosité trop zélée de magistrats, voulant absolument découvrir de l'immoralité dans ce qui était absolument un paradoxe d'amitié chez deux grands poètes, il lui montait du cœur à la gorge un immense dégoût, un mépris définitif à l'endroit des initiateurs, des propagateurs de la calomnie, ceux qu'il appelle désormais « les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes » de l'enfer parisien (1)... »

(1) Berrichon, p. 266. — Les mots mis entre guillemets aux deux dernières lignes sont tirés par notre auteur d'une *Saison en Enfer*. Ils n'ont aucunement la destination qu'il leur prête.

III

Mais qui n'est pas disposé à croire Rimbaud sur parole, puisera dans son œuvre, (indépendamment des passages précités d'*Une Saison en Enfer*) quelques arguments...

Il y règne un violent mépris de la femme, une agressive misogynie. L'antiféminisme de cet enfant lui constitue, parmi ses autres originalités, une originalité flagrante. Avec un peu de subtilité, il n'est guère de pages où on ne le lirait pas.

Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien
Par la Nature, heureux comme avec une femme.

Ce cri final de *Sensation*, ce cri ne dirait rien isolé, mais rapproché, corroboré, il retient. Et l'on y trouve quelque chose qui n'est nulle part. Certes, les romantiques n'ont pas attendu Rimbaud pour demander à la grande consolatrice aide et secours :

Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime

Mais Rimbaud se montre plus exigeant que Rousseau, Chateaubriand, Lamartine.

Et l'idée que la Nature, au sein « de chair comme la femme », peut remplacer la femme sensuellement, cette idée folle l'a hanté. Idée ? — Non, ce serait trop absurde, mais sentiment, mais *sensation*. D'où, dans *Soleil et Chair*, un distique comme celui-ci :

Et quand on est couché sur la vallée on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang,

sensation neuve dans l'anthologie et qui accuse, ainsi que je l'ai montré, le caractère vivant de son panthéisme. Mais cette attribution à la Nature de la physiologie, de la sexualité féminines se trouve quasi littérale dans *Aube*, l'un des plus étonnants spectacles auxquels l'imagination et la sensibilité de Rimbaud convient.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes ; et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée en

agitant les bras. Par la plaine où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes ; et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

Pour trouver une analogie, il faut recourir au *Centaure* si imprévu, n'est-ce pas ? magnifique pierre de paganisme jetée dans la mare judéo-chrétienne. Mais *Aube* se distingue par sa tendance directe ; et tandis que Maurice de Guérin, ardent mais discret, use d'un intermédiaire entre la Nature et lui, Rimbaud, si on me permet de le dire, viole lui-même. *Le Centaure*, au demeurant, reste de la mythologie, du passé ; *Aube* est taillée en pleine vie : réelle aventure, aventure quotidienne du sauvage demi-dieu dont *Tête de Faune* nous peint le rut et le rire,

Dans la forêt, écrin vert tâché d'or,

et que fixe, au cours d'un éclair de repos, *Antique*, cette photographie instantanée.

Gracieux fils de Pan ! Autour de ton front couronné de fleurettes et de baies, tes yeux, des boules

précieuses, remuent. Tâchées de lie brune tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds. Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. Promène-toi, la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche...

Cependant dédain appelle dégoût chez un orgueilleux de cette trempe ; et voici l'enfant qui couvre d'opprobre l'idole inutile. Jailli immédiatement après *Sensation* et *Soleil et Chair*, le sonnet *Vénus Anadyomène* éclaire la mentalité de Rimbaud, obscurcie pour nos yeux par un mysticisme qui n'est pas de notre religion. S'il s'agissait de rechercher parmi les blasphèmes à l'adresse de la femme le plus sanglant, ce sonnet, dont le titre seul bat le record de la cruauté, trouverait peu de rivaux :

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns, fortement pommadés,
D'une vieille baignoire émerge lente et bête,
Montrant des déficits assez mal ravaudés.

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent, le dos court...

Continuez. Penchez-vous, si vous avez l'estomac solide, sur

Cès singularités qu'il faut voir à la loupe...

Un Abel Faivre, ai-je dit ? Oui, et qui illustrerait congrument le fronton de ce Musée Dupuytren qu'est une moitié de l'œuvre du maître dessinateur. Mais n'exagérons pas le dessin caricatural de Rimbaud, ou, alors, rappelons que la caricature à ce point implique beaucoup de sérieux et que, si Rimbaud ricane souvent, il ne rit guère. Or Abel Faivre est aisément explicable. En bafouant la décrépitude de la femme, il honore sa jeunesse, sa splendeur. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'opposer aux vieillardes que martyrise son crayon les jeunesses qui jaillissent, saines, éclatantes, de sa palette charnelle. Cet antiféminisme au vitriol, c'est le revers de son féminisme, féminisme d'anatomiste, de zoologiste pour qui la femme n'est qu'un agrégat moléculaire comme la fleur, comme le fruit, merveilleux à son aurore, à son midi et répugnant à son déclin.

L'antiféminisme de Rimbaud tel que *Vénus Anadyomène* le professe ne dégage pas une morale aussi simple, aussi saine dans sa crudité. Ce n'est pas la femme en décrépitude qu'il flagelle, c'est la Femme. Sa Vénus n'est pas vieille ; et, semble-t-il, pour écarter de

nous cette idée il lui donne des cheveux qui ne sont pas blancs. *Mes Petites Amoureuses* font bien voir que la jeunesse ne le rend pas plus indulgent que la vieillesse l'aurait rendu plus féroce.

> O mes petites amoureuses,
> Que je vous hais !
> Plaquez de touffes douloureuses
> Vos têtons laids !...

C'est qu'il cherche avant tout à mépriser, à nier l'idéalité féminine. Ce n'est point concurremment avec l'Horace de l'ode 13, livre IV, qu'il combat, mais contre Dante et Pétrarque. Son œuvre est méphitique au sentiment qui crée les Béatrice et les Laure. Et les quelques créatures aimables qu'il a chantées : la tentante *Nina* que « le Bureau » retient, ou les servantes du *Cabaret Vert* et de la *Maline*, sont moins des femmes que des femelles, chairs flamandes plus voisines de Jordaens que de Rubens. Or ce monstre de cérébralité éprouve un besoin égal à celui de Dante ou de Pétrarque d'idéaliser l'Amour, d'y introduire de la métaphysique, de faire de l'infini et de l'absolu les qualités essentielles du Dieu. Et il traite la femme, vieille ou jeune, belle ou laide, avec tant de bruta-

lité parce qu'il poursuit le même but que les visionnaires italiens — lui le grand visionnaire, le VOYANT, — par un chemin à l'antipode du leur. Et tandis qu'ils ont dans la femme l'expression de leur absolu et de leur infini, il y trouve la négation de son idéal. Il a, vis-à-vis d'Eve, la prévention d'un anachorète. Il semble un peu, ce païen, le Paphnuce de *Thaïs*. Et même, un instant, il y ressemblera beaucoup. Au cours de sa crise d'apostolat social il verra dans la femme l'être de perdition que les pères de l'Eglise ont maudit et les prophètes bibliques. Et dans *Paris se repeuple*, empruntant aux Ezéchiel et aux Isaïe leurs anathèmes, il la rendra responsable de la défaite du parti dans les rangs duquel il s'est engagé. Il verra en elle le mauvais génie qui rend cette cité qu'il avait pensé, lui Rimbaud, régénérée par la Commune, « ulcère » encor plus « puant à la Nature verte » qu'avant la Commune.

Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches...
Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,
Le cri des maisons d'or vous réclame ! Volez,
Mangez !...
Avalez, pour la Reine aux fesses cascadantes !
. . . .
Société, tout est rétabli : les orgies
Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars.

Mais ce n'est pas un moraliste chrétien qui parle. Tout au contraire. Ce que Rimbaud reproche à la Femme, ce n'est pas de faire l'amour. C'est de faire de l'Amour une chose triste, laide, rabougrie, à l'image du « Dieu qui nous attelle à sa croix ». Il lui reproche d'avoir remplacé Eros par le Christ. Voilà l'idée mère des *Premières Communions,* poème qui ne peut être compris que si on le confronte avec *Soleil et Chair* et les *Sœurs de Charité,* entre lesquels, chronologiquement, il se place.

Cantique à la gloire des dieux de l'Olympe, *Soleil et Chair* proclame le retour au paganisme et magnifie

Chair, marbre, fleur, Vénus c'est en toi que je crois

l'être féminin : non pas tel qu'il est à cette heure où

La Femme ne sait pas même être courtisane !

mais tel qu'il redeviendra, maintenant que les temps sont révolus, l'être primitif créé par la Nature divinisant ainsi « l'argile » de l'homme.

Afin que l'homme put éclairer sa pauvre âme
Et monter lentement, dans un immense amour,
De la prison terrestre à la beauté du jour...

Et alors, voici le paradis perdu retrouvé. Surgie « splendide, radieuse au sein des grandes mers, » Vénus jettera dans un infini sourire l'Amour infini sur le monde, et sa soif d'amour apaisée,

Le monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser...

Un Rimbaud optimiste chante dans ces merveilleux alexandrins. *Les Premières Communions* entonnnent une autre antienne. Après l'épithalame, l'oraison funèbre. Ici la condamnation est définitive. La compagne de l'homme ne saurait guérir « du baiser putride de Jésus ».

J'étais bien jeune, et Christ a souillé mes haleines;
Il me bonda jusqu'à la gorge de dégoûts!

La violence de l'enfant se manifeste d'une brutalité révoltante, mais sous quels admirables verbe et métrique ! dans cette pièce où ses deux ennemis,la Femme et le Christianisme, les deux complices, serrés à la gorge par sa main crispée, sont choqués l'un contre l'autre, martelés l'une avec le corps de l'autre. Complices, non; Christ est l'auteur principal, Rimbaud ne s'y trompe point ; mais

sans la Femme, certes, le Nazaréen n'aurait pas vaincu et le Grand Pan ne serait pas mort. Victime, la Madeleine qui pleure au pied du gibet (les murs de la cellule où Rimbaud enferma son héroïne sont évidemment tapissés avec des « descentes de Croix », ou bien la petite communiante les aperçoit par la lucarne, dans cette cour prodigieusement peinte (1) ; victime soit :

Christ, o Christ, éternel voleur des énergies,
Dieu qui pour deux mille ans vouas à ta paleur,
Cloués au sol, de honte et de céphalagies,
Ou renversés, les fronts des Femmes de douleur.

Mais ce qui est grave, ce n'est point que la Femme souffre, c'est que l'Humanité soit frustrée d'Amour... La Femme n'est plus digne de servir le Dieu. Comment le pourrait-elle ? L'Amour exige l'absolu : le don de soi sans réserves, la liberté entière, non seu-

(1)
Elle passa sa nuit, Sainte dans les latrines
Vers la chandelle, aux trous du toit, coulait l'air blanc
Et quelque vigne folle aux noirceurs purpurines
En deça d'une cour voisine, s'écroulant.

La lucarne faisait un cœur de lueur vive
Dans les cours où les cieux bas plaquaient d'ors vermeils
Les vitres ; les pavés puants l'eau de lessive
Souffraient l'ombre des toits bordés de noirs sommeils.

lement du corps mais de l'âme, et la morale judéo-chrétienne y a introduit la notion de péché, génératrice de honte et de remords. Tout cela nous ne nous en rendons pas bien compte, mais le poète nous vient dessiller les yeux :

Hommes ! qui songez peu que la plus amoureuse
Est, dans sa conscience aux ignobles terreurs,
La plus prostituée et la plus douloureuse.
Et que tous nos élans vers vous sont des erreurs !

Dans les *Sœurs de Charité*, la douceur remplace la dureté. Le poète ne grince plus ; il sourirait presque. Il se montre bien ici, « l'enfant aux délicatesses mystérieuses » par lequel Verlaine fut envoûté ! Mais pour être calmement donnée, la leçon n'en sera que plus significative. Réjouissons-nous que ce poème, longtemps égaré, nous soit rendu : c'est un clair document psychologique en outre de sa beauté mystérieuse.

Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu,

« largement irrité », devant les laideurs de ce monde, croit trouver dans la Femme celle qui pansera la « blessure éternelle et profonde » de son cœur.

Mais ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,
Tu n'es jamais la Sœur de charité, jamais !
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,
Ni doigt légers, ni seins splendidement formés.

Et si ton corps est impuissant à nous guérir malgré ses charmes, c'est la faute de ton esprit, créature inférieure qui ne subsistes spirituellement que parce que ta faiblesse mentale s'appuie sur notre robustesse.

Aveugle irréveillée aux immenses prunelles...
C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles,
Nous te berçons, charmante et grave Passion,

toi qui, loin de nous donner, — oh ! ce n'est point de ta faute — la tranquilité morale, de nous rendre meilleurs, c'est-à-dire plus forts et plus sains, verses en nos veines l'excès de ta misère et de ton mal,

Comme un excès de sang épanché tous les mois !

Et, sans doute, c'est nous qui sommes responsables de ce dont tu souffres, tu nous rends sous une autre forme nos brutalités de mâle ; mais raison de plus pour ne pas venir : ô haineuse, ô passive ! ô défaillante ! venir te demander l'Amour.

IV

Si *Soleil et Chair* est antérieur à l'arrivée de Rimbaud chez les Verlaine, les deux autres pièces que je viens d'analyser sont postérieures à ce déplorable évènement et elles en sont la conséquence. L'idée générale que celle à qui fut confié le culte de Dieu est incapable de remplir son rôle, tant à cause de sa faiblesse intellectuelle et morale que par la mauvaise éducation que le christianisme lui donna, l'enfant terrible l'applique en particulier à l'infortunée jeune femme dans le ménage de laquelle son destin d'apôtre l'a conduit. Et nous l'entendons ici développer au mari, dès les premières confidences qu'il en reçoit — ou qu'il lui tire, la métaphysique des *Premières Communions* et des *Sœurs de Charité* (1). Envoûté et sidéré par

(1) Nous l'entendons d'autant mieux, que la « Vierge folle » nous répète les propres paroles de l'Epoux infernal : — « Il dit, je n'aime pas les femmes : l'amour est à réinventer, on le sait. Elles ne peuvent plus que vouloir une position assurée. La position gagnée, cœur et beauté sont mis de côté : il ne reste que froid dédain, l'aliment du mariage, aujourd'hui ». — (*Une Saison*. Délires, I.)

le diabolique docteur, Verlaine se persuade aisément que les torts appartiennent à la malheureuse à qui son ivrognerie, sa brutalité (ainsi qu'il l'a reconnu), et vraisemblablement le vice étalé dans *Hombres,* ont déjà fait tant d'outrages ! « L'amour est à réinventer, on le sait » — déclare la « Vierge folle » de *Délires* I, en répétant les aphorismes enseignés par son « Epoux infernal ». Et le fait que Rimbaud s'est conçu, un temps, comme réinventeur de l'Amour, comme un Messie chargé d'apaiser la soif du monde, doit ici être rappellé.

« Le monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser »,... — cette folie religieuse est attestée par dix passages des *Illuminations* dont j'ai cité quelques-uns déjà.

« Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée », lisons-nous dans *Génie.* — « Ta tête se détourne : le nouvel amour, ta tête se retourne le nouvel amour ! » dit-il en glorifiant ce Messie dont il est le Saint-Jean-Baptiste annonciateur et les quatre évangélistes, dans la page intitulée *A une Raison* et où sa virtuosité d' « alchimiste du Verbe » se trouve ainsi exaltée : « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la

nouvelle harmonie. » — Voyez encore *Vies*. « Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé : un musicien même qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour ».

Et maintenant constatons que pour devenir le révolté intégral qu'il a voulu être il ne restait à l'enfant qu'un pas à franchir. Il ne lui restait qu'à se défaire de ce que le Verlaine de *Læti et Errabundi* appelle, parmi un contexte impressionnant, le « dernier des préjugés ». Même au cas où Rimbaud n'aurait pas été conduit vers Verlaine par le sentiment qui explique une forme d'amour sexuel que nous pouvons trouver, nous sexuels normaux, répugnante, mais dont l'existence et la fréquence ne sauraient être niées : même au cas où Rimbaud n'aurait point éprouvé pour Verlaine l'affection aberrante que Verlaine éprouvait pour lui, l'homosexualité lui offrait un moyen de mettre ses actes en accord avec ses théories. (1) Elle faisait le couronnement

(1) La dernière pièce, un sonnet, de *Hombres*, « en forme de parodie de la dernière pièce d'un volume d'Albert Mérat, intitulée *l'Idole*, où sont détaillées toutes les beautés d'une dame... », est indiquée comme appartenant pour les quatrains à Verlaine, pour les tercets à Rimbaud... Et la manière du génial rimeur s'y reconnaît.

de cet édifice à la construction duquel il s'est sacrifié si cruellement. Depuis Platon jusqu'à Oscar Wilde, la sodomie a toujours été chez ses représentants de l'élite plus une affaire de tête qu'une question de sens ; et la littérature et la métaphysique y entrent pour une part considérable. Ce que les uranistes ont toujours reproché à l'amour de la femme c'est de ne mettre en jeu que les forces charnelles, matérielles de notre être. C'est partant de ce point de vue que l'auteur des *Illuminations* et celui de *Parallèlement* peuvent, sans mauvaise foi, et même du ton le plus religieux, parler de leur *pur amour*. Et c'est là l'explication de ces épithètes et adjectif *chaste* et *chastement* où le bon Berrichon n'a vu que du feu.... c'est-à-dire où il n'a pas su voir de feu. L'affirmation de Verlaine :

Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

et le

Un fier départ à la recherche de l'Amour

s'expliquent ainsi, comme aussi les protestations londoniennes. Il ne s'agit que de s'entendre.

V

Avec tout cela, je ne considère pas Rimbaud comme un de ces invertis-type dont les manuels de pathologie érotique nous décrivent la mentalité ; un de ces malades communs, paraît-il, chez les citoyens de Sodome, à qui l'idée de l'amour normal inspire une nausée semblable à celle que l'autre amour nous inspire à vous et à moi. Comme Verlaine, et même à un degré beaucoup plus fort que Verlaine, Rimbaud n'a dû être qu'un dévoyé accidentel. Et les raisons qui l'ont déterminé sont, bien que beaucoup plus compliquées, plus métaphysiques que celles qui ont conduit Verlaine, sont du même ordre, en définitive, que les raisons de Verlaine. Son attitude devant la femme est celle du renard devant les raisins. Le mépris, le dégoût, la haine qu'il lui porte est la rebellion de son prodigieux orgueil mortifié. *Soleil et Chair* affirme une sensualité normale. Le « heureux comme avec une femme », de *Sensation* également. Dans *Ce qui retient Nina*, dans *Comédie en trois baisers* :

Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée

dans *Roman*, Rimbaud est un candidat orthodoxe à l'amour. — Idem, dans *A la Musique*. Mais ici (toutes ces pièces sont antérieures à ses seize ans),sa précocité est inquiétante d'ardeur faunesque. C'est qu'au point de vue sexuel, Rimbaud est aussi avancé qu'à l'intellectuel ; et ce gamin est un homme et un homme mûr. L'être que son biographe s'efforce de nous présenter comme un chaste s'est affirmé lui-même, au contraire, comme un très précoce luxurieux ; et il ne mentira pas en mettant la luxure parmi ses « vices ». — « Magnifique la luxure ! » dira-t-il. Bien avant quinze ans il a été matériellement le lubrique promeneur d'*A la Musique* ; et, par l'imagination, « le faune affolé » de *Tête de Faune*, celui d'*Antique* avec l'âne claironnant et priapique dépeint dans *Bottom*. Un chaste de désir, allons donc ! La prétention est aussi singulière de faire un chaste de ce faune, que de faire de ce faune un chrétien. Mais un insatisfait, un chaste par force, ah ! oui, et, avec ce correctif, je suis de l'avis de son beau-frère lorsqu'il s'écrie : « Tout

autre qu'un chaste aurait-il pu produire les *Illuminations !* » Non, et il faut un chaste, ainsi entendu, pour avoir écrit aussi les *Déserts de l'Amour* : « Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune homme... N'ayant pas aimé de femmes, — quoique plein de sang ! — il eût son âme et son cœur, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes », dit l'avertissement de l'ouvrage, en nous annonçant les rêves par lesquels l'imagination du héros remplaça les réalités. Nous ne possédons que quelques pages de ces *Déserts de l'Amour* ; nous ne connaissons que deux de ces rêves, ils permettent de mesurer la puissance de ce que l'auteur des *Illuminations* appellera sa « dynamique amoureuse ».

En réalité, l'œuvre si violente, et érotique d'un bout à l'autre, d'Arthur Rimbaud ressortit à une crise de puberté très violente. M. Berrichon l'a parfaitement senti ; et s'il erre, faussé par les préoccupations que nous savons, c'est en soutenant que l'enfant a gardé longtemps sa pesante virginité parce qu'il la jugeait agréable à Dieu. Que ce dieu s'appellat Christ, — comme l'auteur des *Reliques* en est convaincu —, ou que nous le nommions l'Amour avec la plus mystique des majuscu-

les, je ne pense pas que la virginité de l'auteur de *Mes petites Amoureuses* ait été d'ordre mystique. Cette réserve faite, la glose de M. Berrichon touchant *Bottom* ne me paraît pas inadmissible. Elle me paraît admissible en tant qu'elle établirait que, lorsqu'il a suivi Verlaine en Belgique et en Angleterre, l'enfant ne connaissait la Femme que par son imagination douloureusement insatisfaite. Et je me trouve en complet désaccord avec M. Delahaye lorsque celui-ci écrit :

« Il aima tout de suite, dès la puberté, avec l'ardeur, la candeur d'un enfant et la hardiesse d'un homme. De ses « petites amoureuses » qu'il suivait « à la musique » ou ailleurs, à qui il envoyait des lettres enflammées... il en est une qui resta, s'attacha à lui, quitta pour le suivre famille et foyer, une qui fut « le compagnon d'enfer ». Lors du second voyage à Paris, en février 1871, elle avait voulu l'accompagner malgré lui-même. Sans asile, la première nuit ils dormirent sur un banc du boulevard. Au matin il exigea qu'elle partit, qu'elle prit les quelques sous qu'ils possédaient à eux deux pour aller à la gare du Nord : elle serait recueillie, espéraient-ils, par des parents qu'elle avait dans une petite ville des environs de Paris. L'amante obéit, du moins en apparence. Mais ce n'était pas sûr qu'elle l'eût fait ; il craignait de l'avoir vue dans la foule, le suivre en se cachant. Une inquiétude lui en restait, déchirante, au moment où il racontait cela, quelques mois après. Se sont-ils retrouvés depuis ? On doit le

supposer et que la séparation n'eut lieu que plus tard. C'est elle qui avait ces yeux violets chantés par le sonnet des *Voyelles*. Rimbaud ne voulut jamais revenir sur cette confidence (1)... »

Cette aventure, dont M. Delahaye appuie la réalité sur une unique confidence et faite à lui seul, il faut la regarder ni plus ni moins comme une histoire contée par un collégien de seize ans à un collégien un peu plus jeune. C'est un des rèves que les *Déserts de l'Amour* avaient projet d'enregistrer. En y ajoutant foi, quarante ans plus tard, M. Delahaye m'apparaît, lui qui repousse non moins fort que les deux autres biographes les accusations de sodomie rimbaud-verlainiennes, m'apparaît préoccupé de dégager Rimbaud des conséquences qu'aura le chapitre de *Délires* si on y prend « la Vierge folle » pour représenter Verlaine et Rimbaud « l'Epoux infernal ». Mais la preuve que ces expressions leur sont applicables est surabondamment démontrée. On la doit à M. Berrichon lui-mème ; et il suffit de lire *Une Saison en Enfer* pour la juger indiscutable. Cependant mème si elle ne l'était pas, la pieuse malice qu'on vient de lire est par trop cousue de fil blanc.

(1) Delahaye, *Rimbaud*, p. 130.

CINQUIÈME PARTIE

I

Vagabonds répond, en ce qui concerne Rimbaud, à *Délires I* pour ce qui est de Verlaine. Succinte quand l'autre s'étale, parce qu'il y a dans l'un un stoïque et dans l'autre un faible, c'est aussi la « confession d'un compagnon d'enfer ». Elle rend compte des sentiments qui, en décembre 1872, déterminent son départ de Londres au terrible adolescent. Entre le bagne de la maison maternelle et l'enfer que le « drôle de ménage ! » constitue, le damné aime mieux le bagne. Sans doute le verrons-nous revenir deux fois. Mais, la première ne compte pas : courte visite motivée par un télégramme de Verlaine qui, tombé malade et se croyant gravement atteint, l'a supplié de venir. L'abandonné a télégraphié aussi à sa mère : Rimbaud la trouve à son chevet et repart bientôt. Et s'il consent à le suivre à Londres, en mai, après leur rendez-vous à Bouillon, conté par tous les biographes

(Verlaine était alors en convalescence chez des parents, à Jehenville), nous verrons pour quoi. Lisons l'illumination susdite d'abord :

Pitoyable frère ! Que d'atroces veillées je lui dus ! « Je ne me saisissais pas fervemment de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute, nous retournerions en exil, en esclavage. » Il me supposait un guignon et une innocence très bizarres et il ajoutait des raisons inquiétantes.

Je répondais en ricanant à ce satanique docteur et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne.

Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une paillasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés — tel qu'il se rêvait ! et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot...

C'est l'épilogue, ce *Vagabonds*, du triste roman dont *Départ* sonna la joyeuse fanfare. Il traduit chez l'enfant un double dégoût. — « La bouche pourrie, les yeux arrachés... » Voilà Verlaine, de plus en plus ancré dans l'ivresse au moment où Rimbaud s'apprête à retrouver son enfance « sobre surnaturellement » ; à devenir le buveur d'eau de son âge mûr. Volontaire chez lui, expérimentale, l'ivresse a glissé sur sa carapace, tandis que

d'hérédité alcoolique, l'auteur des *Poèmes Saturniens* en est gangrené. L'alcool, moyen littéraire, perd du terrain chez le théoricien de la théorie du Voyant, à mesure que disparaît sa... soif d'écrire. Or nous avons vu que cette soif n'est pas loin de s'éteindre au moment de la première arrivée à Londres : que Rimbaud londonien a cessé, très probablement, de versifier et que la plupart de ses illuminations doivent, alors, être écrites. Antérieures au départ pour la Belgique, *Comédie de la Soif* peut être considérée comme un adieu à l'ivresse, comme une chanson bachique à rebours.

> Non, plus ces boissons pures...
> . . . .
> Plus ces paysages,

répond le poète à l'invitation de ses amis : plus de ces paysages que « l'Absinthe aux vers piliers » et « le Bitter sauvage roulant du haut des monts », développent.

> Plus ces paysages
> Qu'est l'ivresse, Amis ?
>
> J'aime autant, mieux même
> Pourrir dans l'étang
> Sous l'affreuse crême
> Près des bois flottants...

Ce poème date de mai. — « Je bois de l'eau toute la nuit », déclare la lettre de « juinphe ». Parti avec Verlaine en juillet, l'adolescent, devant l'exemple de son compagnon et pour la réussite de « l'entreprise » assumée, reprendra volontiers une habitude qu'il avait mal fini de perdre : le fait est attesté non seulement par *Lœti et Errabundi* mais par *Délires I*. — « Les nuits souvent, ivre, il se poste dans les rues ou dans les maisons pour m'épouvanter mortellement », dit la Vierge folle. Cependant le voici guéri de l'ivresse, par le spectacle du sinistre ivrogne ; dégoûté... et inquiété. Que cette ivrognerie dont Verlaine a davantage nécessité à mesure que Rimbaud se détache de lui, à mesure qu'il paraît se saisir moins « fervemment de cette entreprise », ait été un grave motif des ruptures : la chose ressort, pour la rupture définitive, des déclarations du blessé au juge d'instruction. Et les agissements de Verlaine au cours de la journée fatale et des précédentes, renseignent sur la constance d'un état d'alcoolisme aigu que le blessé, sans la souligner, tient à dire. Mais au dégoût physique s'ajoute un dégoût moral encore plus fort : celui qu'inspire le *chagrin idiot* du « pauvre frère ».

Les regrets et les remords du malheureux, ses larmes, ses implorations de pardon à l'adresse de sa femme (1), les appels tour à tour furieux ou tendres de son érotisme exacerbé, quel effet doivent-ils produire sur le transcendant moraliste des *Sœurs de Charité* et le messianique apôtre de *Génie !* Et voilà donc ce qu'est, dans sa réalité grotesque, celui qu'il avait cru capable d'être libéré

(1) Dans *Les Marges*, février et avril 1919, j'ai sous le titre *Verlaine anglais* et *Exégèse verlainienne*, analysé la mentalité du poète, à cette minute du séjour à Londres et cité le poème suivant, quasi inédit à cette époque et qui ne me paraît pas avoir été recueilli depuis dans l'œuvre verlainienne, encore qu'il constitue l'un de ses chefs-d'œuvre.

London Bridge

Regarde ces flots noirs, ce grand fleuve de boue
Roulant tous les débris fangeux de la Cité :
Tu verras par moment briller une clarté,
Une paillette d'or où le soleil se joue.

Et si tu peux, regarde à présent dans mon cœur !
Peut-être y verras-tu quelque vague lumière ;
C'est comme un souvenir de sa beauté première,
Et c'est assez, vois-tu, pour le rendre meilleur.

Car l'espoir est pareil au soleil qui se joue ;
Tous deux ont le pouvoir de créer ces clartés :
Quelques rêves divins pour les cœurs dévastés
Et quelques reflets d'or pour les fleuves de boue !

de l'esclavage, celui avec la collaboration duquel il s'est flatté de réinventer l'Amour ! « J'avais, en effet... » terminera *Vagabonds*,

J'avais, en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil — et nous errions nourris du vin des Palermes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule.

Quand ils arrivent à Londres, cette recherche est bien près d'être abandonnée. Car Verlaine a suffisamment dévoilé son irrémédiable faiblesse. N'a-t-il pas suivi de Bruxelles jusqu'à la frontière française sa femme et sa belle-mère qui sont venues l'enlever (1) !

(1) M. Georges Maurevert, qui eut la bonne fortune de lire les mémoires (puissent-ils paraître bientôt !) de celle qui fut Mme Verlaine, nous a conté cette histoire : « Arrivés à la frontière tout le monde descendit. Après la visite de la douane, Verlaine disparut — raconte sa femme — et il nous fut impossible de le retrouver. Le train allait partir et nous dûmes nous décider à monter sans lui. Au moment où l'on fermait les portières nous l'aperçûmes enfin sur le quai. « Montez vite », lui cria ma mère. — « Non, je reste », répondit-il en enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur sa tête. Je ne l'ai jamais revu. »

En rentrant à Paris, Mme Verlaine fut atteinte d'une fièvre qui l'obligea à se mettre au lit. Quelques jours après on lui remettait cet inconcevable poulet, écrit par Verlaine en la quittant à la frontière :

« Misérable fée Carotte, princesse souris qu'attendent

Si le disciple s'est ressaisi, le maître n'a plus confiance, et chaque jour, le dégoût physique de son compagnon aidant, il se considèrera un peu plus dégagé de ses engagements téméraires. A son abandon il prélude par des absences fréquentes et prolongées. Souvent lorsque le « pitoyable frère » se réveille de sa lourde ivresse de la nuit, « l'enfant aux délicatesses mystérieuses » n'est plus là. L'une de ces absences, une pièce des *Romances sans paroles*, selon moi, l'évoque ; elle rend, idéalisée, l'angoisse de Verlaine, sa terreur d'un événement qui finira par se produire :

Je crains toujours, — ce qu'est d'attendre
Quelque fuite atroce de vous, (1)

les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout et vous avez peut-être tué le cœur de mon ami. Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi après cette trahison que vous m'avez fait faire. » — *L'Eclaireur de Nice*, 26-12-1913.

D'après ce récit la scène se placerait non en 1872 mais en 1873 ; il y a sans doute une erreur puisque dans une lettre datant du début du premier séjour à Londres, Verlaine indique à Lepelletier : « Je te raconterai un autre jour mon entrevue à Bruxelles avec ma femme. » — (Lepelletier, p. 283).

(1) *Spleen*. — Voir pour la curieuse élaboration psychologique des *Romances sans paroles*, notre étude *Exégèse Verlainienne*, signalée plus haut.

Rimbaud est-il donc déjà le pur profiteur que Lepelletier dénonce ? (1) Les auteurs d'une intéressante biographie verlainienne, combinant sa version et le témoignage du peintre Félix Régamey, nous montrent Verlaine, dès septembre, passant de longues heures désœuvré dans l'atelier du peintre, tandis que Rimbaud, « plus pratique, profitait de ce séjour en Angleterre où du reste il vivait aux crochets de son ami pour apprendre la langue, ébaucher quelques relations avec de gros commerçants de la Cité, se préparer à son futur métier d'explorateur. » (2) — Pour le premier séjour je ne crois pas qu'il en ait été ainsi ; mais pour le second c'est assez cela. Entre décembre 1872 et mai 1873, un changement radical s'opère chez Rimbaud et la minute psychologique que *Vagabonds* marque, à ce cadran accéléré, est déjà lointaine. Il ne s'agit plus de pérégriner en révolte criante contre les conventions sociales, à la conquête de l'Absolu. Il s'agit de vivre. Le Rimbaud positif que nous allons désormais connaître vient de naître. Sa « fièvre

(1) Lepelletier, passim et notamment p. 310.

(2) A. Séché et J. Bertaud, *Verlaine*, p. 87. V. Félix Régamey, *Verlaine dessinateur*.

philomathique » couve. Rimbaud est à Londres, cette fois, non pour réinventer « l'Amour »,mais pour apprendre l'anglais. Le bonheur,la consolation du « pauvre frère » l'intéressent peu. Verlaine, c'est de la littérature et quelques autres « folies » ; et la *Saison en Enfer,* renonciation expresse à la littérature, histoire posthume de toutes ces « folies », se trouve déjà non seulement entamée mais, à peu, très peu de chose près, écrite... Une lettre de Rimbaud à Delahaye, datée de mai, mais assez antérieure au 18 mai, le montre en pleine élaboration de son ouvrage, (1) et nous savons avec quelle vitesse l'enfant produit... S'il reste donc avec Verlaine de fin mai à

(1) Je travaille pourtant assez régulièrement ; je fais des petites histoires, en prose, titre général : Livre païen ou livre nègre... Mon sort dépend de ce livre... » (*Nouvelle Rev. Franç*. N° du 1er juillet 1914) Rappelons qu'*Une Saison* est datée « Avril-Août ».

Rimbaud, d'ailleurs, déclare à son correspondant qu'il n'a pas l'intention de se rendre au rendez-vous de Bouillon, que Verlaine (par l'intermédiaire de Delahaye) lui a donné. Le fait qu'il revient sur sa décision est une des raisons qui me font penser que, quand il suit Verlaine à Londres, fin mai, *une Saison en Enfer* est terminée, et qu'entre la fin juillet et le jour d'août où il livre le manuscrit à l'éditeur, il a dû se borner à revoir et recopier l'ouvrage.

juillet, c'est qu'il a besoin des subsides de Verlaine pour subsister. Et quand ce dernier, ayant percé ses intentions, qu'il ne dissimule guère d'ailleurs, le délaissera brusquement à Londres, en jurant qu'il va rejoindre sa femme, c'est pour tirer de quoi gagner Paris que Rimbaud — à qui d'ailleurs l'autre a laissé son adresse, le relancera à Bruxelles. Et les coups de revolver seront, dans une large mesure, la réponse à ses réclamations insolemment insistantes.

II

La froideur du ci-devant Epoux Infernal pour l'ex-Vierge folle se lit entre les lignes de ses dépositions. Elles sont telles que M. Berrichon a besoin de croire que le dossier ne nous donne pas « l'aspect réel ». (1) Certes les juges d'instruction ont bon dos, mais l'analyste de Rimbaud, s'il traite son sujet non pas en hagiographe, mais en critique, doit encore être doué du sens objectif. Et ne pas vouloir que son héros ait agi et réagi comme lui, l'analyste, aurait fait s'il eut été à sa place : « C'est un démon, vous savez, *ce n'est pas un homme.* » (2) Ce monstre d'intelligence rougirait de céder quoi que ce soit au sentiment... et il peut être tranquille. Lui dont la supériorité, à l'entendre, vient de ce qu'il n'a pas de cœur, c'est avec sa seule raison qu'il aime ou qu'il hait, admire ou méprise.

(1) Berrichon, p. 256.

(2) Ainsi la Vierge Folle résume son opinion sur l'Epoux Infernal dans *Délires I.* Les mots sont soulignés dans le texte. — Un démon, non mais bien un démoniaque.

Juge impitoyable pour lui-même, lui qui s'est maltraité physiquement et moralement jusqu'à l'extrême cruauté, il n'a que faire, ce Saint-Just sublimisé, d'être pitoyable pour les autres...— Et dans l'espèce pour qui ? Pour un être dépourvu entièrement de la seule chose qui lui paraisse respectable : la force de caractère. Regardées sans parti-pris, les dites dépositions apparaîtront, il me semble, non seulement comme une traduction fidèle de la pensée de Rimbaud, mais comme l'expression littérale. Le juge ne dicte pas, il laisse son greffier écrire à mesure que le témoin parle... Le récit du 12 juillet, clair, précis, plein de choses dans sa sécheresse, donne bien l'impression d'être directement « du » Rimbaud. Quand, deux jours après le drame, le témoin dépose, il sait exactement ce qu'il va dire, il dit exactement ce qu'il veut ; et au surplus il n'était pas homme, cet enfant, c'est à-dire maintenant cet adolescent, à signer une déclaration qui ne fut pas tout à fait la sienne. Mêmes caractères au retrait de plainte, datée du 19 juillet, qu'avant de quitter Bruxelles il remet au magistrat. Nul ressentiment mais une indifférence pire :

Je soussigné Arthur Rimbaud, 19 ans, homme de lettres, demeurant ordinairement à Charleville (Ardennes françaises) déclare pour rendre hommage à la vérité que le jeudi 10 courant, vers deux heures, au moment où M. Paul Verlaine, dans la chambre de sa mère, a tiré sur moi un coup de révolver qui m'a blessé légèrement au poignet gauche, M. Verlaine était dans un tel état d'ivresse qu'il n'avait point conscience de son action...

Est-il exact que la condamnation de Verlaine l'ai laissé « stupéfait, terrifié »? M. Delahaye le dit (1) ; mais j'aurais besoin de précisions pour le croire, et les amplifications du beau-frère n'en tiennent pas lieu (2). Aussi bien M. Delahaye n'est-il guère renseigné, puisqu'il indique que c'est seulement après la nouvelle de la condamnation que Rimbaud apprit « comme conséquence le procès en séparation de corps qui allait dissoudre le mariage de son ami. » Quoi d'étonnant ! Il a vu Rimbaud pour l'avant-dernière fois en mai

(1) Delahaye, p. 125.

(2) « A Roche, lorsque le 20 juillet, vers midi, il entra dans la maison familiale, le bras en écharpe et la figure pleine de désespoir et de souffrance, on était à déjeuner... A peine entré, sans répondre aux paroles de bienvenue, il va s'effondrer sur une chaise. Une crise affreuse de sanglots le secoue. « O Verlaine, Verlaine, gémit-il seulement de temps à autre... etc.) — Berrichon, p. 298.

1873, quand Verlaine et lui se sont rencon trés à Bouillon, car il assistait à la rencontre. Il le verra une fois dernière en 1879, et ce ne sera certes pas pour l'interroger sur le drame de Bruxelles (1) ! Du drame, et de son regret quant au destin de Verlaine, la *Saison en Enfer* ne touche pas mot (2). Je n'en tire pas de conclusion ferme parce que, pour moi, la conception entière et même la majeure partie de l'exécution de l'ouvrage sont antérieures au drame, parce que l'ouvrage fixe un état psychologique auquel le drame est postérieur. — Cependant, puisque l'ouvrage a été terminé en août et que le drame est un dénouement tout à fait dans la note de la situation que *Délires I* expose, il était facile à Rimbaud d'y glisser quelque allusion au drame, d'y manifester quelque pitié envers la victime judiciaire de ce drame... « Jusqu'à son départ pour l'Angleterre, il resta en correspondance avec Verlaine qui lui envoya

(1) Delahaye, p. 136.

(2) A moins de considérer que quand, dans le chapitre intitulé *Eclair*, Rimbaud déclare : « Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante... » il fait allusion au court séjour que sa blessure l'obligea de faire à l'hôpital St-Jean. Berrichon indique que sa déposition du 12 juillet y fut reçue.

des vers faits en prison », ajoute M. Delahaye (1). — *Jusqu'à son départ*... ce ne serait pas longtemps, puisqu'il part pour l'Angleterre en novembre. Mais, s'il a écrit au prisonnier, où sont ses lettres ? Comment admettre que Verlaine les ait détruites ? Egarées, ne se fussent-elles pas retrouvées, comme tant d'autres l'ont été, et comme les huit dixièmes, en somme, de son œuvre ? L'exemplaire d'une *Saison*, qu'on dit qu'il envoya à Verlaine (2) porte-t-il une dédicace ? Laquelle ? Pourquoi Lepelletier, qui décrit en détail cet exemplaire (3) (à lui confié par le fils du poète), ne nous la donne-t-il pas ? Ce serait, pour cette période si importante de

(1) Delahaye, p. 125.

(2) « Ensuite, il se rendit à plusieurs reprises dans la capitale belge... pour sans doute y surveiller l'impression de son livre. C'est, croyons-nous, lors d'un de ces voyages qu'il fit porter à Verlaine, détenu aux Petits Carmes, l'exemplaire possédé actuellement par M. Louis Barthou.» (Berrichon, p. 294). — Y a-t-il une dédicace à cet exemplaire, ou quoi que ce soit qui indique comment Verlaine l'a obtenu ?

(3) Lepelletier, p. 264. — Comme tout le monde, le biographe de Verlaine pensait alors que l'édition d'*Une Saison* avait toute été détruite. « Il est presque introuvable, ce livre, il n'existe, assure-t-on, que trois exemplaires ayant échappé à l'auto-dafé de l'auteur. »

l'existence de Rimbaud, période sans documents ni témoignage, ce serait pour ce « tournant » décisif de son histoire, auquel, à notre connaissance, personne n'a assisté, un témoignage et document d'importance. Sans dédicace, où est la preuve que c'est bien de l'auteur que Verlaine tient l'exemplaire en question ? — « Aussitôt l'édition confectionnée, Rimbaud ne voulant pas apparemment qu'elle fut mise en vente, la rapporta tout entière à Roche. Quelques jours après, il fit parvenir à son ami J. L. Forain un lot de trois ou quatre exemplaires destinés — nous a écrit M. Jean Richepin —, à Ponchon, Forain, un autre, et lui, Richepin. Puis il partit pour Paris. C'était vers la fin d'octobre de cette année 1873 » (1). M. Berrichon nous dit ensuite que le 1er novembre, après une scène de café dont il sera question plus loin, il reprit « à grandes enjambées » le chemin des Ardennes. « Arrivé à Roche, il y jeta au feu le tas presque intact des exemplaires d'*Une Saison en Enfer*. Il brûla en même temps tout ce qui, de ses manuscrits antérieurs, se trouvait à la maison. » — Certes la destruction par

(1) Berrichon, op. cit. p. 294.

Rimbaud de toute son œuvre manuscrite et imprimée n'est que trop certaine ; mais la découverte, en 1913, dans le fonds de librairie de l'éditeur, de 400 et quelques exemplaires de la plaquette (1) montre avec quelle précaution le bloc anecdotique officiel, d'ailleurs bien mince, auquel l'anecdote de l'auto-dafé se rattache doit être accueilli. Quant à Verlaine, rien de surprenant qu'il ait écrit à Rimbaud, sitôt sa peine entamée et qu'il lui ait envoyé en vue « de le ramener au catholicisme » (2) quelques-uns de ses vers qui entreraient dans *Sagesse* et, notamment, le fameux cantique

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...

qu'Isabelle Rimbaud ramassera. Ramassera où ? Dans... les latrines. Destination symbolique, si le fait est véritable, quant à la date (3), des sentiments que Rimbaud nourrit

(1) V. dans la *Vie Intellectuelle* du 13 juin 1914 le récit de cette découverte faite par M. Louis Piérard.

(2) Delahaye, p. 174.

(3) « Tandis que Rimbaud remettait à Verlaine un exemplaire d'*Une Saison*, celui-ci répondait par le don de manuscrits poétiques... entre autres cet *O mon Dieu vous m'avez blessé d'amour* » qu'Isabelle Rimbaud, trompée par une analogie graphique, ne craignit pas, un

déjà pour la personne de Verlaine, et pour la poésie de Verlaine et pour sa propre poésie, et pour la littérature en soi, et pour tout ce qui lui rappelle les années maudites. Anecdote qui explique déjà le « absurde, ridicule, dégoûtant ! » auquel nous avons fait allusion ; sa furieuse colère à la nouvelle de la publication de son œuvre par Verlaine, etc. Anecdote que corrobore en son principe, un récit de M. Delahaye que je rappellerai plus loin... Anecdote surtout, — car voilà non plus des récits, mais des documents —, qu'illustrent ses lettres à Delahaye de février et octobre 1875, la première, de Stuttgard, la seconde

temps, de laisser attribuer à son frère. On doit, pour la justification de cette pieuse sœur, ajouter que jamais Arthur ne lui avait précisément révélé l'auteur de cet admirable poème, trouvé non signé dans les latrines ; et que, comme sa mère et comme d'autre part la famille Verlaine, elle vivait dans la conviction que jamais, depuis la tragédie de Bruxelles, les deux amis ne s'étaient rencontrés. — (Berrichon, *la Vie de Rimbaud*, p. 105).

J'ai entendu, au cours d'une de mes visites à Roche en 1910, Mme et M. Berrichon faire allusion à cette découverte ; mais la sœur de Rimbaud ne sut point me dire si la date en était bien 1873 ou 1875-76. Et je crois plutôt que le fait se place en 1875, après la visite de Verlaine à Stuttgard et le séjour de Rimbaud à la maison maternelle. — Je rappelle qu'en 1873 la sœur du poète avait treize ans.

de on ne sait d'où, et qui annonce l'arrivée imminente de Rimbaud à Charleville ;... mais nous ne sommes pas encore en 1875. Tient-on cependant à ce qu'il soit resté, après le drame, en relations épistolaires avec Verlaine ? Alors il faut expliquer pourquoi il a cessé ces relations en novembre. Pourquoi il a cessé de faire, à partir de novembre, ce qu'il aurait fait d'août à novembre. Et alors, l'idée que la conversion de Verlaine l'a tout à fait définitivement éloigné de Verlaine, est la seule hypothèse qui se présente... Ce n'est pas la goutte d'eau, cette conversion, qui fit déborder le vase, — car il a déjà débordé —, mais c'est ce qui communique au vase un débordement en suite duquel le vase ne saurait plus être rempli. L'œuvre entière de Rimbaud, *Une Saison en Enfer* comprise — oui ! comprise, tâchons de comprendre —, quel contre-pied, en effet, et combien violent ! d'une œuvre comme celle que le verlainien « O mon Dieu vous m'avez blessé d'amour... » annonce. L'œuvre entière de Rimbaud et les sentiments manifestés par lui postérieurement à son œuvre ! Car maintenant les deux lettres de 1875 sont à regarder. « Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un

chapelet aux pinces... Trois heures après on avait renié son Dieu et fait saigner les 98 plaies de N.-S. » explique la lettre de février. « Reçu le postcard et la lettre de V. il y a huit jours. Pour tout simplifier, j'ai dit à la Poste d'envoyer ses restantes chez moi (1)... Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola... » etc. *Le Loyola !* le mot est trois fois dans la lettre du 14 octobre.

Or, Verlaine est le seul poète vivant que Rimbaud ait eu en admiration depuis l'époque où il écrivait le *Bateau Ivre*... C'est-à-dire le seul poète qu'il n'ait pas tenu en parfait mépris. Ce qu'il pense de lui, maintenant, donne une idée de l'idée qu'il a de la littérature !

(1)... « Ses restantes... » dont probablement la copie du « O mon Dieu vous m'avez blessé d'amour ». — Ce que Rimbaud appelle les « grossièretés du Loyola » il y a tout lieu de penser que ce sont des poèmes de *Sagesse* ! ! L'histoire des latrines devient alors toute claire. (Les deux lettres en question ont été publiés dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er juillet 1914).

III

En traçant la dernière ligne d'*Une Saison en Enfer*, Rimbaud a brisé sa plume. Ses vers ou proses que nous connaissons sous le titre *Illuminations* sont tous antérieurs à avril-août 1873. Quand, dans la préface de la première édition de l'ouvrage (1886), Verlaine déclare : « Ce livre fut écrit de 1873 à 1875 parmi des voyages tant en Belgique qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne », Verlaine commet une grave erreur. Comment se fait-il qu'il la commette ?

D'abord parce que Verlaine, à partir de juillet 1873 ou, si l'on veut, de novembre, est resté très ignorant des faits et gestes de son ancien compagnon. Sorti de Mons, il a su par Delahaye la présence de Rimbaud à Stuttgard. Sa visite s'est-elle terminée conformément au récit que M. Berrichon dit qu'il lui a fait, à lui Berrichon (1) : à savoir par cette promenade en forêt au cours de laquelle Rimbaud, désireux de mettre fin aux pour-

(1) V. P. Berrichon : *Verlaine héroïque*, Revue Blanche du 15 février 1896.

suites de son ex-ami, l'aurait roué de coups et laissé sur place ? « Il est resté deux jours et demi fort raisonnable et sur ma remonstration s'en est retourné à Paris », écrit Rimbaud dans la lettre à Delahaye, de février. Que signifie ce mot *remonstration* ? Quoiqu'il en soit ils ne se reverront plus, et n'auront plus l'un de l'autre aucunes nouvelles. Jusqu'à la mort de Rimbaud, Verlaine saura tout juste qu'il est quelque part loin de « l'Europe aux anciens parapets ». — « Mort, fou ou roi d'une île déserte »,écrivait en 1889 le *bibliopole* Vanier (renseigné (?) évidemment par Verlaine), à un collégien de province de ma connaissance qui, emballé par la lecture des *Illuminations*, lui avait écrit pour demander des nouvelles de leur auteur.

Secondement, un homme comme Verlaine, qui n'a pas d'autre raison d'être que d'être un poète,ne peut pas s'imaginer que la littérature, chez un génie comme l'auteur du *Bateau Ivre*, se quitte d'une façon si brusque et si brutale.

Troisièmement (et, surtout, je crois) Verlaine répugne à établir un rapport de cause à effet entre le dénouement de leurs relations et cet exode de la littérature. Il aime mieux

penser que, deux ans après qu'il a, lui, Verlaine, cessé d'intervenir dans l'existence de cet enfant, celui-ci continue d'œuvrer, et que par conséquent, s'il cesse quelque jour d'écrire, Verlaine n'y est pour rien. Sa responsabilité éprouve le besoin d'être dégagée. D'où sa version, appuyée par l'hypothèse émise par M. Berrichon, que — le manuscrit des *Illuminations* ayant été retrouvé, en 1886, par le musicien Charles de Sivry, (1) frère utérin de l'épouse du poète —, ce manuscrit aurait été remis à Sivry, en 1875, à Stuttgard, par Rimbaud... Mais d'abord il n'y a pas de manuscrit des *Illuminations*. Les pages, publiées sous ce titre, titre inventé par Verlaine, sont un rassemblement de pages trouvées, les unes ici, les autres là, sans titre, sans classement, sans aucun ordre ni pagination. Ensuite l'hypothèse de la rencontre à Stuttgard, en 1875, de Sivry et de

(1) MM. Berrichon et Delahaye, dans leur édition de 1898, s'expriment ainsi : « Le manuscrit retrouvé en 1886 par M. Charles de Sivry fut, par Paul Verlaine, remis à *La Vogue* ». — Dans l'édition de 1913, je trouve indiqué, page 316 : « Ce manuscrit avait été remis par Charles de Sivry... à Louis le Cardonnel, qui, par l'intermédiaire de M. Louis Fiere, le fit tenir à Gustave Kahn, alors directeur de *La Vogue*. »

Rimbaud ne repose que sur la présence de Rimbaud à Stuttgard où il était percepteur, sur le fait qu'on donnait, en 1875, à Stuttgart, une saison wagnerienne et l'autre fait que Sivry était grand admirateur de Wagner. Car après ce que nous indiquerons plus loin, il ne faut plus songer à dire que c'est à cette « saison wagnerienne » que le musicien et l'ex-poète se sont rencontrés.

En attendant que l'histoire du pseudo manuscrit des *Illuminations* soit élucidée, mieux vaut penser que Sivry a trouvé les pages dépareillées qui le composent un peu partout : soit dans les papiers laissés par Verlaine à Londres, soit dans ceux laissés en Belgique lors de son arrestation, soit chez Mme Verlaine mère (avec qui nous savons que le beau-frère de Verlaine est resté en rapports pendant la détention du poète), soit chez l'épouse du poète, sœur de Sivry... Quoi qu'il en soit, l'erreur de Verlaine préfacier des *Illuminations*, déjà flairée par M. Delahaye, est aujourd'hui évidente. J'en ai fait la démonstration en indiquant d'abord que les dites « illuminations », sont l'application d'une théorie esthétique développée dans la très importante lettre du

15 mai 1871 et en rappellant la quasi instantanéité du génie rimbaudien. J'en ai fait la démonstration ensuite en... Mais depuis cent cinquante pages je n'ai rien dit qui ne tende à démontrer l'erreur de Verlaine, erreur qui fausse les données du problème et conduit à des solutions de contre sens. Car si Rimbaud a continué d'écrire après avoir publié *Une Saison en Enfer*, cet ouvrage devient incompréhensible. Or, éclairé par les faits, c'est-à-dire par la conduite de Rimbaud depuis le drame de Bruxelles jusqu'à sa mort, l'ouvrage est d'une clarté lumineuse en tant que renonciation non seulement à la littérature, mais aussi aux ambitions sociales, aux différents apostolats esthétiques, politiques ou moraux, pour l'expression desquels Rimbaud a consenti à œuvrer depuis le jour où il a écrit *le Bateau Ivre* jusqu'au jour où il a composé *Une Saison*. L'ouvrage est clair en tant que retour sur le passé en vue d'un avenir qui doit être aussi différent de ce passé que la nuit diffère du jour. L'ouvrage est clair en annonçant, dans son paragraphe final, la volonté ferme de l'ex-compagnon, de vivre désormais absolument seul en parfaite ignorance de tout ce qui n'est pas lui-même.

Que parlais-je de main amie : un bel avantage c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères et frapper de honte ces couples menteurs et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et dans un corps.*

C'est Rimbaud qui souligne, et l'âme et le corps dont s'agit, c'est lui-même, lui tout seul, alors qu'il avait cru sottement cet effrayant misantrophe pouvoir vivre à deux, faire partie d'un couple...

IV

Pour les hagiographes de Rimbaud (ils ne sont pas tous de sa famille), *Une Saison en Enfer* constitue une attestation exemplaire de mysticisme chrétien.— « C'est à Rimbaud que je dois humainement mon retour à la foi... Aucun livre ne m'a plus aidé que la *Saison en Enfer* dans cette terrible agonie qu'est la reconquête de la vérité perdue », avait écrit au beau-frère M. Paul Claudel. (1) Pour aider d'autres lecteurs à cette reconquête, M. Berrichon, fortifié par une préface du même Claudel, n'a pas craint, dans la singulière édition de 1913, contre laquelle je me suis déjà élevé, d'introduire, en manière de prologue à *Une Saison*, une page prétendument trouvée dans les brouillons dudit ouvrage. Dans cette « illumination », le poète évoque un paralytique qui, à la vue de Jésus, au lieu d'entrer

(1) Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud : Le poète* p. 291. « Il est selon l'expression de Paul Claudel « un esprit angéliquement éclairé d'en haut » ; il est selon la définition de Paul Valéry, « un fait, un acte pur de divination ». *Op. cit.*, p. 289.

dans la piscine où d'autres « infames infirmes » se baignent sans guérison, se leva « d'un pas singulièrement assuré » pour, à la vue des Damnés, « disparaître dans la ville ». Est-ce là la marque d'une conversion, pour le cas où le paralytique représenterait Rimbaud — et je crois qu'il représente Rimbaud ? Est-ce même la marque d'un désir de conversion ? N'est-ce pas plutôt un refus de céder au Christ, et n'est-ce pas l'éloignement qu'il professe pour la religion chrétienne qui donne à l'infirme la force de marcher et de courir loin du Christ lorsqu'il voit son ennemi apparaître ?

Christ, ô Christ éternel voleur des énergies.

Vraiment, mettre cette page en préface à *Une Saison*, c'est donner des armes pour se faire battre ! Mais la page n'a rien à faire dans *Une Saison* (1) : et pour nous en tenir à

(1) Il convient de ne pas se laisser impressionner par la première phrase du prétendu prologue : « Cette saison la piscine des cinq galeries était un point d'ennui. » Le mot *saison* est l'un des préférés de Rimbaud.— « Bien après les jours et les saisons et les êtres et les pays. » Lisons-nous dans (*Barbares*). V. aussi notamment, le

O saison, ô châteaux
Quelle âme est sans défauts

etc...

cet ouvrage, Rimbaud ne s'y montre pas plus chrétien et catholique qu'ailleurs. L'une des idées les plus nettes, ou si l'on veut les moins obscures que dégage la « prodigieuse autobiographie psychologique », c'est celle-ci : que le damné ne saurait sortir de l'enfer en changeant sa qualité de démon par celle d'ange, passer de la gehenne dans le paradis : « Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père ! » Cette phrase du chapitre *Mauvais Sang* résume l'ouvrage là-dessus.

Et non seulement Rimbaud n'accepte pas le remède chrétien qui lui est présenté, comme une carte forcée, au milieu de ses tourments, mais il le repousse avec violence. « Je reconnais là ma sale éducation d'enfance » ; et il maudit cette éducation chrétienne. « Je n'ai jamais été chrétien »,(1) proteste-t-il, et il se proclame païen et puis il s'irrite que ce christianisme, que sa nature n'est point faite pour assimiler, l'ait empoisonné pour toujours. Pourquoi le Christ ne l'aide-t-il pas en donnant à son âme « noblesse et liberté ? » « Hélas ! (ajoute-t-il immédiatement) l'Evangile a passé, l'Evangile, l'Evangile ». — Et

(1) *Mauvais Sang.*

le fait que le damné, dans sa cuve où *Nuit de l'Enfer*, le chapitre suivant de la terrible autobiographie, nous le montre plongé, le fait que Rimbaud, dans sa cuve bouillante, aspire « avec gourmandise » après Dieu, lui fait conclure qu'il est « de race inférieure ». Si cet être qui ne rêve que révolte ne peut pas, ainsi qu'il s'en plaint, *comprendre la révolte*, lisez s'il n'est qu'un révolté de pensée et non d'action, et ne sait pas mettre ses actes avec ses principes, c'est parce qu'il fut émasculé par la morale chrétienne. C'est elle qui a fait naître en lui la peur et quelle peur : la peur de la Justice (oui la crainte des gendarmes, quel comble !), la peur de la justice qui l'empêche d'exécuter, de commettre un crime. Et puis, c'est la morale chrétienne qui a fait naître en lui le remords de ses pensées, de ses désirs. Dans le chapitre *Nuit de l'Enfer* : « Je me crois en enfer, donc j'y suis », dit-il. « C'est l'exécution du catéchisme, je suis esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre. Pauvre innocent, *L'enfer ne peut attaquer les païens*. (1)

(1) C'est moi qui souligne ce membre de phrase très important. Tout ce passage est à rapprocher de ce pas-

Sans la morale chrétienne, Rimbaud est l'homme moderne, car sur ce point il généralise son cas, comme il a fait celui de sa « petite communiante, » — sans la morale chrétienne il vivrait heureux dans l'expansion mécanique de ses instincts primitifs, dans son « état primitif de fils du Soleil », cet état auquel Rimbaud avait promis au pitoyable frère évoqué dans *Vagabonds* qu'il saurait le rendre. Sans blasphème et sans invective mais non pas sans raillerie, l'auteur d'une *Saison en Enfer* renouvelle on le voit celui des *Premières Communions* et des *Pauvres à l'Eglise*. Et chacun de ses élancements vers Dieu est suivi de mots tels que ceux-ci : « Suis-je bète ! » ou « Horreur de ma bètise ! » et « Le Christ ? M. Prudhomme est né avec le Christ. »

Toute cette agitation extrèmement confuse, contradictoire, compliquée autour du christianisme, le ton apocalyptique que prend le poète ainsi que les allusions bibliques dont la *Saison en Enfer* est semée excusent, s'ils ne la justifient pas, l'interprétation de ses

sage de *Mauvais Sang* : « Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute... »

pieux biographes. Certes les « effluves mystiques » se dégagent en tourbillons de cette ésotérique prose et il n'est pas étonnant, — car rien n'est étonnant en ces matières —, qu'un lecteur qui abordera l'ouvrage en mystique n'y trouve son bien. Comme Rémy de Gourmont aimait à dire : on trouve tout ce qu'on veut. — Rimbaud en tous cas est un écrivain biblique dans le sens où sont bibliques l'antique Hugo et notre moderne M. Paul Claudel. Son œuvre sort d'entre les pages de la Bible et de cette Bible « à la tranche vert chou » dont les *Poètes de sept ans* parlent. L'*Ancien* et le *Nouveau Testament* ont été la seule lecture intellectuelle de son enfance. Lui qui, au milieu de sa rhétorique, se voyait interdire par sa mère *Notre-Dame de Paris*, n'avait que la Bible en dehors de la bibliothèque enfantine ou scolaire. Non seulement la Bible était à sa disposition, mais encore la lecture lui en était en quelque sorte imposée. Combien de fois l'a-t-il lue ? Combien de fois a-t-il satisfait sur le livre saint sa boulimie prodigieuse ! Et parce qu'il lui était imposé il a eu en haine le Dieu à la gloire duquel ce livre est écrit. La *Saison en Enfer*. le titre choisi, qui est un titre biblique,

devait donc être nourri d'idées et d'images prises dans la Bible. Mais on ne saurait raisonnablement y voir autre chose qu'un refus de Dieu. Refus d'autant plus significatif que l'offre a été plus nettement faite et qu'elle se présentait dans des circonstances extrêmement favorables, semble-t-il. — « Si Dieu m'accordait le calme céleste, aérien, la prière comme les anciens saints... Farce continuelle ! ! » Refus qui ne se produit pas tout de suite ; refus qui succède à des semblants, des velléités d'acceptations, mais en définitive, refus. Avec le dernier chapitre d'*Une Saison* intitulé *Adieu* la question est définitivement réglée. Et Rimbaud, placé pendant toute la vie qu'il va vivre dans une situation où les esprits tant soi peu chrétiens accepteraient avec joie de « quitter le monde », ne songera pas une seconde à se faire trappiste ou chartreux. Et les lettres qu'il adressera à sa pieuse famille durant son martyre de près de vingt ans ne renfermeront pas la moindre parcelle de religiosité. Supposez que nous ne sachions pas qu'il existe une religion dite religion chrétienne, qu'il existe contre les tourments de ce monde un secours dit religieux, que nous ne sachions pas que Dieu existe. Je

veux dire supposez que nous ne sachions pas qu'il y a des gens qui *savent* que Dieu existe, eh ! bien, à lire les lettres de Rimbaud, nous ne nous en douterions pas. Mystique, certes, peu d'esprits méritent ce titre autant que lui ; mais son mysticisme est le contraire de celui que lisent dans *Une Saison* et ailleurs ses hagiographes christianisés. Son mysticisme est celui que j'ai défini (autant que la chose se peut définir) et qui s'exprime notamment dans l'illumination *Génie*. Le seul Christ qui l'ait intéressé ce n'est pas Jésus mais le Christ que, lui-même, Rimbaud a rêvé d'être, dans sa recherche de l'absolu.

Or dans *Une Saison en Enfer*, l'enfant prend congé de ce personnage ; et, de même qu'il renonce à sa religion esthétique dont il fut le dieu, il renonce également à sa religion mystique dont il fut le dieu aussi. L'une et l'autre ont été également des « folies » , ce sont des « folies » aujourd'hui passées dont ce « sage » écrit l'histoire.

V

« A moi. L'histoire d'une de mes folies. »

Ainsi s'ouvre le chapitre *Délires II,* sous-titré *Alchimie du Verbe* qui succède à *Délires I,* consacré à la parabole de la Vierge folle et de l'Epoux infernal. C'était tout à l'heure *à lui*, c'est-à-dire à nous, signifie le poète ; maintenant *à moi,* tout seul. Après la confession d'un « compagnon d'enfer », écoutons celle d'un solitaire, d'enfer aussi. La folie que Rimbaud évoque, l'art poétique qu'il définit bat le record en effet de l'individualisme, de l'égoïsme esthétique et c'est celui des *Illuminations* (des proses, comme des vers bien que le poète ne donne point de citations de proses). Esthétique d'un romantisme absolu, s'il est vrai que romantisme et individualisme ne soient qu'une même chose.

Le poète va reprendre et développer la seconde phrase d'*Une Saison* : « Un soir j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. »

La Beauté ! — à savoir le principe exprimé dans les œuvres verbales ou plastiques

en qui le consentement universel voit les chefs-d'œuvre de l'Art... Il faut se souvenir de la « profession de foi littératuricide » reçue par M. Izambard au sortir de la rhétorique rimbaudienne : « Racine, peuh ! Victor-Hugo... pouah ! Homère ! Homère ? » Il faut se reporter à la lettre du 15 mai 1871 : « D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes.» Il faut retrouver les « Racine... le divin Sot », les « Hugo trop cabochard », les « Musset, quatorze fois exécrable », et tutti quanti. Se rappeler les mines dégoûtées de l'enfant quand, à son arrivée dans le cénacle verlainien, Verlaine, grand amateur de peinture, lui montra le Louvre

A moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie modernes.

Et qu'aimait-il à leur place ? A quoi rêvait-il ?

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans

de nos aieules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

Le renversement de valeurs (au sens nietschéen), Rimbaud l'opère sur la substance. La norme, détestée dans la littérature non moins que dans la morale, subit de ce terroriste, non pas un simple bouleversement mais un remplacement pur et simple. C'est la poursuite éperonnante de l'inconnu, le « bondissement par les choses inouïes et innommables » prêchées par la *théorie du Voyant*. « Qu'il crève dans son bondissement !.. » C'est le rappel, par un esthéticien redevenu de sang-froid, du système que proclame avec fureur la lettre du 15 mai 1871.

J'inventai la couleur des voyelles ! — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et avec des rythmes instinctifs, je me flattais d'inventer un verbe poétique, accessible, un jour ou l'autre à tous les sens.

« Je réservais la traduction » — ajoute-t-il

sur le ton doucement ironique qui convient à cette confession de désabusé. Et il continue : « Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »

Suivent deux exemples :

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère,
Entouré de tendres bois de noisetiers...

et

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore...

« La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe »...

Cela signifie qu'elle va se voir éliminée. L'hallucination remplace la perception. *Hallucination simple*, d'abord, comme il l'appelle :

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Et puis le système se perfectionne. Voici

l'*hallùcination des mots*. Entendons que les vocables seront pris les uns pour les autres, comme tout à l'heure les objets.

L'hallucinant s'hallucine. « Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit... » C'est la béatitude animale, « la félicité des bêtes », le nirvana au sein d'une tour d'ivoire qui flotte sur les nuages. La *Chanson de la plus haute tour* se placc ici

Qu'il vienne, qu'il vienne
Le temps dont on s'éprenne.

Qualis artifex ! Il est pareil au « moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache, et que dissout un rayon ! » A la pissot... Par cette image d'un ordre familier au rimeur d'*Oraison du Soir* et des *Accroupissements*, Rimbaud montre qu'il ironise à demi. Et c'est pour signifier que du long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens* (lettre du 15 mai) auquel il s'est soumis, fait partie la privation de nourriture que le poème que nous connaissons déjà sous le titre *Fêtes de la Faim*, arrive :

Si j'ai du goût, ce n'est guères
Que pour la terre et les pierres.
Je déjeune toujours d'air,
De roc, de charbons, de fer.

Mes faims, tournez. Paissez, faims,
Le pré des sons.
Attirez le gai venin
Des liserons.

Plus loin encore ! plus haut le bondissement. Que le *bonheur* soit plus complet ! que le *dérèglement* soit mieux raisonné encore !

Enfin, ô ! bonheur, ô ! raison, j'écartai du ciel l'azur, qui est du noir, et je vécus étincelle d'or de la lumière *nature*. De joie, je prenais une expression bouffonne et égarée au possible. »

Et, toujours ironique au milieu de sa gravité ; moitié se raillant, moitié s'admirant, grisé par sa divine musique, il cite une autre merveille ; un poème, la fluidité même, plus dépouillé, plus éthéré, plus essentiel que ses chansons précédentes :

Elle est retrouvée !
Quoi ? l'Eternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

Cependant à ce désordre esthétique qu'il dominait s'ajoute un désordre mental et physique qui le domine. La fièvre est de ce degré après lequel le pouls ne bat plus : « Ma santé fut menacée ; la terreur venait. Je tom-

bais dans des sommeils de plusieurs jours et levé je continuais les rêves les plus tristes. » C'est l'abêtissement et la mort. Il le savait bien :

Jamais l'espérance,
Pas d'orietur.
Science et patience,
Le supplice est sûr.

Sur le bord de l'abîme, à l'entrée de « la folie qu'on enferme », le voici qui se redresse. — Vous avez besoin de changer d'air, mon ami.

« Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés dans mon cerveau ». — Allons, un dernier refrain... Buvez un dernier verre d'alcool, le tout dernier (dit le médecin au malade), avant que je brise la bouteille ! Et l'ultime note du chant du cygne s'élève

O saisons, ô châteaux !
Quelle âme est sans défauts ?

Oui, voilà bien l'illumination-vers à placer à la fin du recueil : la dernière fusée du feu d'artifice. Avis à l'éditeur rimbaudien ne varietur.

VI

Cela s'est passé, termine la confession. « Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la Beauté. »

Doucement... Cela s'est passé, en effet, mais votre don poétique est passé avec cela... Que le sens critique vous demeure, la puissance créatrice est morte ! Il pourra y avoir en vous, un écrivain, une « main à plume », plus de main à lyre. Le dernier chapitre d'*Une Saison* va le constater. Cet *Adieu* est surtout un adieu à la poésie.

> J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh ! bien, je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Qualis artifex ! traduisions-nous tout à l'heure. Qualis artifex pereo ! maintenant. Et voici Rimbaud dans la situation où nous avons regardé, quand nous posions son problème, des poètes moins regrettables. Dans le

cas de ces poètes morts jeunes « à qui l'homme survit », pour employer l'expression du plus inconsolable d'entre eux. Et nous touchons maintenant les raisons esthétiques qui à côté des raisons morales, accidentelles, etc., font que Rimbaud n'a plus rien à dire. L'a-t-il lachée, ou fut-il laché par elle, demandions-nous ? C'est sa Muse qui l'a laché. Mais elle ne s'est pas enfuie ; elle est morte, cette prodigieuse créature, qui paraissait, comme nous disions, bâtie pour vivre cent ans. Rimbaud a fini par la tuer.

Il n'a pas suffi à cet enragé de brûler les étapes poétiques à une allure telle que les poètes les plus rapides, à côté de lui, paraissent lents. Il ne lui a pas suffi de se contenter d'un seul poème (le *Forgeron*), pour exprimer une matière qui a fourni des volumes à un Hugo ; sur laquelle *(Soleil et Chair)*, un André Chénier a trouvé quasi tout à se nourrir... Outre sa vitesse insensée il a constamment agi au rebours de ses qualités. Il a pris le contre-pied de ses dons.

Doué, comme complément de sa puissance lyrique, de la puissance dramatique ; admirablement bâti pour le récit, pour la description, il la délaisse, il le refuse. « Cher Satan,

vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives (dit le prologue d'*Une Saison*) je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné. » — Eh ! oui, c'est bien à l'absence de ces facultés là et de toutes celles dont il était abondant qu'il a su parvenir pour complaire à son démon...

Ce réaliste qui n'a peut-être pas de supérieur tâche à être un visionnaire. Alors que la « vision », au sens où il entend cette qualité, est la revanche des aveugles ou des myopes... alors que *rêver, c'est ne pas voir* ! Lui dont le regard absorbe tous les rayons et perçoit toutes les formes, il se contente de quoi : des yeux de l'imagination ! Il ne comprend pas que l'imagination humaine la plus ample, la plus variée — et la sienne, certes n'a de médiocrité ni en nombre ni en surface, — n'est encore qu'une parcelle infinitésimale de l'imagination de la Nature, de cette Nature qu'il adorait cependant, de toute son âme et presque (relisons *Sensation*) avec son corps même...

Pourquoi ne comprend-il pas, cet intelligent entre les intelligents ? Parce que son orgueil est aussi grand que son intelligence

et que l'on cesse d'être si intelligent dès que l'on est tant orgueilleux. Ce dont les autres ne sont pas capables, ce « trop cabochard » Hugo, lui-même, il en sera capable, lui, Arthur Rimbaud. Cela s'appelle la folie des grandeurs. Fait pour marcher droit et ferme, il s'efforce par *un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens,* il s'efforce à zigzaguer, à trébucher, à tomber. Lui si vigoureux, il emploie toute sa vigueur à s'affaiblir.

Toutes les ressources de la métrique sont à sa disposition. Il peut la plier à sa fantaisie, en tirer tous les effets, les discrets et les délicats, comme les simples et les rudes. Il peut parler éloquemment, il peut parler familièrement. Il préfère bégayer, anonner. Il préfère... écrire « des silences ».

Clair, il recherche les ténèbres. « J'écrivais des nuits ». Penseur, il aboutit à l'absence de pensée.

Audition colorée, instrumentation verbale, hallucination des mots, tous ces « trucs » dont vivent des artistes médiocres mais malins, ces procédés faciles qui permettent à un rimeur sans don de donner le change et de faire appeler fantaisie et hardiesse ce qui cache en réalité la platitude et la banalité,

Rimbaud les prend au sérieux. Il leur sacrifie tout son art. « Jadis si je me souviens bien ma vie était un festin (1)... » Ce festin il en fait une disette. Il est mort de faim. Il a traité sa muse comme il a traité sa vie quotidienne. Sur les bancs du Parnasse — ceux où sont assis ces « sot » Racine et ces Hugo « cabochard », — Rimbaud a recommencé l'héroïque sottise collégienne. Il a été, là aussi, le fort en thème qui, par « délicatesse », refuse de passer son baccalauréat...

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie !

En poésie, comme ailleurs, cet enfant — car il a agi en enfant ! — a été la victime de l'esprit de contradiction poussé à des limites monstrueuses. En tant que révolté Rimbaud est un monstre, un dément (2). Dans sa frénésie de liberté, dans son horreur malsaine de ce qu'il appelle l'esclavage, il a traité

(1) C'est la phrase de début d'*Une Saison*.

(2) De cette démence-là, il ne guérira jamais. V. ses *Lettres*. C'est évidemment l'effet de sa constitution physique, de l'agencement de ses nerfs ou de la composition de son sang.

les lois littéraires comme il a traité les lois sociales et les lois morales. Et c'est non seulement contre le despotisme des lois qu'il s'est révolté, mais contre son propre despotisme ou ce qui lui paraissait mériter ce nom : le despotisme de son intelligence, le despotisme de son bonheur, de son désir d'être heureux.

Eh ! bien, que son esthétique, fruit du mariage de la révolte avec l'orgueil ait été une folie, il a fini par le comprendre. « Folie », ce n'est pas nous qui appelons la chose ainsi, c'est lui-même. « Absurde, ridicule, dégoûtant ! » ce n'est pas nous qui traitons ainsi sa muse, c'est lui-même. En écrivant son « *Alchimie du Verbe* », en rappellant les différentes notes de son chant du cygne, il a songé à ses premiers poèmes, à ce qu'il écrivait avant de juger « amère » la Beauté que les autres trouvaient douce : et il s'est aperçu qu'il avait lâché la proie pour l'ombre. Cependant il était trop tard et, s'il a écrit *Une Saison en Enfer*, c'est parce qu'il n'était plus capable d'écrire.

Aventure sans analogie dans notre histoire littéraire, et probablement dans aucune littérature. On conçoit qu'un millionnaire se

ruine à force de gaspillage ou de mauvaises entreprises ; mais un milliardaire non. 10, 20 milliards... mais on n'a même pas le temps matériel de les dépenser, de les jeter par la fenêtre ! Eh ! bien, si ; avec de la persévérance, avec *science et patience*, quand on s'appelle Rimbaud, on y arrive. « Le supplice est sûr ». Vous le voyez bien !

SIXIÈME PARTIE

I

« Je sais aujourd'hui saluer la Beauté.» — L'homme qui parle ainsi peut bien n'être plus un homme de lettres, il reste un lettré. Un artiste non militant soit, mais un artiste ; un dilettante, tout au moins occasionnel. Tel est en effet le Rimbaud consécutif au drame de Bruxelles. Il n'écrira plus, mais il donne à imprimer un dernier livre. Deux mois après. le livre imprimé, pas de changement. Loin de désavouer son ouvrage (il avait le temps de la réflexion en deux mois), l'auteur en fait la manière de service-de-presse que nous savons par M. Jean Richepin. Qu'est-ce qui motivera l'autodafé ? Sa réception au Quartier Latin et la scène du café Tabourey ? C'est la version officielle (1). Elle n'est pas

(1) Berrichon, p. 295 : « Cependant... les... consommateurs causaient de Rimbaud entre haut et bas avec une bêtise lâche. A la fermeture du café — aube du jour des morts, le calomnié reprit à grandes enjambées le chemin des Ardennes...»

invraisemblable ; et en l'absence d'autres indications on doit faire dater un nouveau Rimbaud de ce début de novembre 1873. « Mon sort dépend de ce livre ». (1) L'accueil fait au livre et à l'auteur permet de penser que, rentré à Roche, « cet enfant de colère » opère la destruction de son œuvre. Destruction telle — qu'elle qu'ait été sa date — qu'à part la narration de 1862, *pas une seule ligne de Rimbaud ne nous parviendra par le canal de sa famille...*

Voici donc, au point de vue qui nous intéresse, le dernier Rimbaud. Non, mais l'avant-dernier ; car il faut diviser la vie qui lui reste à vivre en deux périodes. La première, celle que j'ai appellée « de vagabondage intensif », s'étend de novembre 1873 (départ pour Londres) à août 1880 (où il se fixe à Aden). La seconde s'arrête à l'hôpital de la Conception, à Marseille, le 10 novembre 1891.

Dans la première période, déjà, Rimbaud a rompu complètement avec l'Art. L'hypothèse de son biographe tirée de la lettre de février 1875, où il est question d'une « semaine de Wagner » hypothèse exprimée d'ail-

(1) Lettre à Delahaye, mai 1873, loc. cit.

leurs avec réserve (1), permettait de croire que Rimbaud avait suivi à Stuttgard cette saison wagnerienne où on voudrait d'autre part qu'il ait rencontré Sivry et lui ait remis le manuscrit des *Illuminations*. Mais un lecteur du *Mercure de France*, qui nous a déjà fixé de façon précise sur le séjour de Rimbaud aux Indes néerlandaises (2), nous apprend, sans contradiction possible, que le Wagner dont il s'agit est tout simplement le docteur chez lequel Rimbaud réside en qualité de précepteur et que cette phrase : « Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner et je regrette cette argent payant de la haine, tout ce temps foutu à rien », exprime les sentiments du mauvais garçon vis-à-vis de son patron transitoire. C'est en placier et non en dilettante que Rimbaud se trouve à Stuttgard, et pour y apprendre l'allemand. Sa fièvre philomatique bat son plein. « Le 15, (dit-il) j'aurai ein freundliches Zimmer n'importe où, et je fouaille la langue avec frénésie tant et tant que j'aurai fini dans deux mois au plus. » Et une lettre aux siens, du 17 mars,

(1) Nouvelle Rev. Franç., N° du 1er Juillet 1914.

(2) Voir au Mercure de France du 15-7-22, la note de M. W. Marmelstein intitulée *Rimbaud à Stuttgard*.

qui ouvre le volume de ses *Lettres* est corroborante. — « J'aurai fait des annonces pour des placements... je tâche de m'infiltrer les manières d'ici, par tous les moyens possibles je tâche de me renseigner... »

Mais que dire de la correspondance contenue dans le volume des *Lettres* ! Elle est la dernière à attendre d'un correspondant chargé d'un pareil passé. Reprenant ici ce que je disais de la qualité a-religieuse de ces missives, je dirai qu'à un lecteur ignorant cette existence, elles ne permettaient pas de soupçonner l'existence de la Poésie, voire de l'Art. Elles sont si prosaïques ; elles font montre d'un esprit si positif, si matériel, si antipoétique enfin ! que leur éditeur, toujours inventif, les imagine écrites pour se mettre au ton de Mme Rimbaud mère, « personne de vertu propriétaire, dont le cœur bat malgré soi pour l'argent et qui ne saurait par tradition avoir d'estime parfaite pour un homme pauvre vivant fut-ce son fils, ce fils fut-il Arthur (1). » La vérité c'est que Rimbaud, fatigué non pas de vagabonder, mais de vagabonder en prolétaire et désireux de vaga-

(1) Berrichon, préface aux *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* (Egypte, Arabie, Ethiopie).

bonder en touriste, est possédé par le désir frénétique de gagner *le plus rapidement possible* de quoi vivre indépendant. « L'important et le plus pressé pour moi c'est d'être indépendant n'importe où » (Aden, 16 novembre 1884) (1). « Enfin, qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage et avoir des rentes assez pour ne faire qu'autant et ce qu'il me plaira ! » (Aden, 29 mai 1884) (2). Ce rêve de faire fortune, hors d'Europe, ce rêve d'avoir vite de quoi errer en Europe ou autre lieu sans dépendre de personne, sans avoir besoin de travailler, lui qui a une telle horreur du travail, il l'a exprimé nettement dans *Une Saison*. C'est pour réaliser ce rêve qu'il restera, de 1880 à sa mort, dans ces contrées arabiques et africaines, menant une vie prodigieusement fatigante, dangereuse, et surtout prodigieusement ennuyeuse, une véritable vie de damné. Ah ! l'Ennui c'est dans les lettres de Rimbaud qu'il faut le voir : non pas sous la forme romantique, baudelairienne, distinguée, mais sous l'image réelle et abominable. Et son âpreté au gain, gain d'ailleurs recherché par des

(1) *Lettres*, p. 134.
(2) *Ibid.*, p. 164

moyens dignes, vient de son impatience folle, à ce fol impatient, de quitter le bagne où sa nouvelle passion l'enchaîne. — « Croyez bien que ma conduite est irréprochable. Dans tout ce que j'ai fait c'est plutôt les autres qui m'ont exploité. » (Harar, 10 novembre 1888) (1).

Ici encore il faut se garder de juger Rimbaud comme nous nous jugerions nous-mêmes et il faut comprendre la fantaisie — hélas ! d'une cruauté héroïque. Que cache ce prosaïsme si cru ? Positif, au sens pratique du terme, Rimbaud, en réalité, ne l'est pas davantage dans son âge mûr qu'il a été dans sa jeunesse. Mais, pour revenir à la question : les raisons de son éloignement absolu de l'Art, ce prosaïsme éclate dans ses lettres avec une telle intensité que le nouveau phénomène qu'il offre aujourd'hui est pour le moins à la hauteur de celui qu'il offrit hier. Dès 1875, le renégat a jeté son dévolu sur les sciences ; et la dernière lettre que Delahaye recevra de lui (avant une dernière que je vais dire) nous montre ce littéraire, cet épouvantail de ses professeurs de science, préoccupé de savoir « en quoi consiste le bachot ès-sciences actuel,

(1) *Lettres*, p. 229.

partie classique et mathématique, etc., le point exact de chaque partie où on doit atteindre : mathém., phys.,, chim. ». En Egypte, Ethiopie, chacune de ses lettres semblera une injure à la poésie : toutes consacrées, quand ce n'est pas au payement de ses gages, et au placement de ses fonds, à des commandes de livres d'arts et métiers. C'est pour se mettre à la portée de sa mère, direz-vous ? — L'une des lettres, la seule qui ne soit pas adressée aux siens, répond par courrier, le 18 janvier 1882, à Delahaye. Il a laissé sans nouvelles cet ami, cet unique ami, ce confident littéraire de jadis depuis l'été de 1879 où l'autre vint le voir à Roche et fut plutôt mal reçu, quand il se risqua, avec beaucoup de précaution cependant, à lui demander s'il pensait toujours à la littérature. Il faut lire cette lettre de Rimbaud (1).

Mon cher Delahaye. Je reçois de tes nouvelles avec plaisir.

Sans autres préambules, je vais t'expliquer comme quoi, si tu restes à Paris, tu peux me rendre un grand service.

Je suis pour composer un ouvrage sur le Harar et les Gallas que j'ai explorés, et le soumettre à la Société de géographie...

(1) *Lettres*, p. 115 et s.

Suit une commission « d'achat d'instruments pour la confection des cartes », théodolite, baromètre, un étui de mathématiques, cordeau d'arpenteur et des livres suivants : *Topographie* et *Géodésie* par le commandant Salneuve (librairie Dumaine, Paris) *Trigonométrie* des lycées supérieurs, *Minéralogie* des lycées supérieurs, ou le meilleur cours de l'Ecole des Mines, *Hydrographie*, *Météorologie*, par Marie Davy (Masson, libraire), etc. — ; une longue lettre qui tient trois pages et demi dans le recueil, terminée par un bref « salutations cordiales ».

Et voici une autre lettre à noter. Datée du 6 mai 1883, elle tranche, — oh ! sans excès, sur la sécheresse et la fermeture sentimentales des autres lettres :

La solitude est une mauvaise chose, ici-bas ; et je regrette de ne pas être marié, et de n'avoir une famille à moi. Mais à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine ; et tous les jours je perds le goût pour le climat et les manières de vivre, et même la langue de l'Europe.

Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues, et ces aventures chez des races étrangères et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, — si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près, et trouver une

famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science (1).

« Par la science ! » Pauvres Muses !

Avez-vous besoin, maintenant, de lire le *Rapport sur l'Ogadine* pour croire que poser la question si Rimbaud serait jamais « revenu aux lettres », c'est comme on dit, la résoudre ? Certes ! entre les autres poètes morts jeunes en qui l'homme survit, et l'ex-auteur du *Bateau Ivre*, il y a une différence.

(1) *Lettres*, p. 151.

II

Vous avez compris et nous pouvons conclure avec la brièveté qu'une conclusion exige, après 300 pages.

Parler de littérature à Rimbaud, même avec toutes les précautions imaginables, c'est mettre violemment le doigt sur une plaie vive, arracher en brute un pansement. Ses vers sont une injure, une dérision à son malheur. La vie atroce qu'il mena jadis, la vie pire qu'il mène aujourd'hui — pire parce qu'il la mène froidement —, c'est à la Poésie qu'il la doit. Mortification perpétuelle, souffrances, dangers, abrutissement et par-dessus tout, l'ennui... — « Et que voulez-vous que je vous raconte de mon travail d'ici qui me répugne déjà tellement et du pays que j'ai en horreur ! » (Harar, 22 juillet 1881). — » Je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible ». (Aden, 10 mai 1882). — « Mais, c'est égal, les années se passent, je mène une existence stupide, je n'amasse pas de rentes », (Aden, 15 janvier 1885). — « On mène ici l'existence la plus atroce du

monde... Vous ne voudriez pour rien au monde vivre la vie que je mène ici ! » (Aden, 14 avril 1885)

Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre, même désséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre,pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal. Les environs sont un désert de sable absolument aride. Ici les parois du cratère empêchent l'air d'entrer, et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être bien victime de la fatalité pour s'employer dans des enfers pareils ! — (Aden, 28 septembre 1885).

Et cette lettre, datée du Caire, 23 août 1887 :

Je suis venu en Egypte parce que les chaleurs étaient épouvantables cette année dans la Mer Rouge : tout le temps 50 à 60 degrès ; et me trouvant très affaibli, après sept années de fatigues qu'on ne peut s'imaginer et de privations les plus abominables, j'ai pensé que deux ou trois mois ici me remettraient ; mais c'est encore des frais et je ne fais rien et la vie est à l'européenne et assez chère.

Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins, qui me fait damner ; j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans

le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien), dans l'épaule droite ; j'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périclite.

Figurez-vous comment on doit se porter, après des exploits du genre suivant : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc. etc...

Je suis excessivement fatigué. Je m'ennuie à mort. Je n'ai rien à faire à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture quarante et des mille francs d'or ; ça pèse une vingtaine de kilos et ça me me flanque la dyssenterie.

Pourtant je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons. D'abord, je mourrai l'hiver ; ensuite je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite ; enfin je n'ai pas de position.

Je dois donc passer le reste de mes jours à errer sous les fatigues et les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine...

Il tiendra presque quatre ans pendant lesquels il aura loisir de ne pas regretter son génie littéraire, plongé dans une géhenne non moins brûlante que celle qu'*Une Saison* nous dépeint, mais... plus éternelle. Et un beau (?) jour, à 600 kilomètres de la côte, s'étant révolté contre une douleur par trop vive dans le genou droit, et l'ayant traitée par un redoublement de marche et de cavalcades, il devra s'arrêter net, cassé, rompu. Alors

étendu sur un lit entre sa « caisse », — celle sans doute où il tenait ses quarante mille francs en or (qui, depuis quatre ans n'avaient pas augmenté, si même il avait conservé sa fortune intacte) : entre sa caisse, ses écritures, et une fenêtre d'où « je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour », il avait essayé, payant « du monde de plus pour faire marcher le travail », de continuer son négoce.

Cependant sa rotule, monstrueusement grossie « devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dure comme de l'os. » Il se traîne encore pour aller aux lieux. Puis l'impotence définitive. En quelques jours il liquide tout à perte et part sur une civière couverte d'un rideau que 16 hommes transportèrent à Zeilah en une quinzaine de jours.

Le second jour du voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu 16 heures sous l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. On étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait ; et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à

la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre. Le matin on enlevait la tente au-dessus de moi ; puis on m'enlevait. J'arrivai à Zeilah éreinté, paralysé. Je ne m'y reposai que quatre heures : un vapeur partait pour Aden. Jeté sur le pont sur mon matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière !) je dus souffrir trois jours de mer sans manger. A Aden, nouvelle descente en civière.

Quand, de Marseille, le 15 juillet 1891, Rimbaud écrit ce récit à sa sœur (1), on lui a depuis six semaines coupé la jambe, ou plutôt la cuisse à la hauteur du bassin. Et il se révolte. Sa maladie était guérissable. C'est lui qui a tout gâté par son « entêtement à marcher et à travailler excessivement. » Mais aussi « pourquoi au collège n'apprend on pas de la médecine, au moins le peu qu'il faudrait à chacun pour ne pas faire de pareilles bêtises ! » — Oui, ce lui eut fait plus de profit que lui apprendre le moyen de faire des vers ! Et quant à l'amputation, comment a-t-il pu y consentir ?

Accompagnons-le à Roche, quand il quitte l'hôpital. Ramenons-le à Marseille, dans un voyage digne de son transport à Aden, sur lequel sa sœur nous a renseignés. Si l'on

(1) *Lettres*, p. 264 à 270.

veut savoir en quelques pages et sans phrases à quel point un être humain peut souffrir, il faut lire la fin du volume contenant les lettres d'Arthur et le *dernier voyage de Rimbaud* dans les *Reliques* d'Isabelle. Assistons à côté de cette tendre infirmière à l'agonie interminable du malheureux. Ce dénouement est le dernier acte du drame dont nous avons analysé le prologue en rendant compte des *Etrennes des Orphelins*. Ceci est la conséquence de cela ; et c'est la faute à la Muse.

Ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces ; mais ne souffrez pas qu'on vous ampute... Voici le beau résultat : je suis assis et, de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, puis je me rassois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'ils ne vous renversent pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend ; et vous demeurez assis comme un impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit qui rapportera l'insommie perpétuelle et la matinée plus triste encore que la veille.

III

Regardons-la donc, une minute, cette muse, du point de vue où il devait l'envisager, et armés, autant qu'il nous est possible, de la sévérité de jugement congénitale à ce terrible et pénétrant psychologue. Ses lettres nous prouvent qu'elle n'a fait, à mesure qu'il avance en âge, que croître et embellir, comme l'on dit.

Absurde ! Ridicule ! Dégoûtant ! — Absurde, certes, pas un peu ! cette théorie du Voyant : « le long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens, le bondissement à crever par les choses inouïes et innommables ». Quelle absurdité en effet et quelle ridicule chose que son invention d'une nouvelle langue, d'une nouvelle sociologie, d'une nouvelle religion, d'un nouvel amour. Dégoûtant ! Dégoûtante de scatologie, d'obscénité, cette poésie à relent de latrines qui, parmi toutes les révoltes qui traduisent sa fureur, semble hantée par la volonté de désobéir au « Défense de déposer des ordures », inscrit sur le mur du Temple du Gout... Et que devait penser

Rimbaud, après ce que nous savons qu'il pensait de Verlaine, que devait penser Rimbaud de ses relations avec Verlaine, même au cas où ces relations auraient été calomniées ! Lui qui, sans parler de son portrait dans *Les Poètes de Sept ans,* se fixait sous les traits répugnants de *Honte* : alors qu'il se trouvait en pleine ivresse messianique, alors qu'il se voyait sous les espèces d'un Christ qui se crucifie sur le calvaire du vice et du déshonneur, afin de purger le monde de la tyrannie de la morale, afin de débarasser les hommes de l'esclavage du péché originel et de les rendre à leur état primitif de fils du Soleil ! — que doit-il penser de ses poèmes aujourd'hui qu'il est de sang-froid ? Combien doit-il se trouver dégoûtant, aujourd'hui qu'il se trouve si ridicule !

Or l'œuvre de Rimbaud est, je crois pouvoir employer ce superlatif au point où nous sommes, la plus autobiographe qui soit. Et ce caractère et cette conduite qui lui sont devenus si odieux, sa littérature les exprime, les précise, les met en pleine lumière. Ce qui serait peut-être oublié, dix, quinze ans après sa disparition, après son exil sans relations qu'avec sa famille immédiate, ses poèmes le

crient sur les toits. Par eux sa honte est concrétisée, cristallisée, coulée dans une matière inaltérable...

Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris, dans un très petit cénacle, une sorte de personnage légendaire... On a publié dans des revues du Quartier latin et même réuni en volume vos premiers essais... Ce petit groupe qui vous a reconnu pour maître... espère que vous réapparaîtrez un jour pour le tirer de son obscurité...

Lettre adressée à l'ex-auteur du *Sonnet des Voyelles* en 1888 ou 1889 par un journaliste parisien, son ancien condisciple à Charleville. Voyez-vous Rimbaud la décacheter au milieu de sa fournaise bureaucratique d'Aden ou son dur négoce d'Ethiopie ! C'est une scène à soigner, que son monologue au décacheté de cette lettre, c'est une scène à soigner pour le dramaturge qui, quelque jour — cela viendra — portera au théâtre cette pathétique existence.

Et je ne crois qu'à demi, pour dire toute ma pensée, à la version officielle de la destruction d'*Une Saison*, et du reste. Il a jeté son œuvre au feu non point par dépit de l'attitude des camarades de cénacle à l'abri

desquels, le cas échéant, son mépris magnifique, olympien, le mettait, mais il a jeté son œuvre au feu en suite de sa propre réflexion. Il est devenu, cet esthète si passionné, un violent ennemi de l'Art, le jour où il s'est trouvé dégrisé complètement. Est-ce bien en novembre 1873 ? La date me paraît prématurée. Entre le Rimbaud des lettres à Delahaye de 1875, et celui d'Aden il y a une distance marquée. Certes, en 1875, la plupart des pièces de son armure étaient tombées : l'armure dont l'avait revêtu je ne dis pas son orgueil, car son orgueil (sa confiance en son intelligence, la certitude de sa supériorité) il l'emportera entier dans la tombe, mais sa foi dans l'Art. Malgré tout il restait une suprême et aussi légère qu'on voudra cotte de mailles (1). Un jour le dernier voile s'est envolé, et l'homme s'est vu « nu du haut jusqu'en bas », dans sa nudité inavouable et si insolemment proclamée. *Une Saison en Enfer*, le

(1) Bien légère. Voyez la façon dont il parla à Delahaye, le 14 octobre 1875, des vers de Verlaine et ce qui suit : « Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola *et je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là* ».

seul ouvrage publié par lui offrait aux passants l'image cynique de sa honte. Oui si, en 1913, la quasi totalité de cette compromettante plaquette a été trouvée intacte dans la boutique de l'éditeur, ce n'est pas la faute de Rimbaud. En tous cas aucune trace de sa qualité de poète n'a été laissée par lui, chez lui, et ce n'est pas dans ses lettres d'Aden et Harar qu'il faut en chercher.

Nous sommes moins sévères pour lui que cet impitoyable l'a été. Et même si nous ne jugions pas que le génie purifie son œuvre au point d'y changer l'ordure en diamant, nous trouverions que la souffrance purifie sa vie ; et nous qui ne sommes pas « sans cœur », le cœur nous battrait à sa misère. Nous respecterions ardemment en lui l'être qui, enflammé par l'idéal — un idéal aussi contestable, détestable même qu'on voudra, mais suprêmement désintéressé et stoïque — a vécu l'existence la plus cruelle que le martyrologe esthétique offre. Or, c'est Rimbaud qui vient de moraliser sur son cas et non pas moi-même. Cependant, en fermant son œuvre, un très pénible regret, chaque fois, gâte mon admiration. Comment exprimer ce senti-

ment ? Le poète que je juge avoir fait par vingtaines des vers comme nous n'en avons pas de plus beaux, ce peintre, ce musicien — en tout cas — inégalé,' lui dont l'œuvre alimente avec une générosité inépuisable notre réflexion, je ne vois pas place pour lui dans la chaîne de la haute poésie française. Et cependant, s'il me fallait choisir entre plusieurs des chaînons de cette chaîne et lui, c'est lui que je choisirais... Plutôt que de ne pas le connaître je préfèrerais ignorer Marot, Malherbe, Chénier, d'autres peut-être... *Il est en dehors.*

Vous me dites que c'est ce qui constitue son intérêt ; que le Paradis est suffisamment garni, qu'il est utile qu'il y ait un grand poète en Enfer. Vous dites qu'Arthur Rimbaud constitue le plus grand des *poètes maudits* anciens, modernes, et vraisemblablement à venir... — Mais je vous réponds que ce premier des poètes maudits avait peut-être de quoi constituer, des poètes... *bénits,* le plus grand, le plus profitable.

TABLE DES MATIÈRES

A. GOMÈS, Editeur — NIMES

Francis Jammes.

Le Poète et l'Inspiration. In-16 carré, broché. Illust. d'eaux fortes par Coussens.
Edition originale sur Hollande.......... 22 fr.
Edition originale sur Japon............. 44 fr.

Batisto Bonnet.

Vie d'Enfant. Texte provençal, traduit et présenté par Alphonse Daudet. Gros in-12, broché 8 fr.

Plumeta.

La Tauromachie moderne. In-8, broché, illustré 7 fr.

Eugène Gimon.

Les Origines de Nimes. In-16 carré, broché, carte, 10 fr.

SOUS PRESSE :

Pierre Guérin.

De la Garrigo à la Mar bluïo, récits et contes en langue d'oc, avec traduction de Marcel Coulon.

NIMES
« LA LABORIEUSE